

VIOLÉNCIAS DE LENGA, VIOLÉNCIAS FACHAS A LA LENGA
...o lei pietadosei batèstas de nòrma e de grafia...
VIOLENCES DE LANGUE, VIOLENCES FAITES À LA LANGUE
...ou les pitoyables batailles de norme et de graphie...

Nos recherches historiques sur la langue occitane, ses pratiques écrites, les divers courants et leurs affrontements, nous ont menée fatalement à prendre connaissance de ces violences exprimées depuis toujours, d'abord entre félibres et félibres, puis entre Félibrige et Occitanisme, et même entre occitanistes et occitanistes. Dans divers articles, nous avons ainsi déjà déploré que les débats sur la normalisation soient faussés par l'idéologie, les luttes de pouvoir, la volonté de *marcar la lenga de son àrpià*¹ écrivions-nous, les « prises de position » au sens militaire du terme, les tentatives d'intimidation du type « j'accepte de voter ceci à condition que vous votiez cela », en somme largement pollués par des considérations fort éloignées du sujet de base. Ce marchandage dérisoire n'est certes pas récent, et à ce titre parfaitement désespérant. Il semble que l'on n'en finira donc jamais avec la norme de l'occitan, car ces disputes indéfiniment recommencées permettent d'asseoir non moins indéfiniment le pouvoir de certains, qui n'ont aucun intérêt à ce qu'elles s'arrêtent². Mais l'intérêt de la langue, de sa survie, de son enseignement, de sa dimension européenne, donc de sa capacité à faire le lien avec les autres langues de la romanité, y sont par contre étrangement absents, ou relégués au troisième plan.

Disputes/arguties récurrentes et bien connues de tous, que l'on peut suivre pas à pas au fil des siècles dans les archives. Nous commencerons par un jugement fort ancien d'Auguste Brun, et remarquable compte tenu de la date, qui écrivait, en préface des *Veillées Provençales* (1852) de Pierre Bellot, et à propos d'auteurs du 18^{ème} (T. Gros, J. B. Germain):

*« Le joug des règles, ils le secouent ; l'orthographe, ils n'en ont pas souci. Chacun agit à sa guise, écrit les mots comme il les prononce, et de là naissent l'arbitraire et la confusion.... [au contraire] Bellot se garde bien de ne faire aucune différence entre l'infinitif et le participe, tandis que la plupart des auteurs qui se servent du provençal mêlent tout, brouillent tout, confondent tout et semblent n'avoir aucune idée des dérivés, de l'étymologie et de la syntaxe. **Ils francisent le provençal et provençalisent le français.**[c'est nous qui soulignons]».*

On pourrait même rajouter que P. Bellot marquait aussi les pluriels (déjà dans ses éditions de 1832), usait du groupe *lh*. Bien avant lui au 16^{ème} siècle, Bellaud de la

¹ « Marquer la langue de sa griffe », la torturer pour l'épurer, non par intérêt pour la langue, non pour faire œuvre utile à la collectivité, mais pour assouvir des fantasmes de pureté et de pouvoir.

² Sergi Granier écrivait dans un courrier du CLO: « *l'explotacion dels punts sens reglar de la grafia e lo lanternejar dins l'avançada grafica per las autras variants de la lenga.... se pòdon analisar coma un biais de desvolopar lo poder purista* », « l'exploitation des points sans règlement de la graphie et la lenteur dans l'avancée graphique pour les autres variantes de la langue... peuvent s'expliquer comme une façon de développer le pouvoir puriste. ». Nous pensons simplement que le mot « puriste » est de trop : c'est le pouvoir pour le pouvoir, quelle que soit la vision de la langue. Mutatis mutandis, nous y appliquerions aussi volontiers l'analyse cinglante de Max Rouquette à propos des politiques : « *Inavoué, le sentiment de ces problèmes non résolus entretient la flamme dialectique des amateurs de situations-problèmes. (...) Ce n'est donc pas un avenir que l'on désigne comme objet ou objectif. C'est une invite à s'engrègenter dans une troupe donnée, à l'exclusion de toute autre.* » (in *Ils sont les bergers des étoiles*, Édition du Rocher, 2001)

Bellaudière écrivait les *s* de pluriel, les *r* des infinitifs, les *t* des participes passés. Encore au 18^{ème} siècle, on trouve des textes marseillais usant entre autre des *s* du pluriel et des *r* des infinitifs. On pourrait donner d'autres témoignages de maintien de la graphie étymologique (imparfaite certes) avec le Draguignanais Etienne Garcin (*Poésies provençales*, 1845, et par ailleurs lexicographe), le Toulonnais Félix Peise (*Leis Talounados de Barjomanu*, 1865), ou encore le Marseillais Jean-François Roux (*Contes dau villagi*, 1869), le Sextian Marius Decard (*La Revouiro de la Justici*, 1872) qui usaient eux aussi des *s* au pluriel, des *r* aux infinitifs, des *t* aux participes passés, du groupe *lh*, des adverbes en *-ment*, des finales tenant compte des dérivés comme le dit A. Brun (*dangier*, *lebrier*, *papier*, et non *dangié*, *lebrîé*, *papié*), des formes conjuguées à la première personne du pluriel en *-m*, à la deuxième personne du pluriel en *-az*, à la troisième personne du prétérit en *-et*. Dans tous les cas, leur graphie reste encore largement incohérente³ et inaboutie (on y trouve *prouvençaou*, *hoourrou*, *haoussar*, chez Bellot, mais *prouvençau*, *pauro*, *dau*, *animau*, *gournau*, *bounour*, chez Peise, aucune analyse n'ayant par contre été entamée sur le système vocalique). C'était une ébauche de réflexion sur la norme orthographique à resituer dans son temps et que les Occitans se devaient de connaître, au lieu de croire que tout date de la fin du 19^{ème} siècle, et seulement en Languedoc. Les écrivains marseillais, par leur tentative précoce de maintenir les lettres étymologiques, les *s* des pluriels, etc., ont alimenté leur mauvaise réputation auprès des félibres avignonnais, quitte à prendre pour prétexte la qualité de leurs œuvres jugées « vulgaires ». Mais c'est qu'ils résistaient surtout à la graphie roumanillienne et étaient donc présentés comme des obstinés irréductibles, « *de qui l'on ne peut décidément rien attendre* », voire comme d'épouvantables comploteurs se réunissant dans des arrières boutiques. J. Roumanille les traitait même de « *patoisants* » (!), leur reprochant de « *nier et insulter Mistral* »⁴.

Roumanille était partisan de la graphie phonétique pour que sa mère puisse lire le provençal comme elle le prononçait, et lui et ses amis haïssaient donc en bloc ceux qu'ils traitaient de « grammairiens, pédants, étymologistes », et autres noms dépréciatifs à leurs yeux, mais sans le moindre argumentaire scientifique puisque tout repose sur la supériorité intrinsèque du parler d'Arles, « délicieux », « harmonieux », « doux », etc., écrit en graphie « naturelle », « simplifiée », « logique », « moderne », « commode pour la versification » (sic), adjectifs repris à l'infini par les partisans de cette graphie. Il suffit de lire d'ailleurs le texte préliminaire au glossaire, situé à la fin de *Li Prouvençalo*, premier recueil de poésies publié en 1852 de ceux qui devaient s'appeler un peu plus tard félibres,

³ Curieusement, selon les auteurs, certains infinitifs n'ont pas de *r*, certains prétérits à la troisième personne n'ont pas de *t* final, certaines consonnes finales justifiées par les dérivés sont escamotées, mais cela correspond peut-être à des dates différentes d'écritures des diverses poésies réunies)

⁴ Lettre de Roumanille du 7 juillet 1864, au Baron Gaston de Flotte, citée dans *La Revue des Pays d'Oc*, Janvier 1932. Toute personne n'adhérant pas à ce credo était donc un ennemi juré, voire un hérétique que seulement l'époque a empêché qu'il ne finisse sur un bûcher.

Là aussi, on peut mettre en parallèle l'analyse de Max Rouquette, à propos des injonctions « *de parler des situations de notre siècle* » faites à l'écrivain « *s'il ne veut pas cesser, sur l'heure, d'exister. À moins que les vicaires du temps présent ne viennent l'enterrer sous les excommunications majeures* ». Le Félibrige et l'Occitanisme ont eu (et ont encore) de grands vicaires excommunicateurs, qui ont amoindri les actions de défense de notre langue, fait fuir bon nombre de futurs partisans par la violence voire la haine de leur propos, et qui ont osé parfois, toute honte bue, louer subitement les excommuniés dès qu'ils étaient morts. Pour leur double plaisir de se laisser aller à l'injure... et à afficher ensuite une grandeur d'âme une fois l'ennemi juré enterré.

et préparé par Roumanille. Il y présente donc les infinitifs en tolérant le *r*, détaché toutefois (*abena-r*, *abrasa-r*, on ne connaît aucune langue ayant cette fantaisie d'écriture !!??) et explique ainsi son choix : « *Nous isolons ainsi la lettre R à l'infinitif des verbes en a, en e et en i, parce que cette lettre qu'adoptent quelques-uns de nos plus habiles confrères, est sévèrement rejetée par le plus grand nombre d'entre eux, C. Reybaud, F. Mistral, Th. Aubanel, (...).* Nous rejetons cette lettre, plusieurs consonnes finales et bon nombre de lettres étymologiques, parce que, après mûre réflexion, nous n'avons pu nous résoudre à profondément altérer, et souvent à détruire complètement le caractère distinctif, la physionomie particulière, la douce harmonie, la délicatesse et la grâce des dialectes d'Arles et du Comtat, en les pliant de vive force à une orthographe savante ». On ne peut que sourire (jaune) de la pauvreté de l'argumentaire et regretter encore une fois la confusion entre graphie et phonie, comme si l'écriture étymologique empêchait en quoi que ce soit de conserver à l'oral « la douce harmonie, la grâce, la délicatesse » supposées. Il faut cependant noter que ce recueil acceptait l'ébauche (ou plutôt le maintien) de graphie étymologique de certains auteurs (y figurent par exemple P. Bellot, A. Crousillat⁵, dont on n'a pas osé censurer les *r* des infinitifs, les *lh*, les *s* des pluriels, etc.) et laissait une petite place à des auteurs d'outre Rhône (Jasmin, Moquin-Tandon, Lafare-Alais, et J. A. Peyrottes). Hélas, ces ouvertures graphiques et géographiques seront de très très courte durée.

Les échanges entre Roumanille et Mistral, séduit par la graphie étymologique après avoir lu Honorat, sont bien évidemment connus, mais peut-être pas de tout le monde. Nous croyons donc utile de rappeler quelques extraits des lettres de Mistral à Roumanille :

« C'est d'ailleurs le seul moyen de ramener notre langue poétique à l'unité. Conformons-nous, autant qu'il est possible, à la logique et à l'étymologie afin d'être compréhensibles... Si tous nos troubadours écrivaient leurs compositions d'après le dialecte de leur village, ce serait Babel ». (21/12/1850)

« Si vous saviez à présent que le bandeau est tombé, si vous saviez combien ridicule me paraît notre orthographe, vous seriez stupéfait ! Et en effet, je vous le demande, quelle est la langue qui n'a ni singulier ni pluriel et qui peut établir de telles équivoques : ama – aimer, ama – aimé, ama – vous aimez. C'est se moquer de toutes les règles : c'est vouloir transformer notre belle langue en affreux patois, incompréhensible pour tout autre que l'auteur... Je ne puis concevoir quelle divinité malfaisante nous avait rendus si obtus, si bornés, si obstinés dans un pareil pathos. Je m'en arracherais les cheveux. Quels chefs-d'œuvre inimitables et gravés sur l'airain du bon sens et de la logique ne laisseriez-vous pas à nos descendants si vous aviez suivi le système Honorat avec quelques adoucissements... » (09/01/1852)

« Plus nous nous rapprochons de l'étymologie, sans dénaturer l'harmonie de la langue, plus cette dernière deviendra intelligible et pure ». (15/06/1852)

« Et partant de ce principe, et m'élevant en esprit au dessus de ces petites et plus ou moins ridicules susceptibilités de nos divers dialectes, j'ai proposé ce qui suit... Nous n'y gagnerons que d'être un peu plus intelligibles à deux ou trois cent mille lecteurs ». (15 /03/1853)

« J'ai trouvé enfin la clef orthographique ... J'adopte les s du pluriel partout où la raison conseille de les placer. Partout où ils ont besoin d'être élidés, je les supprime et les remplace par une ' – leis

⁵ Voici un exemple de cette graphie chez Crousillat (1851): « *Leis bellos dau champ leis pus fièros/Règnon qu'un tèmps, et tour à tour,/Brilbon et mouèron passagèros. (...)* Per hounourar leis mouerts, piouso/Eis çamentèris vènt brilhar», « quand se sarem enca' derrabats de la grippo » « faut qu'anem pounchegear encò dau vièilh Satan ».

canestellos routo' e leis paniers traucats - . Guidés par les mêmes observations, je rétablis les lettres étymologiques. Je vois en effet que le peuple les fait sentir dans presque tous les cas : un pichot ome, sang e aigo, lou darrier ome, un sant ome, lou proumier ome». (14/07/1853)

« Quant à la question orthographique, vous avez beau me bafouer, me siffler, me vilipender, je ne démordrai pas d'un iota». (13/08/1853)

« Je verrais avec peine les bons auteurs abandonner la voie qui offre le plus de chance d'intégrité et d'unité à notre langue, pour entrer dans la voie de la prétendue école naturelle, qui n'est autre que la voie de Babel. Si l'on abandonne un certain nombre de lettres étymologiques, il n'y aura bientôt plus moyen de s'entendre... Ces erreurs de langage, dans lesquelles vous avez été entraîné par l'accent local, jusqu'à quels points ne vont elles pas transformer, mutiler notre pauvre langue, si désormais il est permis à qui que ce soit d'écrire comme on prononce dans son pays ? ... Cher ami, adieu, ne vous faites pas des croix de Paul pour si peu de choses que des s, et croyez-moi toujours votre tout dévoué Mistral qui vous cause malgré lui bien du chagrin...» (27/09/1853)
« la loi des félibres porte formellement que nous devons respecter l'orthographe antique toutes les fois qu'elle ne contrarie pas la prononciation moderne... » (07/09/1854).⁶

Il se ralliera pourtant à cette graphie roumanillienne qu'il n'a cessé de critiquer. Et c'est là une énigme, **la grande énigme**, ou plus prosaïquement la preuve du pouvoir tyrannique de Roumanille et de ses amis qui ont assailli Mistral de lettres violentes, et l'ont amené à faire son « autocritique » et à s'excuser d'avoir eu « une lubie ». Le procès stalinien avait fait son œuvre ... Tout en écrivant encore à Achille Mir bien plus tard, en 1874 :

« Il faut expulser hardiment tous les gallicismes et appliquer à nos dialectes modernes le système orthographique des troubadours du XIIIème »

Mais ce qu'il entendait par « système des Troubadours » était en réalité fort incomplet et un abus de langage, comme le démontrera aisément Damase Arbaud. On lira avec intérêt son ouvrage « *De l'orthographe provençale* » (1865), en réponse aux accusations d'Anselme Mathieu, lui reprochant sa graphie étymologique. Les « arguments » avancés par Mathieu pour renier le *s* des pluriels et le *r* des infinitifs sont hilarants : la preuve qu'il ne faut pas écrire les *r* des infinitifs puisqu'ils ne se prononcent pas c'est que ...les Valaques non plus ne les écrivent pas. D. Arbaud n'aura aucun mal à lui faire remarquer qu'il est pour le moins curieux d'aller chercher si loin ce que les Français, les Italiens, les Espagnols, les Catalans écrivent... mais ne prononcent pas davantage que les Provençaux. D. Arbaud s'étonne ainsi : « *pourquoi cet ostracisme, pourquoi traiter cette lettre avec plus de rigueur que tant d'autres qui ont été conservées par vous bien que l'oreille ne les perçoive pas davantage ? (le t dans gent, cant, boulet, amount, vent, ..., le d dans grand, ped, segound, ; l's dans tems, biais, fais, dins, mens, le g dans long, le c dans masc, etc...)* ». Et il lui fait donc remarquer que sa graphie ajoute ou retranche des lettres, au gré de la versification mais certainement pas selon une logique invariante, comme il est fort aisé de s'en rendre compte⁷. Il démonte ainsi facilement les autres « arguments » de Mathieu, faits de citations amputées de ce qui ne sert pas sa cause, car « *exagérant outre mesure l'importance des exemples qui vous appuient, repoussant dédaigneusement du pied ceux qui viennent à votre rencontre, (...), et faisant toujours fumer l'encens devant les mêmes idoles* », de contre-vérités, de listes d'auteurs tous ralliés à la graphie

⁶ *Correspondance Mistral-Roumanille*, CPM, Raphèle-lès-Arles, 1981.

⁷ Nous donnons d'autres exemples plus loin de l'incohérence de cette graphie, relevés cette fois par P. Estieu.

félibréenne, y compris ceux dont le félibrige trafique la graphie d'origine, sans citer bien évidemment ceux qui utilisent la graphie étymologique.⁸

On ne peut donc que s'étonner du **mépris absolu des pratiques orthographiques des auteurs de l'époque**, antérieures aux volontés de réformes orthographiques, dont nous avons donnés quelques exemples ci-dessus : **si Mistral a avancé quant au système vocalique, il a dramatiquement reculé quant au système consonantique déjà en place chez bien des auteurs**. On trouve sans peine en effet des exemples de ces auteurs étymologistes, pourtant ni « pédants », ni « grammairiens », qui usaient donc de consonnes, quoique non prononcées à l'oral (comme en français !). Ainsi P. Bellot, qui marque tous les *r* des infinitifs, les *s* des pluriels, les prétérit en *-èt*, les *-ch* finaux, le groupe *lh*, etc. : « *per l'anar demandar s'aviet fach un bouen viagi* » (1851). Ou encore E. Garcin : « *La nuech estent ben avançado, va demandar la retirado* », « *e lou bas pople si diguet, counstregnent seis dents de coulèro...* », « *segue-mi, lou counsultarem* », « *dous chins n'aguent ni mangeat ni begut* » (*Poesios Prouvençalos*, 1845). Il n'use pas de *lh* toutefois, et va jusqu'à conserver le *t* latin à la troisième personne des verbes au pluriel. Il indiquait en préface de son dictionnaire (1841, donc cinq ans avant celui d'Honorat) : « *nous le conservons [le r aux infinitifs] à l'exemple du dictionnaire Achard, (...) Nous ferons seulement observer que le R des infinitifs en ar ne se prononce pas plus que celui terminant les infinitifs français de la première conjugaison* ». Donnons aussi quelques entrées de son dictionnaire que la graphie roumanillienne n'a donc pas jugée bon de suivre, en supprimant toutes les consonnes finales : *cantar, encapar, encavalat, demenir, legir, sentir, encantament, fredounament, dangeirousament, malament, darboussier, dangier, darrier, desbarcat, dementit, miraillet, counduch, nuech, estrech*⁹. On se plaît à rêver de la conjonction des deux à l'époque : on obtenait

⁸ La méthode de « la preuve de l'inexistence de la graphie étymologique par la censure des auteurs l'utilisant » se poursuit de façon contemporaine chez certains opposants farouches à la graphie classique : ainsi Marie-Claude et Claude Mauron qui, dans une anthologie de textes provençaux, expliquent que le système orthographique félibréen « *est d'une étonnante modernité [??] (...) adopté par la quasi totalité des auteurs provençaux contemporains comme ce livre en témoigne* », lequel livre prend soin de ne citer **aucun auteur provençal utilisant l'autre graphie !** CQFD, car voilà deux bons scientifiques ! Même comportement chez les Occitans eux-mêmes lorsqu'il s'agit de discuter de la norme orthographique ou de faire le compte-rendu d'une réunion du CLO. Son secrétaire J. Taupiac n'a ainsi pas hésité à fausser les résultats d'un vote par des règles de calcul devant très peu aux mathématiques, ce que tout le monde lui a fait remarquer, voire à refuser de faire le compte-rendu parce que le vote allait à l'encontre de ses convictions. Et il procède exactement comme A. Mathieu lorsqu'il s'agit d'analyser l'usage : il ne restitue que l'usage qui va dans le sens de ses convictions préétablies, ce qui ne l'empêche point d'argumenter d'abondance (et « scientifiquement » cela va de soi) sur ses relevés statistiques ... et d'ébahir quelques naïfs. On trouvera d'autres exemples de « discours attrape-gogos » dans la préface du dictionnaire de provençal de J. Coupier, qui use du même stratagème : mise en avant d'un discours pseudo-scientifique, qui ne résiste pas longtemps à l'analyse du contenu même du dictionnaire (voir notre autre article *Le languedocien/provençal, dialecte(s) de référence ?*).

⁹ On peut citer encore d'autres exemples tirés cette fois de la publication réalisée par le libraire-éditeur marseillais Marius Féraud, *L'abeilho prouvençalo* (1858). Une trentaine d'auteurs y sont réunis, pour chacun Féraud a respecté leur graphie, et on y rencontre donc en abondance les *s* des pluriels, les *r* des infinitifs, les *t* (ou *d*) des participes passés, le *t* final à la troisième personne du prétérit, etc., chez Marius Merentié, Rodolphe Serres, Jean Baptiste Gaut, Guillaume Luc, Polyeucte Figanière, le chanoine Emery, le docteur Roubaud, et Féraud lui-même : *deviam-ti si bargeontar, de sacher cé qué mi disiaz, d'agruetos un gros plen panier, la laïssar escapar, sus leis alos doon temps a fugit ma jouinesso, ren que d'aver sentit lei piados, un rainar v'avie vist e li diguet, vaou assageat de jugar deis parpelos, se voues pas counsonlar la creatura qu'as trahit lachament, etc.* **Il est donc entièrement faux d'affirmer, comme le faisait le félibrige avignonnais, comme le font encore certains provençalistes, que les lettres étymologiques étaient abandonnées depuis longtemps du temps de Roumanille/Mistral, et que vouloir les restaurer était**

presque le système orthographique classique, qui nous aurait épargné bien des batailles claniques, et assuré un succès bien plus efficace de l'occitan.

Pour montrer la désolante pérennité des disputes autour de l'orthographe, nous en appellerons à d'autres témoignages, et encore à Damase Arbaud qui décrivait ainsi l'ambiance de travail de son époque, autour des problèmes de la conservation des lettres étymologiques, dont le *r* de l'infinitif (donc 10 ans après la publication de *Li Prouvençalo*) : « Dans son horreur pour cette *r*, M. Roumanille allait jusqu'à consentir à « abjurer les délicieuses formes de langage du dialecte d'Arles et d'Avignon, à rétablir dans le corps des mots les lettres *r* et *l* » pourvu qu'en échange de ce sacrifice le congrès des poètes provençaux qui allait se réunir à Aix lui abandonna cet *r* qui l'agaçait ». On appréciera le lexique utilisé (*horreur, consentir, abjurer, sacrifice*) : on est en plein domaine religieux, et Mistral parlait même « du pauvre Roumanille, comme le Christ au milieu de ses bourreaux », rien moins que cela et tout cela pour un *r* « qui agace », grand argument scientifique s'il en est !

Un peu plus tard, c'est le Marseillais Hippolyte Laidet qui plaidera pour les consonnes étymologiques, en préface de *Les Fables de La Fontaine traduites librement ou imitées en vers provençaux* (1880)¹⁰. Il s'était fait vivement critiquer pour son orthographe dans un journal aixois : « Un journal littéraire, que l'on imprime à Aix et qui s'appelle Lou Brusç (La Ruche), entouré d'abeilles malignes et tant soit peu venimeuses, dit qu'il voudrait bien savoir au juste sur quels textes anciens je m'appuie pour écrire le provençal. ». Il répond par le strict bon sens : « Ce que j'ai cherché dans les auteurs anciens, ce sont les bases fondamentales de toute langue correcte et grammaticale. C'est l'orthographe de règle, à laquelle doivent se soumettre tous les idiomes en général ... [qui] consiste à écrire normalement et sans ambiguïté le singulier et le pluriel des noms substantifs et adjectifs, et le participe passé et l'infinitif des verbes, avec impossibilité de les confondre à la vue. » Bien avant, en 1854, Laidet avait répondu dans un journal à un félibre célèbre dont il ne donne pas le nom (Mistral ? Roumanille ?) qui défendait son « orthographe moderne », par les arguments suivants : « Il est évident, pour tout homme instruit, que les idiomes italien, espagnol, catalan, français et provençal ne sont que du latin plus ou moins et diversement modifié. Or une langue qui dérive d'une autre doit avoir avec elle des rapports orthographiques et syntaxiques plus ou moins intimes ; ceci posé, veuillez voir les deux tableaux suivants :

Verbes	Infinitif	Participe passé
Latin	amare	amatus
Italien	amare	amato
Espagnol	amare	amado

une preuve d'archaïsme. Elles étaient au contraire pleinement employées par des dizaines d'auteurs, soigneusement censurés, soigneusement mis à l'écart pour déviance. Quand bien même auraient-elles été abandonnées que cela ne constituerait pas pour autant une preuve quelconque de leur inanité.

À propos de la nécessité de la conservation des lettres étymologiques, on rapportera en parallèle les arguments du Rouergat A. Vayssier : « Le *t* doit être maintenu dans les adjectifs en *ent* soit parce qu'il sonne ordinairement, soit parce que la forme féminine en accuse la présence. (...) Le *t* doit-il terminer le masculin des participes et des adjectifs en *at*, *it*, *ut* ? Nous écrivons le masculin *t* (...) parce que les radicaux latins l'indiquent *amatus*, *punitus*, *mutus*. » Et les propos de l'abbé Postel, cité par ce même A. Vayssier : « Les caractères étymologiques sont les titres de noblesse d'un mot : il a des ancêtres, une origine respectable ; il n'est point un aventurier, ni le fils d'une aventure. »

¹⁰ Hippolyte Laidet, *Les Fables de La Fontaine traduites librement ou imitées en vers provençaux*, Marius Lebon libraire, Marseille, 1880. Sa réflexion s'arrête cependant aux consonnes (*nuech, fach, crenilhar, l'avèm agantat, ...* mais curieusement *consta, santa*), car il écrit encore *coop, doou, drapèou, lèou, ooucasien*.

Catalan	estimar	estimat
Français	aimer	aimé
Provençal	aimar	aimat
Orthographe moderne	ama	ama

- Remarquez, lui dis-je, que l'r du latin est conservé, à l'infinif, dans toutes ces orthographes excepté la vôtre, et qu'elles écrivent toutes d'une manière différente l'infinif et le participe passé, comme leur mère, ce que vous ne faites pas ». H. Laidet donne ensuite un tableau comparatif identique pour le pluriel des noms et adjectifs tous marqués dans toutes les langues sauf en provençal « moderne », cite des phrases ou des titres d'œuvres « en orthographe moderne » dont on ne peut comprendre le sens faute de précision des pluriels ou des infinitifs. Il cite aussi une lettre adressée à Pierre Larousse, dans laquelle un Félibre (qu'il ne nomme pas) sépare « les classiques [qui] persistaient à charger notre idiome de lettres parasites et inutiles qui en détruisaient l'harmonie et les gracieuses assonances, [tandis que les autres] les romantiques, voulaient la débarrasser de toutes les broussailles grammaticales dont on la hérissait. ». Bien entendu, ce sont les classiques qui sont accusés d'être « des champions obstinés retranchés derrière leur muraille de Chine », de faire partie de « quelques diversités rétives et systématiquement récalcitrantes »¹¹, face à « la grande unité » des Félibres « qui ont rendu les ailes à la poésie ». Laidet lui fait donc remarquer : « pouvez-vous considérer comme un progrès pour un écrivain d'élite, cette destruction totale des principes fondamentaux d'une langue antique qui tire son origine du latin (du grec aussi) ? » et l'accuse « d'avoir mutilée [la langue] et rendue méconnaissable ». L'introduction de Laidet s'achève par un réquisitoire contre cette « orthographe moderne » : « Puissé-je voir, avant de mourir¹², un salutaire retour contre ces tendances regrettables ; sinon je vous lègue une prédiction pénible à mon cœur. A force d'élaguer les soi-disant broussailles, dans un temps très prochain, vos œuvres ne seront plus comprises de nos petits-fils, même accompagnées d'une traduction. Le chant du cygne se sera fait entendre avec Mirèio ; la langue provençale sera morte, non de sa belle mort mais par votre faute ! ». Ceci explique sans doute la haine du Félibrige avignonnais pour les Marseillais !

À propos de ce r qui torturait tant Roumanille, P. Estieu écrivait en 1913 : « *Aquela r malastroza non se pronuncia en francez, e degun n'a jamai soscat à la forabandir. Un dels sius grands enemics de Provensa donaba antan per rason majora de sa supresion...l'entravadis que metià dins son presfait poetic, com se las lengas èran feitas pel solas dels Poètas ! Enfin, se nos fizam al Roumavagi deis Troubaires, l'r de l'Enfinitiu s'emplegaba corentament en Provensa, non solament al temps de Bellaud de la Bellaudièra, mas encara en ...1854 !* ». Il poursuivait en analysant quelques points de l'orthographe classique prônée par l'Escola Occitana dont les a finaux, « grand sinne de familha que religa entre elas, en fòra del francez, totas las lengas neo-latinas, (...), qu'a encara bèla vida dins una partida de las Alpas, dins lo Velai, à Nisa, à Mont-Pelher, à Ceta, en Rosilhon, dins l'Aut-Païs Audenc, dins l'Aut-Auvernha e dins lo Lemozin ». Et appelait de ses vœux l'unification graphique pour que « nòstra lenga, tant de temps faidida, tant de temps enfonzada dins lo caitivier, reconquista sos drets d'antan e se mòstre tornarmai dins sa bloza esplendor ! (...) Com nòstres fraires Catalans an agut lèu compres sò qu'èra

¹¹ L'argumentaire est toujours aussi pitoyable (lettres inutiles ! gracieuses assonances !), la réaction toujours aussi sectaire (« nous » sommes dans le vrai, « ils » s'obstinent dans l'erreur et « nous » attaquent), et on verra dans l'article « Occitan et graphie archaïque » les tristes propos de Mistral accusant les Marseillais d'être de vieux rimeurs, jaloux, râleurs et triviaux, se réunissant le soir dans une arrière-boutique...

¹² Né en 1794, Hippolyte Laidet est mort en 1884 : il serait intéressant de chercher s'il a échangé sur ce point avec les Languedociens.

mestier de faire, per arribar à lor respelida nacionala ! Sens esperar qu'una Capitala politica lor tombèse de la Luna, se son meziis rezoludament à l'Obra salvadora. Tant qu'acò lor a paregut necessari, an unificat lors jos-dialectes e subretot lor grafia ».¹³

En 1922, c'est Père Josèp Bédard qui regrettait vivement, dans un numéro de la *Cigalo Lengadouciano*, que ses confrères languedociens n'arrivent pas à se mettre d'accord et à accepter de changer leur pratique, car si « *tous déclaraient qu'il y avait quelque chose à faire pour sortir la graphie languedocienne de l'anarchie où l'ignorance, la fantaisie, le caprice l'avaient fait tomber* », et si quelques uns appliquaient déjà ces règles, d'autres « *peut-être pour ne pas désapprouver leurs écrits déjà imprimés, déclaraient, tout en en acceptant une partie, que certaines ne pouvaient pas s'appliquer à leur dialecte, comme si ce qui est bon pour Béziers ou pour Castres, ne pouvait pas convenir à Albi ou Carcassonne !* ». La volonté d'unité graphique est donc partiellement tombée à l'eau puisque « *chacun a continué d'écrire comme avant, ne sachant pas reconnaître sa fausse route ou, la reconnaissant, n'ayant pas la force morale de changer de chemin !* ». Et pour tenter de convaincre quand même du bien fondé de la démarche, l'auteur citait l'argumentaire de L. Delhostal (premières ébauches de la graphie classique, avec G. Azaïs, J. Roux, P. Estieu, A. Perbosc), qui rassurait ainsi les réfractaires potentiels : « *En résumé, quand vous me lirez, dîtes-vous bien que la graphie n'est là que pour vous habituer à lire des auteurs que nous ne pouvons ignorer : continuez à prononcer comme vous en avez l'habitude. La valeur phonétique du mot est invariable, seule la présentation visuelle se modifie* ». Là non plus, on ne changerait guère de phrases pour décrire les réticences de bon nombre d'usagers contemporains¹⁴. Et l'on s'aperçoit une fois de plus que la recherche d'une graphie unificatrice s'accompagne toujours du souci d'avoir ainsi accès (et d'être accessible) aux autres dialectes, tandis que les tenants d'une graphie phonétique campent sur leur forme de langue, trouvent le parler du voisin sans rapport avec le leur, et sont souvent incapables de lire les auteurs dans une autre graphie, voire les auteurs d'un autre dialecte dans leur propre graphie¹⁵.

¹³ « *Cette r malheureuse ne se prononce pas en français, et personne n'a jamais songé à la bannir. Un de ses grands ennemis de Provence donnait ainsi comme raison majeure de sa suppression... la perturbation qu'elle mettait dans son travail poétique, comme si les langues étaient faites pour le repos des Poètes ! Enfin, si nous nous fions au Roumavagi deis Troubaires, le r de l'infinifitif s'employait couramment en Provence, non seulement au temps de Bellaud de la Bellaudière, mais encore en ... 1854 !* » (cf. exemples donnés précédemment)

« *grand signe de famille qui relie entre elles, en dehors du français, les langues néo-latines, (...) qui a encore belle vie dans une partie des Alpes, dans le Velay, à Nice, à Montpellier, à Sète, en Roussillon, dans le Haut-Pays Audois, dans la Haute Auvergne et dans le Limousin.* »

« *notre langue tant de temps bannie, tant de temps enfoncée dans la misère, retrouve ses droits d'antan et se montre à nouveau dans sa pure splendeur ! (...) Comme nos frères Catalans ont eu vite compris ce qu'il fallait faire, pour arriver à leur renaissance nationale ! Sans attendre qu'une Capitale politique leur tombe de la Lune, ils se sont mis résolument à l'œuvre salvatrice. Tellement cela leur a paru nécessaire, ils ont unifié leurs sous-dialectes et surtout leur graphie* ». (in *Prefacia à Lo Brande de las Oras*, recueil de poésies de Loïs Goièr, Biblioteca de la « Revue Méridionale », Carcasona, 1913).

¹⁴ Nous avons même pu lire un jour sous la plume d'un acharné détracteur de la graphie classique la caricature suivante de l'idée exprimée par L. Delhostal que nous résumons faute d'avoir noté à la lettre : « *les Occitanistes écrivent **vasistàs** et vous disent qu'il faut prononcer **fenestron*** » (ou le contraire, nous ne nous rappelons plus). « *Un trait d'esprit, si piquant soit-il, ne fut jamais un argument* » rétorquait D. Arbaud à A. Mathieu en 1864... En l'occurrence il n'est même pas piquant...

¹⁵ À propos de cette barrière de la graphie, nous citerons un article du majoral du Félibrige, J. Charles Brun, rapportant une opinion de son maître Camille Chabaneau : « *Trop de félibres proclament, dans leurs discours, qu'ils pleurent en lisant Arnaud Daniel. C'est sans doute qu'ils pleurent de désespoir de ne pas le comprendre.* ». L'auteur rappelle que c'est parce que P. Estieu avait au contraire lu et compris A. Daniel et les troubadours, qu'il a mis au point cette réforme de l'orthographe « *pour rendre à un idiome négligé, patoisé, ses véritables lettres de noblesse et son unité* », tout sauf

Quelques années plus tard, dans les années 1935, c'est le marseillais Valéri Bernard (capoulier du Félibrige) qui, séduit par la graphie occitane, a écrit aussi de nombreuses lettres sur le sujet à Joseph Salvat, dont des extraits sont donnés en préface de son poème *Lindaflor*. Cette œuvre a été publiée juste après sa mort par le Collège d'Occitanie, et selon son expresse volonté, dans les deux graphies (on notera que la version en graphie occitane est de plus en dialecte languedocien, choix sur lequel nous reviendrons) : « *Je reste convaincu que c'est en montrant côte à côte notre occitan logique et le rhodanien phonétique que l'on peut arriver à convaincre les plus bornés. Mon exemple sera suivi...* ». « *J'aurais voulu être le lien entre rhodaniens et occitans, aider à l'unité de notre renaissance, mais il y a tant de personnes aveugles...* ». Là aussi, choix d'une graphie unitaire pour communiquer plus largement, hors de son dialecte d'origine, par une vision élargie de la langue d'oc¹⁶.

Mais cette ouverture à la graphie classique n'a pas ouvert les esprits, tous les esprits, tant s'en manque. Loin de vouloir rallumer la tragique querelle des graphies¹⁷, nous tenons cependant à rappeler à ceux qui ont la mémoire courte et à ceux qui n'ont jamais vécu la situation provençale mais qui en parlent cependant d'abondance, que tout comme P. Estieu se faisait un devoir de mentionner toutes les publications ayant trait à la langue d'oc dans sa revue *Occitania*, mais déplorait l'absence de réciproque dans les revues provençales, **jamais le mouvement occitaniste n'a demandé la moindre interdiction de la graphie mistralienne, où que ce soit**. Et tout animateur occitaniste de cours publics de provençal la faisait lire bien évidemment dans ses cours, en étudiant Mistral, Aubanel et tous les autres. Nous pouvons témoigner au contraire, dans les années 1975 en Provence, **des persécutions perpétuelles contre la graphie classique visant à son interdiction pure et simple dans l'enseignement**, par des manœuvres auprès du Rectorat, de l'Université, du CRDP, des politiques, des attaques récurrentes contre cette même graphie qui servaient systématiquement de long préambule à certains cours très officiels dispensés à l'Université d'Aix-en-Provence et des notations toujours inférieures obtenues par les candidats au baccalauréat qui venaient avec quelques textes en graphie classique (combien d'étudiants pourraient en témoigner), de son interdiction de participation à certains concours littéraires¹⁸, etc. On constate par contre la proportion alarmante de Provençaux formés uniquement à la graphie mistralienne, et qui n'ont donc jamais lu la moindre ligne d'un auteur écrivant en graphie

archaïque et pédante, accusations favorites de ses détracteurs. (*Lo Gai Saber*, n° 185-186-187-188, 1940). Et comme on peut le lire dans cette même revue quelques années plus tard (n° 218) sous la plume de J. Lesaffre qui lui rend hommage, « *J. Charles-Brun était félibre et occitaniste* ».

¹⁶ Et dans le journal *L'Estello* qu'il a créé, V. Bernard fera place à des textes de toutes les régions occitanes et non pas seulement à des textes provençaux : le sous-titre du journal était dans ambiguïté, *Aquitani, Lengadò, Prouvènço*. Il fondera aussi *Las Amistanças*, groupe d'étude et de relations occitanes, et sera conseiller puis président de la *Societat d'Estudis Occitans* en 1930. (détails de sa vie rappelés dans le n° 147 de janvier 1937 du *Gai Saber*, par P. J. Roudin, qui écrit que deux idées maîtresses ont guidé sa vie : occitanisme et humanité)

¹⁷ Nous avons été co-organisatrice de la première rencontre consensuelle entre le Félibrige et l'Institut d'Études Occitanes à Marseille, en vue d'une manifestation commune pour la langue d'oc à la télévision, en 1982, et notre lexique final de *Des Arbres et des Hommes* est bigraphique. Mais pour certaines publications d'importance, il est impossible de proposer le bigraphisme.

¹⁸ On verra plus loin qu'elle a fait toujours scandale en 2007 à propos du prix décerné à Robert Lafont ! Et en 2010, il existe encore des annonces comme « *cette association félibréenne de Salon (13) vous propose de participer à son 40^e concours d'écrits en langue d'oc (graphie moderne)* » !! Aucun concours lancé par la mouvance occitaniste actuelle n'exige une seule graphie.

classique, dans l'impossibilité qu'ils sont de la lire. Quand encore on ne leur apprend pas le seul provençal rhodanien alors qu'ils relèvent géographiquement du provençal maritime, voire du languedocien ou du vivaro-alpin ! Nous pourrions rajouter encore cet évènement surréaliste relaté par le mensuel provençal *Aquò d'Aquí* d'octobre 2003 : un groupe de chanteuses « occitanistes » invitées à chanter au Conseil Régional Provence lors de la remise du prix Mistral... chassées par le public et obligées de partir par les escaliers de service, avec la bénédiction passive des officiels présents ! Les Languedociens ignorent tout, absolument tout, de ce qu'ont enduré et endurent encore les occitanistes provençaux ...mais parlent et jugent d'abondance¹⁹.

Alors qu'une majorité d'occitanistes et de félibres se retrouvent enfin consensuellement pour mener au moins quelques actions communes (même si l'ouverture totale des esprits est loin d'être encore réalisée), que la liberté de graphie est « accordée » aux membres du félibrige, il est donc désolant de constater encore et toujours la publication d'ouvrages de la même veine que les écrits de Dévoluy (cents ans après), tendant à prouver l'inanité de la graphie classique et son « archaïsme » (sic). Une graphie est « archaïque » lorsqu'elle n'est plus utilisée majoritairement : nous ne croyons pas nous tromper en disant que la majorité des écrits en langue d'oc se fait actuellement en graphie classique (ce qui ne leur confère pas pour autant une qualité *ipso facto*, cela va de soi), et qu'à ce compte-là sont donc aussi archaïques la graphie du catalan, de l'espagnol, etc., puisque c'est exactement la même que celle utilisée par les occitanistes ! Il est consternant d'assister encore et toujours à des actions auprès des politiques, de la gauche jusqu'à la frange la plus extrémiste, tendant à politiser le débat pour isoler « la langue provençale » du reste de la langue d'oc. Faux arguments, mauvaise foi ne reculant devant aucun moyen doublée d'absence de compétences linguistiques : tout est bon pour demander la censure et instruire des procès. Si tout récemment encore, l'interdiction de la graphie classique a été demandée en Provence, nous n'avons par contre toujours pas entendu demander l'interdiction de la graphie mistralienne dans les rangs occitanistes. Le mensuel *Aquò d'Aquí* publie des articles dans les deux graphies²⁰ : lectrice occasionnelle de *Prouvenço d'Aro*, nous n'y trouvons toujours pas la moindre trace de graphie classique, et même les titres des ouvrages « occitanistes » qui y sont présentés (c'est un progrès) sont transcrits en graphie phonétique. Ne parlons pas des publications radicales qui ignorent totalement ces ouvrages « du camp ennemi ».

La situation contemporaine est à peu près identique quant aux divers refus/résistances/répulsions/fantasmes exprimés, et au sein même des usagers de la graphie classique, même si depuis, et fort heureusement, cette graphie a pu se mettre en

¹⁹ Dans les années 1980, nous nous souvenons d'une visite d'Yves Rouquette dans les Bouches-du-Rhône (nous étions alors secrétaire de la section IEO) : torrents d'injures et d'agressivité envers les Occitanistes du lieu qui s'épuisaient à passer des journées à se battre contre les institutions qui voulaient interdire la graphie classique... mais visites de courtoisie à quelques personnalités écrivaines du Félibrige...qui militaient pour l'éradication de la dite graphie. La quête d'une cigale peut-être ?

²⁰ Ouverture d'esprit ou neutralité ... qui agace profondément les irréductibles nous a dit le rédacteur en chef M. Neumüller !! Ces mêmes irréductibles ont demandé la tête de Jean-Pierre Belmon qui faisait une émission remarquable d'ouverture d'esprit sur France-Bleue Vaucluse. L'ouverture, cela crée des courants d'air qui enrhumment les gens sensibles.

place²¹. Horreurs et agacements tous azimuts en effet, autrefois envers la lettre *r* à la fin des infinitifs, maintenant :

- envers la lettre *z* dans le suffixe *-izar*, ironiquement raillée par des auteurs de chroniques éventuellement anonymes trouvant très drôle d'écrire « *òm lo pòt panteonisar (o Panteonizar coma diria Sauzet !)* », le point d'exclamation faisant aussi partie du texte, ou d'écrire encore « *regularizatzat : per me far perdonar per lo Conselh de la Lengua coma ai tainat per aplicar sas directivas, ai decidit de doblar l'z. Espere que la flaunhardaria me farà rejunber sos rengs tres còps benesits*», « *una bona iniciativa que s'amerita d'èsser generalis/ zada* »²².
- envers la création lexicale d'*animalum*, vilipendée par Yves Rouquette, dans un article intitulé *Faguètz-vos un cap e una lenga* à propos de la traduction de Cantalansa : « *Çò solide es que Cantalansa, la lenga d'òc la sap.... Ailàs sap l'occitan tanben. A fachas seunas la mager part de las asenadas dels nècis ensistemats (de Perbosc a Taupiac e d'Alibert a Sauzet). Es aital que tradusís Animal Farm de George Orwell en Bòria de l'animalum, una paraula que degús a pas jamai entenduda, ni çaquelà trapada dins cap de diccionari...quand seriá estat tant aisit de parlar de la bòria dels animals, de las bèstias, o encara melhor del bestial essent donat que i a pas aquí que porçels, vacas, polas, ...* »²³. Car par définition « l'autre » invente mal, « fabrique », n'a pas le droit de pratiquer les glissements/restrictions/extensions de sens présents dans toutes les langues vivantes, car moi seul détiens la solution de droit divin, la « vraie »

²¹ Toutes ces attaques ont été publiées dans des journaux, revues ou bulletins occitanistes. On lira pêle-mêle *Occitans !*, *Lo Lugarn*, *La Setmana*, *Aquò d'Aquí*, *La Linha Imaginòt*, *Lo Bram dau Clapàs*, pour retrouver toutes les citations que nous restituons ici, la list-oc sur Internet n'étant pas moins riche. Certains auteurs de ces articles sont de courageux anonymes, d'autres ont écrit sous un nom d'emprunt.

²² « *on peut le panthéoniser (ou panthéonizer comme dirait Sauzet. !)* » (R. Marty, Président de l'IEO, *Occitans !* n° 75). Notons que cette orthographe n'est pas la propriété/la fantaisie de la personne citée, comme pourrait le laisser croire le texte : la *Gramatica* d'Alibert tout comme les lexiques de R. Barthes, sans compter les écrits de nombreux auteurs de la même époque, portent les formes en *-izar* des verbes.

« *pour me faire pardonner par le Conseil de la Langue, comme j'ai tardé pour appliquer ses directives [rétablir tout simplement l'écriture des verbes suffixés en -izar, tels qu'ils s'écrivaient auparavant, et non en -isar], j'ai décidé de doubler la z. J'espère que cette flagornerie me fera rejoindre ses rangs trois fois bénits* » (M. Chapduelh, *Occitans !* n° 87, novembre 1998). Ce même vilipendeur s'était-il insurgé contre la suppression autoritaire de l'*z* par J. Taupiac, alors que tout le monde l'écrivait ? Que pense l'auteur, treize ans après, de sa pitoyable ironie ricanante ?

« *une bonne initiative qui mérite d'être généralis/zée [tous les verbes du texte étaient ainsi écrits avec s/z]* (courageux anonyme du 20^{ème} siècle) » (*Occitans !* n° 88, janvier 1999).

²³ « *Ce qui est sûr c'est que Cantalansa connaît la langue d'oc... Hélas il connaît aussi l'occitan. Il a fait siennes la plupart des âneries des crétiens ensystémés (de Perbosc a Taupiac et d'Alibert a Sauzet [le double z du texte occitan étant sans doute un trait d'humour]). C'est ainsi qu'il traduit Animal Farm de George Orwell en Bòria de l'animalum, une parole que personne n'a jamais entendue, ni même trouvée dans aucun dictionnaire [deux arguments complètement faux]... quand il aurait été si facile de parler de la bòria dels animals, de las bèstias, ou encore mieux del bestial étant donné qu'il n'y a ici que porcs, vaches, poules...* » (*Occitans !* n° 93, novembre/décembre 1999).

Personnellement, nous n'avons jamais entendu ni lu dans les grammaires ou les dictionnaires la forme *faguètz* employée par l'auteur comme impératif affirmatif, mais seulement *fasètz*... Outre que *bestial* ne comprend justement pas les poules, que l'argument « cela n'est pas dans les dictionnaires » **est totalement invalide** compte tenu de **la misère de la lexicographie occitane**, que tout locuteur a le droit de former un collectif du moment qu'il respecte la loi de la langue, sans avoir à attendre la permission d'Yves Rouquette ou d'un dictionnaire, le nôtre compris, et que nous avons déjà trouvé ce collectif dans un texte provençal des années 1970 écrit en graphie mistralienne (donc *animalum*). Tout un chacun, sans connaissance de la totalité des dictionnaires, sans connaissance de leurs qualités et de leurs manques flagrants, sans connaissance de tout l'écrit, et parfois même sans connaissance de la langue tout court, s'autoérige « critique en langue ».

parole, « la langue héritée » (héritage que l'on s'invente au besoin pour agrandir l'auréole)²⁴.

- envers la logique extension de sens de *cairau*, vivement critiquée comme solution à « square » dans une traduction de noms de rues demandées par la ville de Montpellier (alors que Mistral donne *queirau*, place carrée, ce qui autorise l'extension de sens à « jardin carré », mais il fallait aller chercher ce mot à la lettre Q (queirau), compte tenu du choix de graphie phonétique centré sur la phonologie du rhodanien).
- envers la question « *coma te pòrtas ?* » donnée dans une méthode d'apprentissage du provençal, honnie par la revue *L'Astrado* dans son n° 10 de 1972. On y fustigeait *a doble rebraç* (le mot est faible) la méthode d'apprentissage du provençal *Parlam provençau*, présenté comme un « *instrument de combat politique* », un des relais mis en place par l'occitanisme pour ourdir « *un complot dont la Provence sera la première victime* »²⁵. En dehors de cette prose hilarante par ces excès, on y lisait aussi une attaque contre la formule présentée dans le manuel « *coma te pòrtas, l'amic ?* » et raillée ainsi : « *Ce à quoi tout provençal sachant sa langue répondrait : es pas ieu que me pòrte, es moun ase* ». Prenons donc le *Trésor du Félibrige* et regardons à l'entrée *pourta* : *se pourta*, se porter, *se porto coume un peis*, il se porte à merveille, *pòrto-te bèn*, porte-toi bien. Exemples repris dans le récent *Dictionnaire français-provençal* de Jules Coupier. Autre sujet de ricanement pour l'auteur de la critique, la tournure « *d'ivèrn* » : « *La seule préposition que le provençal emploie devant un nom de saison est en. On ne dit pas davantage d'ivèrn qu'on ne dit de primo, d'estiéu ou d'antouno* ». Ouvrons donc le *Trésor du Félibrige* et regardons à l'entrée *ivèrn* : *d'ivèrn, l'ivèrn*, en hiver »²⁶. Lisons donc le dictionnaire de J. Coupier qui donne comme exemple « *sian d'ivèrn*, nous sommes en hiver », « *d'estiéu fai caud*, l'été il fait chaud ». Faut-il brûler le *Trésor du Félibrige* ? Et même si certains exemples de la méthode pouvaient être des fautes effectivement, le pointilleux critiqueur était-il si sûr de ne trouver aucune faute dans les publications « de son bord » ? Nous en trouvons régulièrement (erreurs grossières de traduction, méconnaissance patente des subjonctifs, dans certains

²⁴ Il y aurait long à dire sur les rêves contemporains de la « langue héritée », les « locuteurs naturels », encensés jusqu'au délire... lesquels méprisent parfois les jeunes et courageux enseignants qui ont décidé que la langue ne se perdrait pas avec eux : raillés « parce qu'ils ne prononcent pas comme il faut », « c'est pas notre accent », « c'est pas notre vraie langue ». Mais s'ils voulaient « leur vrai accent », il fallait la transmettre la langue ! Et au lieu d'être contents de voir qu'elle ne meurt pas totalement, au lieu d'épauler, ils enfoncent les jeunes générations qui l'ont forcément réapprise !! Quel culot et quelle honte ! Même si on sait par ailleurs les raisons de la non-transmission. Quant aux fantasmes de « locuteurs naturels parfaits », rions un peu aussi. Nous passons des heures en enquêtes sur le terrain, pour notre plus grand plaisir. Mais nous y constatons aussi des francismes envahissants chez des locuteurs présentés de l'extérieur comme des modèles de la langue héritée, qui ont pourtant des pertes de lexique basique. Arrêtons donc cette vision romantique idéalisée : les nouveaux parleurs/écrivains ne sont pas moins méritants que les natifs, sauf s'ils s'estiment eux-mêmes des aigles et se dispensent de consulter des dictionnaires pour améliorer leur pratique.

²⁵ Nous n'inventons rien, hélas ! Si victimes il y a, ce sont les femmes, présentées dans ce livre de façon honteuse, car elles ne font que pleurer et faire des caprices (*E Tonieta plorava ... Non ! vòli de pomas !*) : une belle représentation des sexes, en droite ligne de *la fina amor* bien entendu. On plaint les auteurs de s'être adonnés à de tels comportements. Nos étudiantes du cours public de provençal que nous animions à Marseille s'amusaient à en lire les répliques avec outrance, pour en appuyer le côté ridiculement misogyne.

²⁶ En dehors du bien connu mais ancien « *ay ! tant d'estiu quant d'ivèrn* » de la chanson du Carrateyron. La tournure *d'ivèrn* n'est d'ailleurs pas limitée au provençal et se rencontre aussi en languedocien.

almanachs par exemple) et n'en dressons pas la liste pour autant... Dans la forme et dans le fond, tout rappelle les critiques acerbes d'un Dévoluy ou d'un Ronjat contre Estieu et Perbosc, dans les années 1900. Auzias Jouveau relevait déjà lui aussi la critique à géométrie variable, en écrivant à P. Estieu (que Ronjat venait d'étriller quant à ses rimes, indues selon lui, présentes dans *Lo Gòt Occitan*) : « *Diren que se Rounjat voulié espeluca lis obro di mèstre dóu Felibrige emé lou même esperit, i'atroubarié tóuti li dèco que reprocho à Perbosc (Occitania n°7-8, 1905)* », « nous dirons que si Ronjat voulait épilucher les oeuvres des maîtres du Félibrige avec le même esprit, il y trouverait toutes les fautes qu'il reproche à Perbosc ». S'ensuit une liste d'incohérences relevées dans *Toloxa* de Félix Gras, pour montrer combien l'on peut aussi appliquer la critique aux oeuvres des félibres rhodaniens (nous pouvons en témoigner, les ayant à peu près tous lus !) mais A. Jouveau poursuit en disant « *nautri, sian pas d'aquéli que cercon de peu sus un iou. Sian pas d'aquéli nimai que s'estacon qu'à la formo. Uno obro sarié-ti encaro mai puro de formo, de lengo e d'ourtoougrafi, que, se l'idèio es marrido, l'obro es, per lou mens, incoumplèto. Es ço qu'apelan uno roumanço senso paraulo* », « nous autres, nous ne sommes pas de ceux qui cherchent des poils sur les œufs. Nous ne sommes pas non plus de ceux qui ne s'attachent qu'à la forme. Une œuvre serait-elle encore plus pure de forme, de langue et d'orthographe que, si l'idée est mauvaise, l'œuvre est, pour le moins, incomplète. C'est ce que nous appelons une romance sans parole. »

On clame haut et fort son « *ourroure de la lingouïstique e dóu metalengage* ». On consacre une pleine page à fustiger l'usage de *debuta* ou de *costiera* (dans le sens de côte maritime) ou *d'iscla* (dans le sens général d'île), sans le moindre argument qui tienne debout. Ces acceptions nouvelles y sont vilipendées comme des « *impostures, faux-semblants, tours de passe-passe, manipulations, suce-miels frelatés* » (sic et resic), dont on réclame rien moins que « *la mort clinique* », tout en dénonçant à la vindicte publique « *Mistral, Delavouët, Lafont et ses épigones* » qui ont osé employer *iscla* ou *costiera* dans ce sens²⁷. On peut appliquer à tous et sans hésiter la formulation de Albert Pla Nualart qui tient des chroniques linguistiques sur le site catalan ara.cat : « *No pensan, s'indignan. No raonan, s'emocionan.* »²⁸, analyse qui convient on ne peut mieux pour qualifier le comportement de nos « horrifiés ». Tous ces articles sont par ailleurs d'une longueur incroyable compte tenu de la minceur du sujet, et écrits avec un ton inquisitorial, où le style vient en renfort d'un lexique pour le moins outrancier²⁹. Nous avons donc envoyé un courrier au pourfendeur de *iscla* pour lui faire

²⁷ Là non plus, nous n'inventons rien. L'auteur de cette prose pour le moins délirante qui a été publiée dans *Aquò d'Aquí* (nous avons perdu la date de référence, environ en 2005) est un certain Francis-Lucien Isnard, mais ce serait un pseudonyme.

²⁸ « *Ils ne pensent pas, ils s'indignent. Ils ne raisonnent pas, ils s'émotionnent.* » (article du 16/02/2011).

Au contraire, c'est suite à un « *raisonnement* » et non « *une émotion épidermique* », suite à une « *vision générale* » de la langue et non un rétrécissement sur « *le parler de notre grand-mère* », que nous qualifions de « *orror lexical* », en contrepoint de « *errors* », des créations qui, elles, tournent résolument le dos à la langue et à sa syntaxe, par volontarisme, incompetence... et orgueil démesuré de refaire la langue de fond en comble.

²⁹ On notera que si les journaux prêtent complaisamment une page entière aux « horrifiés » patentés pour épancher leur bile, curieusement ils n'ont jamais la place de publier in extenso les réponses circonstanciées qu'ils peuvent recevoir, car « *la norme, ça lasse les lecteurs* ». Les horrifiés sont et font donc l'opinion, ils sont même « *les spécialistes* » aux yeux de certains, puisque eux seuls ont loisir de s'exprimer. Symétriquement, ils ont le droit

remarquer qu'il enfonçait des portes ouvertes, tout en croyant dénoncer des «*manipulations*». Car il en est ainsi de la vie de tous les mots, dans toutes les langues. C'est une lapalissade que de rappeler que tous ont subi ou subiront un glissement de sens, une extension de sens, une spécialisation de sens, voire une mort naturelle, sur lesquelles il n'y a pas de jugement moral à porter : «*un changement de sens n'est qu'un accident parmi tous ceux qu'enregistre une langue*» (F. de Saussure). Un lexicographe les enregistre, avec la date de première apparition, et le registre de langue au besoin (familier, vulgaire, littéraire, etc.) : c'est toujours ainsi qu'évoluent les dictionnaires, et c'est même pour cela que le travail de lexicographie est sans cesse à remettre sur le métier. Nous lui donnions un exemple languedocien symétrique au provençal *iscla* : celui de *codonhièra*, qui bien sûr ne devait désigner au départ qu'une haie faite de cognassiers (*codonhièr*) ce qui était souvent le cas, puis toute haie servant de limite, fût-elle faite d'arbustes divers, puis le sens abstrait de limite. On ne sait malheureusement pas les dates d'apparition des évolutions de sens logiques de *codonhièra* (tout est à faire de ce côté là en lexicographie occitane), mais comme ces glissements de sens sont plus anciens que celui de *iscla*, ils n'ont pas (encore) trouvé de Zorro pour demander «*leur mort clinique*».

De plus, l'analyse montre que *iscla* a bien été employé aussi dans le sens général d'île et *costiera* dans le sens général de côte avant «*Mistral et ses épigones*» (il est ainsi mentionné dans Lévy, mais pas dans Raynouard). Fussent-ils mentionnés nulle part antérieurement à Mistral, que cela ne change strictement rien au problème des glissements sémantiques susceptibles d'apparaître à tout moment et de leur légitimité, lorsqu'ils suivent visiblement une logique.³⁰

L'affaire n'est hélas pas seulement risible, tant elle tourne le dos à la science : il y a de l'inquisition dans l'air, au nom d'une pureté supposée. Nous suggérons un bel autodafé de tous les livres contenant *iscla* et *costiera*, pour assurer efficacement «*leur mort clinique*» irrévocable, et pour les récalcitrants à l'oral, le bâillon, ou le camp de rééducation linguistique, qui sait ?

Un autre exemple, tiré encore du courrier des lecteurs d'*Aquò d'Aquí*, fustigeant cette fois-ci l'emploi de «*declin*» (à propos d'un article qui était intitulé *Lo declin dei lengas*, le déclin des langues dans le monde). L'argumentaire laisse pantois. Le lecteur argue du fait qu'il n'a pas trouvé ce mot dans les écrits de Mistral : on ne savait pas qu'une langue se devait d'être à l'identique et d'un seul auteur, et d'une seule période, en l'occurrence cent vingt ans avant notre époque. Si l'on salue sa prouesse d'avoir lu tout Mistral, prétend-il, pour vérifier la présence de *declin*, on regrette une lecture par trop rapide : en effet, rien

d'utiliser toute la gamme des agressions possibles (affabulations, mauvaise foi, instruction de procès, interpellations à travers les siècles et à travers le Rhône, personnalisations des attaques pour désigner les boucs émissaires au grand public, propos injurieux, etc.) : répondez-leur, c'est vous qui êtes taxés de donneurs de leçon et d'agressifs, cela va de soi.

³⁰ Nous mettons bien évidemment hors de ce cas normal d'évolution les éradications du lexique de paroles authentiques au nom de la distanciation, qui mènent soit à la création de barbarismes (*describeson*, *degunalitat*, pour l'occitan de pacotille donné sur le site panoccitan.org, voir notre article *Orrors lexicalas*), soit à des emplois en complet contre-sens (*pensament* pour *reflexion* par exemple). Ces agressions sont perpétrées par des gens n'ayant pas une bonne connaissance de la langue, ni lexicale, ni sémantique, ni syntaxique, ni historique, c'est le moins que l'on puisse dire, et qui s'affranchissent donc de toutes les lois. Ils ne sauraient donc être pris pour modèles et leur baragouin ne saurait être enregistré dans un dictionnaire, à moins d'entériner la déchéance définitive de notre langue, auquel cas point n'est besoin de lexicographe ni de dictionnaire !

que dans *Mirèio*, on trouve deux fois le mot incriminé. Il concède toutefois que le mot est dans le Trésor du Félibrige, mais que c'est de « *l'occitan sabentàs* » : outre que sa notion de *sabentàs* démarre vraiment très bas, il aurait cherché dans les dictionnaires de Raynouard et de Lévy, qu'il se serait aperçu que ce mot fait partie de l'héritage de notre langue depuis les troubadours. Il aurait ouvert le *Nouveau Dictionnaire provençal-français* d'Étienne Garcin de 1841, pas spécialement conçu comme un dictionnaire pour *sabentàs*, il aurait aussi trouvé *declin*. Il serait allé voir chez un confrère aveyronnais, Aymé Vayssier, qu'il aurait aussi trouvé *declin/declinar*, dans son *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron* (1879). Tout comme dans le *Dictionnaire périgourdin* de Jean Daniel (1914), ou le plus récent *Dictionnaire français-provençal* de J. Coupier, ou le *Dictionnaire de base provençal-français* du CREO Provence (pas d'entrée *declin* certes, compte tenu de la taille plus réduite de l'ouvrage, mais le verbe *declinar*). Le censeur de *declin* est donc un menteur (il n'a pas lu Mistral) et un inculte, mais il glose d'abondance : pour son malheur, l'occitanisme regorge de ce genre de personnes ! Il propose ensuite quelques traductions plus conformes à ses yeux (« *desjoca*, action de quitter le juchoir » par exemple ! Sur quels critères se base-t-il, si ce n'est sur l'éternelle distanciation maximale d'avec le français ?), « *mai pròche dau parlar qu'avián lei gens d'aicí* », avec « *un pauc mai de graissa e un pauc mens d'ossalha* ». On y constate encore et toujours l'incapacité à concevoir la notion de niveaux de langue, l'obsession du « gras » (de l'épais, de l'imagé, ou du jovial, l'épithète change selon les auteurs), censé représenter le vrai occitan dialectal, et l'horreur en parallèle du distancié, de l'abstrait, du registre neutre. Et la non moins obsession d'un état ancien de langue, ici Mistral, qui se doit de rester figée. Il demandait toutefois à ne pas être publié car il « *se fariá aleïçonar per un ben-parlant* »³¹. La dernière phrase ne manque pas de piquant, car que fait ce lecteur sinon ... donner des leçons de bien écrire/bien parler, malheureusement avec des arguments populistes entièrement faux, car plus que jamais « *Il ne pense pas, il s'indigne. Il ne raisonne pas, il s'émotionne* » qu'on peut compléter par « *Il ne sait rien mais il critique quand même* ». On rapprochera cette répulsion pour un certain lexique de cette appréciation bien antérieure que nous avons trouvée dans *l'Histoire littéraire de Nîmes* (1854) sous la plume de Michel Nicolas. L'auteur évoque l'écrivain Louis Aubanel qui a traduit en languedocien quelques poèmes d'Anacréon et la *Jérusalem délivrée* du Tasse et nous livre ses sentiments personnels par rapport « au patois » : « *Il nous semble qu'après ces deux essais, dus à un homme d'esprit et de goût, il doit être acquis que le patois languedocien n'est propre ni au genre gracieux ni au genre élevé et qu'il ne peut être employé avec succès que dans le genre grivois et dans le poème burlesque. Le mieux serait qu'on ne l'employât plus du tout* ».³² Que l'on trouve encore quelques cent cinquante ans plus tard des militants du registre gras ou jovial comme seul représentatif de la langue est quelque peu affligeant. Et autoproclamés « compétents en lexique », car c'est fou ce que l'occitanisme regorge de « lexicologues » !

³¹ *Aquò d'Aquí*, n° 187, septembre 2005. « *plus proche du parler qu'avaient les gens d'ici* », « *avec un peu plus de graisse et moins d'os* », « *se ferait donner des leçons par un bien parlant* ».

Nous proposons donc dans un courrier en réponse (non publié bien évidemment) d'aller jusqu'au bout de la « *graisa* », de remplacer également « *lenga* » qui fait « *sabentàs* », et d'éliminer « *lo declin dei lengas* » au profit de « *la desjoca dei barjacadas* ». Ça, c'est de l'occitan authentique, graisseux à souhait !

³² Toutefois, il nuance ce propos radical lorsqu'il évoque plus loin l'œuvre de Jean-Baptiste Fabre, dont il qualifie *l'Histoire de Jean l'an pres* de « fort remarquable » et faisant la preuve que le languedocien peut être utilisé aussi dans la prose.

Voici un autre exemple de faux raisonnement qui prétend s'appuyer aussi sur ce qu'il y a dans les dictionnaires anciens et sur une conception de la langue qui ne saurait évoluer sémantiquement. Il s'agit d'un article de Jacques Taupiac à propos de la traduction possible du fameux « effet de serre ». Il signale à juste titre que *sèrra* est un francisme, mais poursuit curieusement en prétendant que *sarra* en est un encore moins recommandable : « *Sembla èsser lo resultat d'un rasonament que val pas res : « s'en francés serre es lo deverbal de serrer, en occitan, coma avèm lo vèrbe sarrar, lo deverbal dèu èsser la sarra. » Ni Mistral ni Alibert pòrtan pas aquel sens pel mot la sarra. »* Tout d'abord, nous ne voyons pas en quoi le raisonnement « ne vaut rien », les Occitans ayant le droit de forger naturellement des déverbaux à tous moments, sans avoir à demander la permission préalable à Jacques Taupiac. Ensuite s'appuyer sur ce que portent ou pas les dictionnaires d'occitan est une autre erreur (monumentale) compte tenu de la misère de la lexicographie occitane, donc de l'imperfection des dictionnaires (et particulièrement de celui d'Alibert), tous incomplets s'il en est. Enfin si *sarra* ne signifiait éventuellement pas une serre autrefois, **rien n'empêche de procéder à une extension de sens maintenant, et en toute logique**, puisque *sarrar* signifie bien « enfermer, renfermer, mettre à couvert », toutes fonctions que remplit justement une serre. L'argumentaire se poursuit, de façon toujours aussi fautive, à propos du vocable *sèrra* cette fois : « *Dins fòrça endreches, una sèrra es « une caisse trouée pour conserver le poisson dans l'eau (Donat e Visnèr, 1897) : es luènh d'èsser « une serre d'horticulteur ».*³³ Mais ici, point de référence à Mistral et Alibert qui pourtant portent tous les deux le sens de « serre, pépinière », le second l'ayant bien sûr pris au premier ! On tord donc la réalité dans le sens qui arrange l'idée préconçue de départ, tout cela sous une apparence de raisonnement scientifique qui ne trompe que les non avisés ou les épris de chasse aux francismes supposés.

Nous-même avons fait les frais de cette chasse au francisme et/ou au registre neutre dans deux de nos articles sur la végétation méditerranéenne pour le mensuel provençal *Aquò d'Aquí*. Nous y parlions de « *l'aspècte decoratiu dau suve* » (l'aspect décoratif du liège) qui s'est vu transformé abusivement (et sans nous demander le moins du monde notre avis) par le correcteur Père Brechet en « *semblant decoratiu dau suve* ». Il s'agit encore une fois de la mise à l'écart arbitraire d'un vocable au nom d'idées entièrement fausses : *aspècte* s'emploie dans toutes les langues romanes, et donc en occitan³⁴. De plus le vocable de remplacement conduit à un contresens complet : *semblant* signifie « semblant, apparence » et l'expression ne veut donc plus rien dire. Dans un deuxième article, nous y parlions d'une plante messicole et avons mis en note que cela désignait « *una planta*

³³ « *Cela semble être le résultat d'un raisonnement qui ne vaut rien : « si en français serre est le déverbal de serrer, en occitan, comme nous avons le verbe sarrar, le déverbal doit être la sarra. » Ni Mistral ni Alibert ne portent ce sens pour le mot la sarra. »*
 « *Dans bien des endroits, una sèrra est « une caisse trouée pour conserver le poisson dans l'eau » (Doujat et Visner, 1897) : c'est loin d'être « une serre d'horticulteur » (publié dans *Canta-Grelh* de décembre 2008, la revue trimestrielle du *Grelh Roergàs*)*

Après avoir éliminé *sarra* et *sèrra*, l'auteur préconise le catalanisme *abitacle*, donc *efièch abitacle*. Nous pensons que les trois sont employables, et que l'usage montre l'emploi de *sarra* et *sèrra* tant chez des auteurs languedociens que provençaux : il n'est donc pas nécessaire d'avoir systématiquement recours aux catalanismes. Et il faudrait donc enfin admettre qu'un mot, correctement formé selon les principes de la langue occitane, peut acquérir des sens nouveaux avec le temps, lorsqu'ils découlent de la logique : c'est le sort de tous les mots de toutes les langues.

³⁴ Catalan : *aspècte*, italien : *aspetto*, espagnol : *aspecto* (du latin *aspectus*).

associada ai cerealas, une plante associée aux céréales ». Même refus absurde du mot *cereala*, mais comme nous avons protesté pour l'exemple précédent, on a laissé notre mot honni et écrit à la place « **liume** (= **cereala**) ». Le lecteur apprend donc qu'une plante messicole est associée... aux légumes, et que d'ailleurs *légume* a le même sens que *céréale* ! Le correcteur abusif nous force bien malgré nous à endosser un texte dénué de sens et deux erreurs monumentales : le procédé laisse pantois et n'est pas anecdotique tant il montre l'état d'esprit général par rapport au lexique³⁵.

Thierry Offre nous a conté les mêmes déboires avec ce même correcteur : son « *trauc normand* » qui, comme chacun sait, est un verre de liqueur forte pris entre deux plats, est devenu ... « *un chabrôt* » (rasade de vin dans la soupe) ! Danielle Julien a failli subir les mêmes outrages lors de « la correction » de ses épreuves avant impression, son texte ayant été primé au concours de Lleida. Elle a donc constaté avec surprise la réécriture complète de phrases entières : "*ara me pòde levar e anar faire çò que deve*", devient après intervention du correcteur "*ara me pòde auçar e tornar a meis affaires*"; "*Es au dintre que tot se passa*" devient "*es au dintre que tot s'engrana*"; "*Tre la fin dau repais*" devient "*Entre acabar lo sopar*"; "*la grand dintrava en activital*" devient "*la grand se metiá en trin*"; "*Lei forquetas e lei culbiers èran bolegats dins l'aiga*" devient "*lei forquetas e lei culbiers se gangassavan...*" et tant d'autres exemples³⁶. On y constate à nouveau l'horreur d'un registre et d'un lexique neutre, que l'on prétend remplacer par du « plus authentique », quitte à commettre un contresens complet : *faire çò que deve* n'a certes pas le même sens que *tornar a meis affaires*, *auçar* certes pas le même sens que *se levar* (déjà employé chez les Troubadours dans cette acception, mais sans doute jugé trop proche du français donc pas assez idiomatique³⁷). De quel droit un correcteur, qui n'est là que pour corriger fautes d'orthographe et de syntaxe, et francismes patents, se permet-il de telles atteintes à un manuscrit ? Quand bien même elles auraient le même sens que le manuscrit originel, on cherche en vain la supériorité lexicale, syntaxique et stylistique des corrections proposées. Le correcteur en

³⁵ Le culte de « lotentique » supposé fait perdre la tête à plus d'un. Mais ce même correcteur laisse passer sans broncher les *soar*, *chèr*, *parachuta*, *centième*, *ispeitor*, etc, émaillant certains textes jusqu'à l'outrance d'un autre collaborateur du journal. Est-ce bien responsable vis-à-vis de la langue et équitable par rapport aux contributeurs ? Il y avait toutefois une faute dans notre texte : la forme normative panromane n'est pas **cereala nf* mais *cereal nm*.

Il est impossible de faire comprendre ces évidences, sous peine de se faire accuser d'agressivité voire de terrorisme. Nous maintenons que les terroristes, ceux qui commettent des attentats contre l'occitan, ce sont au contraire ceux qui tentent d'imposer leur loi, plient la langue à leurs caprices personnels, la façonnent en toute méconnaissance de cause, voire la violent par absence totale d'humilité. Pas ceux qui rappellent la loi de la langue (et non leur loi) et s'effacent devant ses principes de fonctionnement, ce qui est le fondement du métier de lexicographe.

³⁶ Fort heureusement, devant son refus énergique, les « corrections » n'ont pas été effectuées, tandis que des fautes véritables qui demandaient d'être corrigées ont été laissées. Ce qui n'empêche pas le plaisir de la lecture, bien évidemment, mais cela pose cruellement le problème des compétences des correcteurs, ou de la qualité du travail rendu, comme on voudra, deux termes que le milieu occitan refuse souvent... Nous avons déjà évoqué ces exemples de défiguration de la langue, ainsi que d'autres exemples ci-dessous, en occitan, dans notre article « *Errors lexicalas* ». Nous les reprenons ici en version française, pour toucher un autre public, notamment celui des autres langues régionales, qui doivent avoir elles aussi les mêmes déboires...

³⁷ La recherche de l'idiomatisme est la nouvelle coqueluche : si l'on ne peut qu'être d'accord sur le principe, on constate cependant que pour les plus acharnés cela se réduit hélas à évacuer tout le lexique distancié, tout mot ressemblant de près ou de loin au français, et à émailler les textes, jusqu'à outrance, de locutions adverbiales « bien de chez nous » (en fait le symétrique du franchimand croyant faire provençal en employant des *peuchère ! e fant !* à tout va).

question surestime visiblement ses compétences et s'octroie des pouvoirs totalement indus qui défigurent et la langue et le sens des textes des auteurs.

Un autre exemple de la pratique de la distanciation qui vaut son pesant de ...boules de pétanque, du côté félibre cette fois. Dans un article de botanique, un ami journaliste décrit une plante bien connue (*Lobularia maritima*), qui se couvre de fleurs blanches, réunies en « petites boules ». Il emploie donc *bouleto*, mais, peu sûr de son écrit, le fait relire : les *bouleto* sont devenues de *bocho*, qui, comme chacun sait, désigne une boule certes, mais seulement de pétanque ! Pauvre petite plante herbacée de quinze centimètres de haut, obligée de supporter une trentaine de boules ferrées (car elle est très florifère) ! L'anecdote est-elle seulement comique ?

On citera encore cette pique trouvée dans un article du même mensuel dont le sujet n'était certes pas la norme, mais... les élections en Provence, à propos d'un candidat parachuté : « *Parachutagi (remerciatz mi de vos esparnhar lo charabià dei fabricants d'occitan)* »³⁸. Outre l'irrépressible besoin de sortir du sujet de l'article pour attaquer « l'autre », pratique récurrente chez les Occitanistes dès qu'il s'agit de langue et de norme, on se perd en conjectures sur l'usage de « fabricant ». Toutes les langues créent, donc « fabriquent », a fortiori pour dire parachute. Le francisme *parachutagi* ne relève-t-il donc pas aussi d'une « fabrication » ? Car si en occitan on connaît *casuda*, *tombada*, le vocable *chuta* nous semble inconnu... On suppose que la « fabrication occitane » vilipendée ici est *paracasuda* = parachute (et ses dérivés, *paracasudar*, *paracasudatge*, etc), comme *paracaídas* en espagnol, *paracaigudas* en catalan, *paracadute* en italien, langues plus proches de l'occitan que le français, comme chacun sait, langues auxquelles notre vilipendeur ne manquera donc pas d'adresser aussi ses reproches. L'occitan avait déjà tout naturellement *tròn* et *paratròn*, *vent* et *paravent*, *solelh* et *parasolelh*, *pluèja* et *parapluèja*, et *casuda* d'autre part : en quoi *paracasuda* est-il raillable ? Suivre les formations de toutes les langues romanes serait donc « une fabrication » à montrer du doigt, mais l'inféodation aveugle au français comme *parachutagi* (et de plus *cher*, *soar*, *centième*, que ce même polémiste utilise quelques lignes après, vocables pourtant rejetés depuis cent trente ans par le Félibrige, puisque Mistral préconisait déjà « *de pourchasser hardiment les gallicismes* »)³⁹, serait forcément « de l'authentique » pour lequel il faudrait en plus « remercier l'auteur » ? L'agressivité infondée et le mauvais esprit du propos sont consternants (sans parler de l'incroyable assurance dans son savoir), et le parfait reflet de l'état d'esprit général du milieu : mais s'il s'exprimait autrefois entre félibrige et occitanisme, il a maintenant aussi largement contaminé l'intérieur même de l'occitanisme (et empêche bien évidemment toute avancée, tant il est prégnant)⁴⁰. Il s'agit bien ici de la même revendication de francismes,

³⁸ « *Parachutage (merciez-moi de vous épargner le charabia des fabricants d'occitan)* ». (in *Aquò d'Aquí*, date de référence perdue, Alain Vigouroux-Barthélémy, inspecteur d'académie pour les langues régionales, propagateur d'une graphie personnelle)

³⁹ Et indique donc clairement dans son dictionnaire l'entrée *casudo* (déjà *casuta* chez les Troubadours), ainsi qu'un proverbe l'illustrant, tandis qu'il attribue à *chuto* les traductions de « chut ; haine, ressentiment », et renvoie à *casudo* pour le sens de « chute », en bon « fabricant d'occitan » lui aussi.

⁴⁰ Que du fait de la situation de langue minorisée, de nombreux usagers de la langue d'oc soient soumis malgré eux (nous comprise) aux francismes, c'est hélas inévitable, et on le constate depuis des siècles. Que cela soit revendiqué comme une preuve d'authenticité ne peut qu'interpeller. Que ceux qui n'y souscrivent pas et essaient de revenir à (ou créer) des formes en accord avec le génie de la langue soient vilipendés, est plus que choquant :

hautement pratiquée par certains pour le dialecte rhodanien en graphie mistralienne, de plus quasiment présentée comme une marque d'authenticité du provençal, contre Mistral lui-même. Ce trait était utilisé autrefois comme « une preuve d'évolution du provençal et de sa modernité », face à « l'archaïsme du languedocien ». P. Estieu s'empressait de répliquer sur ce point à P. Dévoluy « que Dieu nous garde de telles « évolutions ». Ici, on joue sur l'opposition fabrication/langue authentique, mais l'idéologie sous-jacente est la même. Précisons que cet horrifié du *paracasuda*, ironise sur les Occitans ou fustige les Languedociens dans pratiquement tous ses articles : la présentation d'un manuel d'occitan provençal le mène ainsi à écrire qu'il est un « *manuan organisat partènt d'un autre parlar qu'un lengadocian traficant* » (manuel organisé en partant d'un autre parler qu'un languedocien trafiqué). Parlant du respect de Guy Martin (acteur de l'occitanisme en Provence) « *per la paraula provençala autentica* », il ajoute que celui-ci se mettait en colère « *contra leis ipercorreiciens arcaïsans o lengadocianisans que d'intelèituaus mau avisats n'en farcisson sei discors.* »⁴¹. Outre *parachuta*, c'est un ardent usager de *soar*, *cher*, *periòda*, *limita*, *prefach*, *moien*, *esprimar*, *òugèt*, *acetacien*, *resistar* (mais *resistènci* ?!), *discutar*, *abotissement*, *sueivre*, etc, dont les écrits dans *Aquò d'Aquí* sont de plus émaillés d'une quantité plus qu'alarmante de fautes d'orthographe. Toutes choses que nous ne relevons qu'à cause de sa rhétorique ironique, agressive et donneuse de leçons. Outre d'être l'écrivain provençal le plus français dans son lexique, il est aussi le promoteur d'une graphie toute personnelle dite « de Cucuron » (*ambicien*, *generacien*, *ispeitor*, *anoreissique*), s'affranchissant donc totalement des règles de l'une ou l'autre graphie (de quel droit ?), qui fait encore grande allégeance au français et isole totalement le provençal, même de ses autres parlers. Il préconise en effet de « *resistar a l'esclusien de la realitat, tant fachosa que signèsse, que nos a ibridat m'una lenga e una cultura outra* » et également de « *resistar a la tentacien de degalhar la frescor de la lenga dins lo*

c'est malhonnête et suicidaire de surcroît. Rajoutons que ce grand donneur de leçons, allergique aux « fabricants d'occitan », prône par ailleurs « *la tolérance mutuelle pour les deux graphies* » : celle envers les « fabricants » de néologismes, **pourtant correctement écrits et formés, qui font leur travail comme tous les linguistes de toutes les langues**, est sans doute reportée aux calendes grecques.

⁴¹ « *la parole provençale authentique* », « *contre les hypercorrections archaïsantes ou languedocianismes dont des intellectuels mal avisés farcissent leur discours.* » (in *Aquò d'Aquí* n° 217, septembre 2008). En dehors de cette agressivité que nous finissons par trouver pathétique tant elle est récurrente, ces paroles sont totalement dénuées de sens scientifique, et feraient rire tous les linguistes. Elles accumulent la méconnaissance absolue de la notion de niveaux de langue, et on y retrouve la piteuse rhétorique de « l'authentique » contre « l'intellectuel ». Tous les dictionnaires de toutes les langues réunissent dans un seul ouvrage les paroles populaires et savantes, concrètes et abstraites, et certes pas le lexique de tel village exclusivement, sinon c'est un ouvrage de dialectologie (avec tout l'intérêt que peut avoir un tel ouvrage) mais qui ne peut servir à l'apprentissage de la langue, si ce n'est pour les gens du lieu exclusivement. On qualifie pourtant de « *démarche scientifique* » le fait de bâtir un dictionnaire de provençal sur un parler donné (ici, celui de Cucuron) pour qu'il serve ensuite à l'enseignement général du provençal, en suivant « *une sûreté à propos des choix linguistiques indifférente à tout académisme, mais porté par le respect de l'authenticité.* » La question se pose pourtant : pourquoi l'authenticité de Cucuron serait supérieure à l'authenticité de Draguignan ou de Marseille ? On y constate aussi le refus viscéral des possibles échanges avec le dialecte occitan voisin véritablement diabolisé, alors que les francismes sont encensés comme des preuves d'authenticité. Dans son obsession anti-languedocien (qui relève du pur fantasme), on dirait du Dévoluy ou du Ronjat : on ne voit guère de différence entre les « *hypercorrections archaïsantes d'intellectuels académiques languedociens* » et les « *Bouvard et Pécuchet de la graphie classique et du vocabulaire occitan* ». C'est une très bonne illustration de « comment construire son petit pouvoir sectaire à coups d'anathèmes, faute de pouvoir user de raisonnements scientifiques » (voire de simple bon sens). C'est aussi une façon commode de se dédouaner de tous les manquements à la langue et de faire le moindre effort pour évoluer.

patoàs d'un academisme que renega la foligauda agilitat de la responsa populari »⁴². C'est bien la première fois que nous voyons le défaitisme, l'abdication et le nivellement par le bas qualifiés d'acte de résistance, de tout repos cependant, compte tenu de l'absence totale d'investissement qu'ils demandent⁴³. Argumentaire populiste s'il en est (et non défense du populaire, auquel nous tenons autant que lui) : le vrai provençal se doit d'être exclusivement enjoué (pas de niveaux de langues différenciés, restons en bas), truffé de francismes (faisons-nous détruire et soyons fiers de mal parler, c'est moderne) et la préconisation de formes authentiques panromanes n'est qu'un « patois d'académie » pour « intellectuels languedociens ». Cette pauvreté du raisonnement bénéficie cependant d'une large place médiatique pour s'exprimer, place qui ne sera jamais accordée à d'autres opinions contradictoires. Et c'est encore un anti-mistralien qui s'ignore : car si Mistral avait suivi le même chemin pour construire son dictionnaire et écrire son oeuvre, aurait-il eu le prix Nobel ? On conclura par une citation de R. Lafont résumant lapidairement le problème : « *la grafia francesa tira la sintaxi francesa e lo vocabulari francés* »⁴⁴. Formule cependant un peu excessive, car bien des écrits en graphie phonétique n'ont point fait allégeance au français ni sur le plan de la syntaxe, ni sur le plan du vocabulaire : on ne trouve aucun *souar, cher, mouien, aboutissement, esprima* (au sens de dire) chez Mistral qui « résistait » dans le vrai et noble sens du terme, alors qu'ils étaient largement présents dans des écrits d'auteurs mineurs de son époque, que Mistral corrigeait impitoyablement, s'il en avait l'occasion⁴⁵. Au contraire, nous préfererions voir qualifier de « patois non authentique » une langue d'oc dégénérée par l'intrusion de francismes omniprésents (lexicaux, morphologiques ou syntaxiques), ce qui n'a strictement rien à voir avec les échanges linguistiques et culturels que l'occitan peut avoir avec le français, comme avec toute autre langue : le « résistant » susdit semble aussi méconnaître totalement la différence entre ces deux fonctionnements opposés que sont l'emprunt enrichissant et

⁴² « résister à l'exclusion de la réalité, si fâcheuse soit elle, qui nous a hybridé avec une langue et une autre culture » ; « résister à la tentation de perdre la fraîcheur de la langue dans le patois d'un académisme qui renie l'agilité enjouée de la réponse populaire. » (in *Aquò d'Aquí* n° 202, mars 2007) La deuxième phrase est un des sommets du genre populiste comme nous avons rarement eu l'occasion d'en lire, un parfait exemple à nouveau de « *Il ne pense pas, il s'indigne. Il ne raisonne pas, il s'émotionne* ». Qu'un inspecteur d'Académie pour le provençal ait un raisonnement et un lexique de ce niveau est plus qu'alarmant.

⁴³ Ne s'agit-il pas plutôt d'incompétence linguistique revendiquée par refus du moindre effort ? Sergi Granier n'hésite pas à parler de « *fainéantise* »... Doit-on aussi valoriser comme gallicisme assumé « *cadèl* », employé dans le sens de « cadeau » (qui vient donc se heurter comiquement au bon occitan *cadèl*, petit chien), diffusé à des milliers d'exemplaires dans le journal de la région Languedoc-Roussillon de décembre 2005 ? *Los cadèls del Paire Nadal*, et *lo gatèn de Nadal* (et pourquoi pas *gatèl*, d'ailleurs, puisque *cadèl* ?), y lisait-on dans un article destiné à bien préparer cette fête... L'auteur non mentionné de cet article ne pouvait-il se munir d'un dictionnaire ? Il y aurait trouvé sans peine *dona, present* d'une part, et *còca, pastís* d'autre part. Quoi de plus logique qu'un *pastissier* travaillant dans une *pastisseries* y fasse des *pastís* ? Faisons remarquer de plus que dans les centaines d'ouvrages occitans que nous avons lus (en provençal et en languedocien), nous n'avons jamais rencontré ni **cadèl* ni **gatèl* sous la plume de quiconque. Certes on trouve *capdèl* dans le sens de « chef, commandant », dans le dictionnaire d'E. Lévy, par exemple, mais pas avec un autre sens de « cadeau ». L'étymon est cependant le même (< latin *capitellus*) puisque « cadeau » signifie au départ « lettre capitale », puis « enjolivure ». On trouve de même chez Raynouard et chez Lévy les formes *gastal* et *gastèl* avec le sens de « gâteau » : mais dans quel dialecte ? Raynouard ne restitue qu'une citation de Marcabru, et deux autres citations en vieux français. *Le Petit Robert* signale une origine probablement franque *wastil* > *wastel* > *gastel*. À exhumer des archaïsmes, il conviendrait donc au moins d'écrire *capdèl* et *gastèl*,... au risque d'être totalement incompris, alors que tout le monde use de *present/dona* et de *pastís/còca*.

⁴⁴ « *la graphie française tire la syntaxe française et le vocabulaire français* ».

⁴⁵ Ce que nous avons pu constater sur des manuscrits que les auteurs envoyaient pour avis à Mistral : tous les francismes y sont balayés, et si cela influait sur la rime, Mistral réécrivait le vers.

l'abâtardissement destructeur. C'était déjà l'avis de Balthazar Floret qui écrivait en préface d'un recueil de poésies : « *oui messieurs, nous ne ferions encore que du patois si nous ne nous interdisions le déplorable usage de mots tels que pèro, mèro, sur, frèro, fourchetto, enventur, voua, chacun, mentur, cher, cajo, acheta, chaino, (il en donne bien d'autres). Toutefois il convient de nous mettre en garde contre un excès contraire. Il est une foule de mots qui, au premier aspect, paraissent être un emprunt au français, et qui appartiennent de naissance à la langue romane.* » Que cent cinquante ans après, il y ait toujours des usagers pour s'adonner à l'un ou l'autre de ces vices de raisonnement a de quoi désespérer. L'auteur poursuivait par une analyse tout aussi pertinente que nous restituons dans sa totalité tant elle est toujours de mise : « *Il est encore d'autres mots créés pour les inventions nouvelles et qui, tirés du grec ou du latin par la science, pour l'intelligence universelle, ont leur raison d'être dans tous les pays, dans tous les dialectes. Il en est de même pour les expressions de langues étrangères définitivement nationalisées en France, comme par exemple, jockey, dandy, steeple-chase ; les termes italiens imbroglio, lazzarone, cicerone, etc. ; les espagnols guerillas, escopeta, etc., et tant d'autres, arabes, allemands, russes, etc. Si une langue se décompose, se rapetisse, finit même par s'annihiler en substituant incessamment des mots étrangers, superflus, à ses propres, à ses belles expressions, qui tombent ainsi en désuétude, elle s'enrichit au contraire, en s'assimilant des termes qui lui manquaient, pour rendre certaines choses ou pensées nouvelles.* » Il n'hésitait pas à écrire dans un de ses poèmes que parler un occitan rempli de français, c'est parler « *un langage bâtard, enfant laid et de travers de l'une et l'autre langue... faisant également honte à toutes les deux* ». Encore un dangereux « académicien languedocien » ?! Non, un résistant, un vrai, mais ouvert aussi aux emprunts : c'est toute sa préface qu'il faudrait citer.⁴⁶

En résumé, s'exprime à peu près partout l'horreur de « l'autre », qui fait du tort à la langue par définition, l'horreur de sa propre langue qui enrichit son lexique, crée ou fait glisser des sens⁴⁷, adapte des néologismes en suivant les modèles des autres langues romanes, est étudiée scientifiquement comme n'importe quelle autre langue (mais là aussi, seul le « militant » est pur et donc investi du droit à la parole, car seul il aime sa langue, le professionnel étant par essence suspect). *Animalum, iscla, debuta, panteonizar, paracasuda, car, sèr, resistir, exprimir, centen, d'ivèrn, se portar, declin, cereal, aspècte* font horreur à quelques-uns ? Qu'ils ne les emploient pas, c'est leur droit absolu, mais qu'ils ne les chargent pas d'opprobre, car c'est, ne leur en déplaît, de l'occitan conforme, authentique et respectueux. À moins qu'ils exigent que « les autres » leur demandent au

⁴⁶ Balthazar Floret, *La Bourrido Agatenco*, Imprimarié tipografico de Gras, Mountpelhè, 1866. Il recommandait la consultation permanente des dictionnaires de Sauvages, Honnorat et Raynouard, et dénonçait « *la déplorable manie de rechercher dans le français la prononciation romane* ». Mais s'il est pour les lettres étymologiques (afin de ne pas confondre *ven* et *vent*, *don* et *donc*, etc.), s'il use des groupes *nh* et *lh*, et du *m* à la première personne du pluriel des verbes, s'il considère qu'il faut « *conserver religieusement le x dans exemple, existenso, que chacun prononcera à sa guise* », il supprime cependant les *r* des infinitifs et les *n* finaux. Il mettait en avant « *le besoin impérieux de concessions individuelles dans un sentiment d'intérêt général* » et la nécessité de travailler à transmettre aux générations futures « *le moins impur possible, un idiome aussi riche, au moins, que le plus riche des idiomes actuellement régnants* ». Certains de nos contemporains feraient bien de lire et de relire une telle analyse, afin de corriger leur propre conception bien médiocre de notre langue.

⁴⁷ Cette obsession de la pureté originelle et d'un état de langue immuable est récurrente, et ces comportements réfractaires à toute évolution se retrouvent curieusement tout aussi bien chez des gens catalogués « progressistes » : les mêmes peuvent fustiger dans le clan d'en face l'obsession du costume figé, et succomber à l'obsession de la langue figée qu'ils connaissent mieux que tout le monde, en général « celle de leur grand-mère », et qui ne saurait souffrir aucune modification de sens ni aucun enrichissement à travers les ans.

préalable le droit d'écrire, le droit de suivre le Trésor du Félibrige, le droit d'inventer pour que vive l'occitan ? On aimerait surtout qu'ils épargnent aux lecteurs leurs persiflages plus que lassants et obsessionnels, doublés de manques patents de connaissances/compétences, et que les éditeurs de ces textes cessent de les considérer comme les seuls ayant le droit de s'exprimer sur le sujet⁴⁸. Le tragique est que certains d'entre eux l'enseignent et censurent donc les formes correctes.

En contrepoint, et pour le camp opposé, nous serions tentée de rajouter à cette liste de répulsions, les réactions que provoquent/ont provoqué chez certains linguistes les « évolutions de la langue moderne », tant sur le plan orthographique que lexical (nous ne parlons bien évidemment pas ici des francismes diglossiques). L'attraction pour les archaïsmes en mène ainsi certains à privilégier systématiquement les formes anciennes au nom de leur plus grande proximité avec l'étymon, et à refuser d'entériner les évolutions de la langue et son usage hérité. Le miroir des dictionnaires renvoie alors aux parleurs/écrivains une image de langue qu'ils ne reconnaissent pas. Au contraire, Xavier Lamuèla tient à distinguer intervention sur la forme de la langue et intervention sur l'orthographe : « *la primiera pòt pas pretendre d'escafar la tradicion de la lenga orala eiretada e de la literatura de totes los tempses. L'ortografia, per contra, es convencionala e es utila solament s'es establida e unifòrma ; la pretension de la melhorar mena totjorn a la deterioracion de sa basa foncionala en diversificant inevitablament los usatges* »⁴⁹. Dans le même ordre d'idée, D. Sumien attire l'attention sur le vertige possible d'une langue reconstituée : « *Si le corpus est défaillant dans le domaine du lexique courant et traditionnel, pour cause de substitution avancée [par le français] ou de documentation impossible, on peut être tenté de postuler des formes reconstituées. (...) Il ne faut pas*

⁴⁸ Nous pensons particulièrement à *Occitans !*, la revue de l'IEO, et au mensuel provençal *Aquò d'Aquí*, où le blocus organisé des textes contradictoires est savamment orchestré, souvent par les auteurs auto-qualifiés de seuls compétents/correcteurs en lexique qui y ont table ouverte car ils y sont président, fondateur, correcteur ou pourvu d'autres galons. Grâce à Internet, leur pratique se retourne contre eux puisque nous pouvons librement en parler.

⁴⁹ « *la première ne peut pas prétendre effacer la tradition de la langue orale héritée et de la littérature de tous les temps. L'orthographe, par contre, est conventionnelle et est utile seulement si elle est stable et uniforme ; la prétension de l'améliorer conduit toujours à la détérioration de sa base fonctionnelle en diversifiant inévitablement les usages.* » (courrier du CLO).

Nous avons l'impression que pour certains, l'archaïsme ferait plus chic et que les « évolutions de la langue moderne », comme les qualifie Alibert, seraient par définition suspectes, voire impures. Quant tout le Languedoc nomme le grand houx *grifol* (cf. les atlas linguistiques et l'écrit, forme on ne peut authentique), nous ne voyons pas pourquoi il faudrait mettre en avant *grefjuèlh*, au nom de l'étymologie ou du culte à Alibert qui en fait une entrée autonome (en donnant *grifol* comme variante, mais il se contredit d'ailleurs sur ce point puisqu'il y a aussi *grifol* en entrée autonome, nous donnons cet exemple au hasard), mais au mépris absolu de l'usage, tant écrit qu'oral (ce que X. Lamuèla appelle la tradition). Quand une immense partie de l'écrit contemporain use de *crompar* (nous l'avons constaté dans de nombreuses lectures), pourquoi continuer à s'entêter à maintenir la forme *comprar* en entrée principale, et renvoyer *crompar* en variante, au nom du respect du choix d'Alibert, ou d'une préciosité mal placée ? Encore une fois lorsqu'il ne s'agit pas d'une perte de langue : on ne peut en effet préconiser *fresa*, majoritairement attesté à l'oral dans les atlas, parce les noms de *fraga* ou *majofa* se sont perdus chez les occitanophones naturels. À moins de considérer que nous devons remercier aussi celui qui usera de *fresa*, contre « les fabricants d'occitan » qui préconisent *majofa/fraga* ? Cela n'empêche nullement les amateurs d'archaïsmes ou de mots rares d'utiliser *grefjuèlh* et *comprar* s'ils le souhaitent, mais les imposer comme norme dans un dictionnaire est un abus de pouvoir inadmissible, qui n'est pas à mettre sur le compte de « l'artificialité incontournable » expliquée plus haut. Le « pouvoir puriste » au nom d'une idée préconçue de la langue s'exprime donc dans tous les camps. Remarquons qu'il n'a strictement rien à voir avec l'exigence de qualité, moindre des choses pour toute langue, a fortiori pour l'occitan, pour promouvoir une langue cohérente et correctement orthographiée (cf. les quelques 300 fautes relevées dans une seule revue, le même mot orthographié de deux, voire trois façons différentes dans un même article, les différences entre les dictionnaires, etc.).

voir la reconstitution comme un jeu excitant mais comme la pire des solutions, comme un dernier recours auquel on se résigne de manière exceptionnelle pour pallier les vides de l'investigation lexicographique »⁵⁰. Le problème est que certains n'hésitent pas à appliquer la reconstitution même lorsque le corpus n'est pas défaillant⁵¹.

Pour les exemples cités ci-dessus, plus que des horreurs ponctuelles, nous y voyons une étrange horreur de la vie tout court, proférée bien entendu au nom de l'amour de la langue, mais à condition qu'elle ne bouge surtout pas, comme un beau papillon chloroformé, ou que " les autres s'en tiennent à celle que j'utilise". C'est en ce sens que nous trouvons ces interventions consternantes, et non parce qu'elles associent éventuellement langue et plaisanteries. **Car l'occitan est-il suffisamment solide pour se payer le luxe de voir railler par principe tout travail de standardisation, de voir s'étaler à pleines pages les fantasmes et idées reçues de toutes sortes qui justifient que tout un chacun, surtout s'il est ignorant, étale à son tour ses fantasmes, quand on constate chaque jour que c'est l'absence d'unité qui est justement son talon d'Achille et la cause essentielle d'une absence d'extension efficace ?** Au nom de la préservation des particularismes phonologiques et des solutions orthographiques multiples, doit-on répondre par deux/trois solutions différentes à la demande d'universitaires d'Europe centrale pour lesquels nous avons été amenée à traduire le tableau de la classification périodique des éléments en chimie (une centaine de « fabrications », en suivant les modèles des autres langues romanes, ... quelle horreur !), et une liste de cent vingt noms d'animaux ?

Ces quelques rappels de guerres microcholines entre divers clans, voire à l'intérieur d'un même clan, ces citations consternantes de haine ou d'inculture, truffées de contrevérités pour certaines, montrent l'ambiance dans laquelle il convient cependant... de continuer son travail de lexicographe. Inutile de dire que le désespoir montre souvent le nez, car il faut passer du temps à gérer conflits et attaques plutôt que la seule technique du métier... De plus une autre violence contre la langue s'est exprimée : l'irresponsabilité du milieu occitan par rapport à la production d'ouvrages pédagogiques, et l'indifférence totale à la fermeture du Gidiloc qui en est un exemple. **Le travail de lexicographie, par essence travail de l'ombre, et qui demande surtout de s'inscrire dans la durée** si l'on veut sortir du cercle infernal de la compilation hâtive donc de la reproduction à l'infini des erreurs d'ouvrages antérieurs, **est une activité peu médiatisable**, peu brasseur d'air et de paillettes, **bref à contre-courant complet de l'air du temps : de peu médiatisable à méprisable, il n'y a qu'un pas qui a été franchi à nos yeux.** Et bien que le Gidiloc ait été la seule association à travailler professionnellement dans le domaine de la lexicographie occitane, ait été le concepteur de la seule banque lexicale de l'occitan accessible alors sur Internet⁵², banque riche de 70 000 entrées (site alors

⁵⁰ *La standardisation pluricentrique de l'occitan*, Thèse soutenue à Montpellier, novembre 2004.

⁵¹ Notons cependant que ce comportement n'est pas dangereux pour la langue, au contraire de l'élimination systématique des vocables distanciés et l'accueil à bras ouverts de tous les francismes que nous avons décrits ci-dessus.

⁵² Et ce dès le début de l'existence de cet outil, elle était auparavant accessible sur Minitel, et aucune université n'offrait et n'offre toujours pas ce service. Il est donc pour le moins injurieux que certains aient évoqué « *l'argent*

sélectionné par Educasource, site du Centre National d'Education Pédagogique), et ait assuré de plus pendant 12 ans une mission de service public de traductions, conseils linguistiques, corrections, tant pour les particuliers (demandes quasi quotidiennes par Internet) que pour les institutions (Service de la Langue compris), il s'est cependant vu diviser ses subventions régionales par trois du jour au lendemain en 2001, le contraignant bien évidemment à fermer comme employeur. Il est bon de rappeler quelquefois ces disparités criantes de moyens, sinon de s'interroger sur un tel mépris⁵³. C'est donc avec un certain sentiment d'amertume que nous avons pu lire dans la préface du dictionnaire occitan-français de Christian Laux, et sous la plume de Gilbert Mercadier (Conseiller académique d'occitan au Rectorat de Toulouse), cette analyse de l'action du Gidiloc : « *Le Gidiloc a permis la production de « Le Verbe Occitan », guide de conjugaison et lexique de 13 000 verbes très utile. Relancer et renforcer cet organisme, élargir son rôle, permettrait sans doute de répondre à d'autres besoins prioritaires* ». Malgré le travail et les services fournis, apparemment fort appréciés⁵⁴, le Gidiloc n'est donc pas un organisme méritant des subventions.

Mais si ce manque de moyens explique bien des difficultés, la vérité exige de dire qu'il a fallu aussi compter avec **les mentalités qui règnent dans le milieu occitaniste dès que l'on travaille « sur la langue »**. Il est bon que soient connus quelques faits vécus en interne au Gidiloc, car ils expliquent bien des choses. Des lettres anonymes ont été envoyées directement au Gidiloc et à des sections de l'IEO pour le « dénoncer »⁵⁵, en l'accusant de vouloir « profiter d'Alibert »⁵⁶. Nous avons reçu des lettres signées nous accusant de « travailler dans l'ombre » alors que nous avons annoncé la création du Gidiloc à tout le milieu associatif, notamment par courrier à toutes les sections départementales de l'IEO et en invitant à Montpellier des associations ou des auteurs de lexiques de tout le territoire occitan à une réunion autour de la lexicographie. Que dire encore de discours

public qui finance le Gidiloc », comme prétexte au pillage de notre travail, alors que nous le donnions en intégralité sur Internet, alors que l'Université est elle aussi financée par de l'argent public, mais ne rend pas pour autant ses bases de données accessibles au public sur Internet.

⁵³ Le Gidiloc s'est donc vu petit à petit privé de subventions par les instances départementales, puis européennes, puis régionales, institutions se renvoyant la responsabilité mutuellement sous le prétexte que le cas du Gidiloc « relève des autres ». Pourtant le manque d'ouvrages pédagogiques de qualité est déploré par tout le monde. Compte tenu de l'extrême modicité des subventions accordées (23 000 euros par an, vingt trois mille euros, pour ceux qui seraient portés à croire que nous avons oublié quelques zéros), le qualificatif de « mépris » est-il donc vraiment suffisant ? Le Gidiloc a été rayé de la carte suite à la Consulta Regionala et sa base lexicale meurt tranquillement dans un tiroir, laissant donc le champ libre sur Internet à des dictionnaires de pseudo-savants qui diffusent une langue complètement erronée. Si cette base attire des convoitises, si nous avons eu des propositions de l'abriter, nous n'avons jamais eu des propositions... d'un poste payé pour la faire fonctionner !!

⁵⁴ Rappelons les faits : seule banque lexicale sur Internet à disposition du monde entier (les messages en témoignaient), banque de textes, service de traduction, expertises linguistiques, édition du dictionnaire d'Alibert en format traitement de textes, publication du guide de conjugaison *Le Verbe Occitan* considéré comme une référence, édition de serviettes en papier avec textes occitans thématiques (météorologie, cuisine, vœux de Noël et Nouvel An), pour une socialisation de la langue à l'aide de supports familiers, etc.

⁵⁵ Là aussi, nous serions étonnée que les éditeurs de dictionnaires de français aient reçu un jour des lettres anonymes ou des courriers malveillants, même si par ailleurs les récentes tentatives de réforme de l'orthographe française ont aussi passionné les foules, tout comme les tentatives de réforme de l'allemand. Mais ces langues ne sont pas en danger.

⁵⁶ De plus, le courageux auteur s'était au préalable « fait prêter la comptabilité du Gidiloc » pour dénoncer le fait que nous avions des comptes excédentaires : en matière de gestion, c'est d'avoir des comptes déficitaires qui est une preuve de mauvaise gestion, pas le contraire. Signalons toutefois en positif les deux courriers protestant contre la méthode du corbeau, de la part de l'IEO 75 et de l'IEO 30.

public nous traitant de « *voleur de subventions* » (nous étions dans la salle⁵⁷), de la qualification du Gidiloc par voie de presse de « *manœuvre politico-universitaire* »⁵⁸, de l'accusation « *d'être subventionnés à faire des choses qui ne servent à rien* »⁵⁹, de courriers agressifs à propos de notre banque lexicale de 70 000 entrées « *vòstra banca lexicala seriá pas una gas...conada ? (sic !)* » parce qu'il n'y a pas de gascon⁶⁰, d'attaques systématiques contre le Gidiloc en préambule de cours de langue à l'*Universitat Occitana d'Estiu* de Nîmes, tellement obsessionnelles que cela a tout simplement fait fuir les élèves qui nous racontaient ces événements peu glorieux⁶¹ et fait cesser sa participation comme animateur car les élèves en avaient plus qu'assez. Encore ne citons-nous ici que les attaques envers le Gidiloc, souvent sous forme de procès d'intention toujours trop nombreux⁶²: nous garderons par devers nous les attaques personnelles et agressions diverses tout aussi réjouissantes de la part d'autres grands « humanistes », en théorie toutefois.

⁵⁷ Un responsable associatif héraultais, lors de la réunion à Montpellier de la section régionale de l'IEO Languedoc (1991), où nous étions venue tout exprès pour présenter le projet Gidiloc.

⁵⁸ Dans *La Linha Imaginòt*, sous la plume de Jean-Marc Buges.

⁵⁹ Un Universitaire à Toulouse (à l'époque). Comme il désirait mettre au point un logiciel de conjugaison automatique à partir de notre guide de conjugaison *Lo Verb Occitan*, nous lui avons fait parvenir immédiatement la liste des erreurs et coquilles du guide. Assortie toutefois de la recommandation de prudence élémentaire de demander AUSSI l'autorisation à l'éditeur. Nous avons donc eu droit à ce « remerciement » chaleureux en retour de courrier, bien plus long que le seul extrait donné. Nous pourrions dans cet exemple, comme dans d'autres, donner les noms des agresseurs : nous ne donnerons que ceux qui sont présents dans des publications et constituent donc des archives accessibles et consultables par tout un chacun. En contrepartie, cela ne veut pas dire que nous devons taire les faits pour lesquels il nous semble plus déontologique de ne pas citer les personnes. Encore que légalement, nous pourrions citer le nom des auteurs de ces courriers, adressés au Gidiloc, et non à nous de manière privée.

Ajoutons que nous avons eu droit aux mêmes reproches, non injurieux toutefois, parce que nous ne donnions pas la totalité des textes scannés dans notre bibliothèque occitane sur Internet (« alors, ça sert à rien »), mais seulement des extraits des œuvres, au nom justement de l'élémentaire respect des droits d'auteurs et des éditeurs. Ces contingences échappent visiblement à bon nombre d'Occitans, jusqu'à leur faire perdre la raison pour certains.

⁶⁰ Car il va de soi que c'était au Gidiloc d'assumer le travail que ne font pas les autres, et donc de travailler aussi sur le gascon, le limousin, le provençal, quitte à accuser ensuite les Languedociens de « centralisme » et de vouloir tout régenter. Rappelons encore une fois que nous sommes provençale, et que nous travaillons donc par hasard aussi sur le languedocien depuis vingt ans, puisque l'association Gidiloc était exclusivement subventionnée par la région Languedoc-Roussillon. Si nous avions été une équipe complète, nous aurions pu aborder le problème d'un peu plus haut, mais nous étions...1/2 poste de lexicographe.

⁶¹ Ce grand pourfendeur du Gidiloc exprimait sa haine en toutes circonstances : lors de la présentation publique du projet à l'UOE de Nîmes en 1993, où nous n'avons pas pu nous exprimer librement tellement il a pratiqué l'obstruction et le dénigrement (donc avant même que nous ayons fait quoi que ce soit !), dans tous ses cours de langues à l'UOE (laquelle institution n'y est évidemment pour rien), et dans toutes les réunions du CLO. Le Gidiloc ne travaillait pourtant pas sur ses plates-bandes auvergnates. Pourquoi un tel acharnement ? Comme il n'est pas le seul, on peut parler d'une véritable pathologie du milieu occitan dès qu'il est question de langue.

⁶² Le mot n'est pas trop fort, puisque nous avons reçu par email des courriers fort agressifs, sous le prétexte que notre banque lexicale ne comportait pas tous les dialectes de l'occitan, qu'on n'avait pas trouvé tel mot, qu'on ne donnait pas tout le texte d'un livre, etc. Les Gascons ont été particulièrement excessifs sur ce plan là, et nous ne voyons pas pourquoi nous le taillions. Lorsque ce genre de réactions, que nous pourrions conter à l'infini, **se produit toutes les semaines**, elles finissent par user quelque peu. Même si par ailleurs nous avons aussi reçu des courriers de félicitations et de remerciements pour notre banque lexicale mise à disposition du public, évitant notamment aux professeurs de se charger de leurs dictionnaires pour aller au lycée. Mais les soutiens n'arrivent pas toujours à compenser les critiqueurs (flingueurs) maladifs, particulièrement enclins à l'épanchement facile depuis l'existence d'Internet, mais très peu travailleurs eux-mêmes.

En externe au Gidiloc, citons quelques faits tout aussi consternants : articles de presse sur la norme au ton invraisemblable, échanges de courriers délirants (le mot n'est pas trop fort) sur la list-oc, **volontés tant internes qu'externes de saborder le *Conselh de la Lengua Occitana* par avance et par principe**, à l'aide d'articles le fustigeant à longueur de lignes⁶³, formulés par des personnes n'ayant jamais participé à aucune réunion de travail et ne voulant au demeurant « *pas en faire partie, Dieu garde* », mais parlant toutefois d'abondance sur la supposée façon d'y travailler. D. Sumien faisait donc remarquer que « *criticar los linguistas es facil. Trabalhar sus las questions linguisticas es mens facil. Quand l'occitan patís 36 grafias divergentas, l'actitud mai constructiva es de s'assetar a l'entorn d'una taula per cercar de solucions comunas* »⁶⁴.

On a même vu un jour dans la revue interne de l'IEO et sous la plume de son président David Grosclaude, l'annonce de la nécessité de la « *creacion d'una acadèmia de l'occitan* », reprenant purement et simplement toutes les propositions émises par le CLO lui-même⁶⁵. L'IEO central, qui n'a rien fait en ce domaine depuis des décennies, qui refuse

⁶³ « *Per luchar contra l'excepcion culturala, d'ara en davant cal escriure **patge** (m.) (apondon a las preconis/zacions del CLOC, Comitat de la Lengua Occitana Cooptat* », « pour lutter contre l'exception culturelle, dorénavant il faut écrire **patge** (m.) (ajout aux préconisations du CLOC, Comité de la Langue Occitane Coopté » (article anonyme dans *Occitans !* n° 89, janvier 1999)

« *Una societat que sos membres practican la co-optacion demest los autoproclamats competents* », « une société dont les membres pratiquent la cooptation parmi les autoproclamés compétents » (Michel Chapduèlh, in *La Setmana*, n° 246, mars 2000)

« Re-Commandeurs de la Langue Occitane ». (list-oc)

« *Quand aprenquèri que l'IEO, lo sol organisme que pòsca, a l'ora d'ara, simbolisar l'Occitània entiera, se despolhava d'un de sos ròtles naturals, benlèu lo pus central, per lo fisar a quicòm d'exterior, aquò me semblèt una catàstròfa.... L'alibertisme a quicòm d'ideologic. L'analogia ambe lo marxisme-leninisme se pòt donc comprene. Podiái imaginar que la grafia e la lenga que sortirián del CLO serián quicòm d'intermediari entre Gremetz e Honecker (se lo diccionari Taupiac de 1977 correspond a Robert Hue). Per fialar la metafòra, diriái que las decisions de Grabèls en 1998 fan pensar als Cmers roges !... » (courrier d'un polémiste venu nous relancer... jusqu'au Gidiloc !). S'agissait-il d'une décision d'interdire la lettre A, ou de censurer les adverbes, ou d'écrire dorénavant l'occitan de droite à gauche ? Non, simplement de la préconisation des formes verbales en *-izar* et de la forme *clima* (au lieu du francisme **climat*), ... comme elles existent dans toutes les langues romanes ! Aligner l'occitan sur la romanité, c'est donc « être khmer rouge » : comprene qui pourra.*

Quant à estimer que « l'IEO se dépouille d'un de ses rôles le plus central », il eut fallu d'abord qu'il existât, car on ne se dépouille que d'une chose que l'on possède : or que fait l'IEO en matière de travaux lexicographiques et normatifs depuis 40 ans ? **Strictement rien, si ce n'est éditer des dictionnaires qui se contredisent entre eux**, et c'est bien pour cela que le CLO a été créé. La volonté de centralisme ieotiste (« le seul organisme qui puisse... ») manifestée par ce polémiste nous paraît bien plus « khmer rouge » dans l'esprit que les préconisations normatives du CLO.

Nous pouvons témoigner que la demande de venir participer au CLO a été envoyée à au moins 25 personnes, de tous métiers et de toutes régions, sans aucune exclusive. Elles ne se sont certes pas toutes manifestées, ce qui est un autre problème, mais on ne peut en aucun cas le qualifier de « société fermée réduite à quelques autoproclamés ». Encore une fois, nous n'avons jamais lu la moindre ligne équivalente sur le fonctionnement du *Secteur de Linguistique de l'IEO*, forteresse depuis longtemps vide, défendue par un seul commandeur imposant autoritairement ses décisions personnelles, en allant même contre les décisions antérieures prises par l'IEO, et veillant soigneusement à n'avoir aucune équipe : invectives, anathèmes et excommunications n'engagent certes pas à collaborer. **Au nom de quel principe faudrait-il taire ces faits qui ont ruiné la langue, et que bon nombre de spectateurs ont cautionné jusqu'à présent par leur silence, tout en les déplorant en privé ?**

⁶⁴ « *Critiquer les linguistes, c'est facile. Travailler sur les questions linguistiques est moins facile. Quand l'occitan souffre de 36 graphies divergentes, l'attitude la plus constructive est de s'asseoir autour d'une table pour chercher des solutions communes.* » (in *La Setmana*, n° 248, mars 2000)

⁶⁵ Profitons-en pour rétablir les faits suivants. Suite à l'invitation à une réunion à Toulouse, nous avons expressément répondu par courrier à J. Taupiac, « responsable du Secteur Linguistique de l'IEO », pour

de publier le dictionnaire d'Alibert expurgé de ses centaines de fautes, qui publie sous son label des dictionnaires donnant des solutions orthographiques contradictoires, est-il vraiment en mesure de prétendre être l'organisateur... d'une initiative existant déjà, en la plagiant sans vergogne, et de donner des leçons de fonctionnement ? Le comble de la mauvaise foi étant atteint lorsque l'auteur dénonce que « *non serveish pas a arren de préner decisions se non son pas conegudas, publicadas e difusadas* » : outre que le CLO a toujours envoyé à un grand nombre d'institutions ses recommandations, outre que ses propres membres ont estimé plus prudent d'attendre les réunions suivantes pour confirmer certaines préconisations prises précédemment avant de les faire connaître, un argument contraire pouvant toujours se faire jour entre temps, outre que de l'avis de certains il ne convenait plus de diffuser à petites gouttes les recommandations prises au fil des séances de travail, mais d'attendre au contraire la sortie de notre dictionnaire qui les prendrait toutes en compte, c'est la propre revue de l'IEO (*Occitans !*) sous l'action de son propre représentant du Secteur de Linguistique, J. Taupiac, un temps secrétaire du CLO, **qui a refusé de publier les préconisations du CLO**. Dans ce contexte, de quel droit une institution/association, quelle qu'elle soit, peut-elle se prévaloir pour régenter le fonctionnement d'une autre association et « *decidar que calia tornar organitzar lo biais de trabalhar d'aquesta entitat* »⁶⁶ ?

Attaques externes donc, grandement aidées en cela par des attaques internes menées par certains membres du CLO au comportement plus qu'ambigu, puisque se glorifiant d'en faire partie d'une part⁶⁷ mais le dénigrant sans cesse d'autre part en jouant le jeu stupide

demander la création d'une instance indépendante, puisque le travail sur la norme orthographique ne pouvait avoir lieu consensuellement au sein de ce même Secteur de Linguistique, pour des raisons que nous ne restituerons pas ici. Comme certains responsables de l'IEO national ont travesti les faits de façon très officielle et très mensongère, il est donc bon de rappeler que le CLO est né d'un **consensus entre le GIDILOC à l'origine de la demande**, le Secteur de Linguistique de l'IEO, et quelques linguistes et usagers, et non de la seule volonté de l'IEO, bien évidemment, puisqu'elle est pourvue depuis des lustres d'un *Sector de Linguistica*.

⁶⁶ La traduction exacte de ces extraits du texte (fort long) du président de l'IEO, est : « *Il ne sert à rien de prendre des décisions si elles ne sont pas connues, publiées et diffusées.* »... « *L'IEO a décidé à Tarbes qu'il fallait réorganiser la façon de travailler de cette entité [le CLO]* », car « *L'IEO affirme son rôle central dans le fonctionnement d'une telle autorité* », tout en reconnaissant « *ne pas contester la valeur de ceux qui y travaillent* ». Bien d'autres phrases mériteraient d'être citées in extenso, tant elles flirtent avec l'imposture. Mais nous déplorons encore plus la réaction du bureau du CLO, qui, au lieu de décider de se réunir que plus, pour s'opposer à ce diktat inadmissible, a obtempéré, capitulé, ... et cessé tout travail.

Le texte poursuit : « *L'IEO a décidé un moratoire sur tout changement dans le domaine de la graphie... l'IEO invitera à une assemblée de travail les organismes et personnalités compétentes* ». Rôle central auto-attribué, coup d'état en bonne et due forme : la parfaite expression d'un ieotisme centralisateur qui prétend tout régenter, qui plus est dans un domaine où il s'est montré particulièrement incompetent voire irresponsable, depuis des décennies. « L'action » de l'IEO se borne donc... à empêcher tout travail de régulation de la norme par une instance indépendante. On assiste tout simplement à une basse manœuvre d'appareil, qui donne une preuve de plus que c'est la seule recherche du pouvoir qui est en jeu, la « représentation » et certes pas l'avancée de la langue et le bien de ses usagers. Cela confirme que travailler sur la langue occitane, c'est gérer 10 % de technique et 90 % de conflits, coups bas, malhonnêtetés intellectuelles et pathologies diverses. Si nous ne contestons pas bien évidemment l'utilité de l'IEO, si nous avons plus que de la sympathie pour ses militants de base (et nous l'avons été pendant des années) avec lesquels nous entretenons les meilleures relations, avec lesquels nous travaillons main dans la main, nous refusons entièrement cette soif de pouvoir de ses hommes de l'appareil central qui prétendent tout laminer, contrôler, digérer, phagocyter, souvent pour leur ego personnel exclusivement, et à coups d'injures pour faire bonne mesure.

⁶⁷ Quant il en va de la survie et du meilleur fonctionnement d'une langue en danger, il est proprement indécent que le pouvoir et le prestige y aient droit de cité. La lecture des textes du 19^{ème} et du 20^{ème} montre hélas les

de l'IEO contre le CLO, luttes de pouvoir entre personnes empêchant toute prise de décision sur certains points de graphie, **plaisir de la contestation/argumentation éternellement recommencées placé largement avant la nécessité d'avancer donc de prendre des décisions**, refus de préconisations pourtant issues de la majorité, etc. Tout cela a généré des événements peu glorieux, le mot est faible, et une ambiance persécutive dont il est malheureusement impossible de s'abstraire totalement. Tout a été fait pour alimenter l'exaspération de ceux qui travaillaient et s'il nous est arrivé (fort rarement) de répondre à certaines personnes qui nous relançaient par courrier jusqu'au Gidiloc, en leur envoyant quelques pages de notes de travail pour tenter d'expliquer la réalité des problèmes et rectifier des affabulations⁶⁸ touchant à la norme orthographique ou au fonctionnement du CLO, cela était vécu comme une agression parce que notre courrier technique était forcément long et parce que nous y exprimions notre lassitude face à cette ambiance désastreuse.

Déchaînements de passions fort curieux, qui pourraient donc laisser croire de l'extérieur à un vif intérêt des Occitans pour leur lexicographie et les problèmes de langue, corollaire d'une réelle volonté de comprendre et d'avancer. Or, bien que seul organisme travaillant professionnellement en lexicographie occitane, si nous avons été largement sollicitée pour effectuer des travaux d'expertises linguistiques ou de correction-normalisation pour lesquels nous n'étions parfois même pas mentionnée, nous avons été aussi que trop contactée comme prestataire de services administratifs ou linguistiques en tout genre à fournir « par retour de courrier » ou « dans l'heure », que comme lexicographe pour aller exposer nos travaux dans des lieux où l'on aurait attendu que nous soyons invitée à le faire. Tel est le triste bilan que nous sommes amenée à établir, après douze ans de travaux lexicographiques à la tête du Gidiloc. Faire professionnellement de la lexicographie en milieu occitaniste, ... une vraie sinécure ! **Et le mutisme absolu du milieu occitaniste tant à la fermeture du Gidiloc qu'à la liquidation du CLO a été assourdissant.** Le site panoccitan, destructeur de la langue, est désormais le seul accessible, et il nous reste pourtant en réserve de nombreux problèmes orthographiques laissés en suspens. Ce n'est certes pas à nous d'en décider, et une telle entreprise ne pourra être menée que dans le cadre d'une structure du type CLO à condition qu'elle réunisse des acteurs ayant des compétences et non des personnes désirant se placer, des acteurs diversifiés (et non une caste autoproclamée d'une seule origine) qui en acceptent les règles de fonctionnement statutaire⁶⁹, qu'elle travaille sur des

mêmes disputes et luttes de pouvoir dans le Félibrige, avec la même violence, que certains regrettaient abondamment dans leur chronique.

⁶⁸ Les affabulations-rumeurs destinées à apeurer sont monnaie courante : des apeurants patentés se complaisent à brandir des épouvantails qu'ils construisent soigneusement, faute d'œuvrer dans le positif. Du côté félibre, on brandit l'épouvantail « les Occitans veulent imposer le languedocien en Provence », du côté occitan « Le CLO veut unifier tout le lexique », chacun ressortant son épouvantail à intervalles réguliers pour réactiver son fantasme de peur qui permet à peu de frais de souder les troupes dans une glorieuse « résistance ».

⁶⁹ Travailler sur la norme de l'occitan, et non pas être contre a priori tout en voulant faire partie du CLO pour le prestige (lequel ?!), respecter les décisions collectives et commencer par les appliquer soi-même selon les statuts de l'association. X. Lamuèla tenait à rappeler aussi : « *lo sol poder que pòsca aver le Conselh de la Lenga Occitana es lo que li balbaràn la representativitat mai larga possible e lo gra mai naut d'acòrdi entre sos membres* », « *le seul pouvoir que puisse avoir le CLO est celui que lui donneront la représentativité la plus large possible et le degré le plus haut d'accord entre ses membres* ». Ce qui suppose que l'éternelle danse autour du pouvoir s'arrête : au vu de 30 années passées dans l'occitanisme, et des péripéties récentes de tentatives de coup de force menées par l'IEO, est-ce faire preuve de pessimisme de dire

relevés statistiques et non sur des impressions intimes plus ou moins vagues ou des statistiques trafiquées par leur soin, selon leur parti pris de départ⁷⁰, et dans la mesure où les Occitans seront un jour capables d'une dynamique commune autour des problèmes de norme et du processus de standardisation indispensable, donc de soutenir des équipes qui acceptent de se réunir pour travailler à ce projet, ce dont nous doutons un peu⁷¹.

Or la quantité incroyable de contradictions entre les ouvrages est aussi une autre manifestation de violences faites à la langue. Chacun restitue sa graphie (plutôt... y va de sa graphie), ou restitue toutes les graphies en circulation à égalité (les bonnes comme les mauvaise !). La promotion de « la graphie de Cucuron » en Provence continue hélas de sévir dans le mensuel *Aquò d'Aquí* comme dans des publications officielles d'enseignants. Et plus récemment la proposition d'une « troisième graphie » qui a été évoquée un temps montre le niveau d'irresponsabilité, même si elle s'est parée du titre consensuel de « graphie unitaire », prenant à l'orthographe mistralienne le traitement des voyelles, et à l'orthographe classique le traitement des consonnes (ce qui aurait donné « mountanhos », mélange de « mountagno » et de « montanhas »), comme si l'on pouvait traiter à part le vocalisme et le consonantisme, qui sont justement traités de façon cohérente dans le système Estieu/Perbosc/Alibert : fort heureusement, elle a « fach fogassa » (fait faillite). Les décisions isolées sur tel ou tel point de graphie rentrent dans la même catégorie. Ainsi, on ne peut que s'étonner que même R. Lafont ait cru bon de s'affranchir de marquer les accents sur la lettre *e* dans certaines de ses publications : attitude dangereuse qui ne peut que donner des idées à ceux qui voudront un jour s'affranchir des accents sur la lettre *o* (parce qu'on ne sait plus quels verbes présentent ou pas l'alternance vocalique *o/ò*), s'affranchir des doubles consonnes (parce qu'on ne sait plus où il faut les maintenir ou pas), s'affranchir des subjonctifs présents (parce qu'on ne sait plus les former spontanément, passons donc à l'indicatif), etc., au nom de la recherche de la contrainte minimale. Pour aboutir à une écriture en SMS de l'occitan, libre de toute

que nous n'y croyons guère ? Comment d'autre part arriver à réunir des gens qui veulent faire partie du CLO ou équivalent, mais ne se déplacent pas aux réunions, et des gens qui le critiquent sans cesse parce qu'ils n'en font pas partie, et lorsqu'ils y sont invités, ne veulent pas davantage venir ? Une nouvelle structure de cette instance, si elle voit le jour, va-t-elle faire changer ces comportements individuels ? Bien sûr que non...

⁷⁰ Le nombre d'affirmations péremptoires que nous avons entendues ou lues concernant telle ou telle forme, démenties ensuite par des contre-exemples précis ! Ce qu'il convient de distinguer des erreurs, toujours possibles, et auxquelles nul n'échappe. Dans quelques numéros de la revue *Occitania* de 1905, Prosper Estieu déplorait déjà la même chose chez Jules Ronjat, qui niait l'existence de formes dans certains dialectes qu'il ne connaissait pas, qui niait le bien-fondé de telles rimes chez tel auteur languedocien, dont il ne connaissait pas davantage le parler, uniquement pour servir l'idéologie en cours et appuyer les diatribes de son capoulier P. Dévoluy contre la graphie classique. Comportement plus que paradoxal de la part d'un éminent spécialiste de la langue d'oc (au singulier).

⁷¹ Nous avons parfois eu l'impression d'assister à une guerre de tranchées des supposés blancs contre des non moins supposés noirs (sans rapport bien évidemment avec l'échange même vif d'arguments, échange indispensable pour pouvoir avancer). Cette pensée dichotomique empêche toute progression et nous ne pouvons que faire entièrement nôtre l'opinion du scientifique anglais Stephen Jay Gould, que l'on croirait écrite exprès pour le sujet qui nous concerne : « *Depuis l'aube des ruminations humaines, nos meilleurs philosophes ont observé, et souvent déploré, notre irrépressible tendance à réduire un conflit un tant soit peu complexe à une guerre entre deux camps opposés. (...) J'avoue mon aversion (...) pour la fausseté (et parfois le caractère vicieux) de la dichotomie lorsqu'elle est utilisée afin de décrire les sempiternelles luttes qui agitent la vie académique – luttes souvent si vaines dans leur rancœur prétentieuse, surtout quand l'honnêteté nous force à admettre que ce sont le goût pour la célébrité et l'accès aux meilleures places de parking, plutôt que la prise de position sur tel ou tel sujet de débat intellectuel, qui motivent les prises de position les plus énergiques.* » (in *Le Renard et le Hérisson*, Seuil, Paris, 2005). Nous souscrivons entièrement à cette analyse !

contrainte orthographique dans un premier temps, syntaxique dans un deuxième ? Comportement que l'on peut hélas constater bien souvent, y compris chez certains enseignants qui prônent « *qu'il est inutile de mettre les accents sur le e* » (sic !) et détruisent ainsi et leur langue et le travail de leurs collègues qui eux n'ont pas « la flemme » d'apprendre à placer les accents correctement. Ce sont les mêmes qui prônent aussi **lo begonià, *lo petunià, *lo mimosà, *l'autò*, etc. et se dédouanent en osant dire « *ce n'est pas grave, en français aussi on fait des fautes* ». Il s'agit bien de fainéantise caractérisée...et ils enseignent !

Cette impossibilité de vouloir travailler au dégagement d'une norme de l'occitan⁷², ce que les Catalans ont fait depuis des décennies, et cette conception toute occitane que norme = contrainte insupportable (la fronde latine ? ou plutôt l'esprit de contradiction maladif tant il est destructeur), sont encore des manifestations de violences (névrose de mort) retournées contre leur propre langue par les locuteurs. Pour le plus grand dam de l'enseignement de la langue et de la lexicographie, et la plus grande jouissance des alimenteurs de querelles. Bien au contraire, aider à ce qu'une norme stable s'établisse, éliminer point par point les divergences graphiques, accepter de revoir chacun sa pratique et ne point la considérer comme « la » norme, serait faire preuve de sagesse, et de volonté d'éradication des conflits. Mais **la réticence parfois violente à toute démarche initiée dans ce sens** que l'on rencontre auprès de certains usagers comme de certains linguistes (peut-être minoritaires mais fort activistes avec un fort pouvoir destructeur), ainsi que **les invraisemblables batailles entre spécialistes⁷³ auxquelles on assiste depuis quarante ans, auront empêché toute avancée dans ce domaine**. On a ainsi vu des enseignants protester vigoureusement contre la préconisation de *clima* (comme dans toutes les langues romanes, et non le francisme omniprésent **climat*), accusant le CLO de statuer sur des « *choses non urgentes* », mais se gardant bien d'envoyer une liste « de choses plus urgentes » à la demande du CLO. À propos de *clima*, nous citerons encore une anecdote significative. Ayant écrit un article sur l'eau pour le mensuel *Aquò d'Aquí* où nous usions de cette forme, pour expliquer d'une part et prévenir les réactions d'agacement d'autre part, nous avons pris soin de mettre en note : « *rapelam que la forma corrècta es clima, coma s'escriu dins totei lei lengas romanicas, e non lo francisme *climat, illogic a respècte de l'etimon grèc acabat en -ma. Fa donc mestier d'escriure clima, coma plasma, sintagma, esquèma, esquisma, problèma, carisma, eca, que donan leis adjectius climatic, plasmatic, sintagmatic, esquematic, esquimatic, problematic, carismatic* ». Malgré cette explication, cela n'a pas empêché (au moins) un lecteur d'écrire au journal pour dire qu'il admettait que le t

⁷² C'est à dessein que nous utilisons « occitan » en général, même s'il s'agit, dans notre dictionnaire, d'occitan languedocien plus particulièrement mais les 80% au moins des entrées sont panoccitanes. Les mêmes disparités à l'écrit, donc la même impossibilité de dégager une norme en analysant l'usage, les mêmes problèmes généraux, se constatent bien évidemment dans tous les dialectes. Il y a la même difficulté à dégager une norme de l'occitan provençal (*rèi/rei, lei/lei, ben/bèn*,...), une norme de l'occitan gascon, et il y a pour chacun de ces dialectes les mêmes querelles stériles entre camps opposés, les mêmes tentations de « norme personnelle », les mêmes mises au pilori, ... pour la même absence de résultat donc d'efficacité de la transmission. On notera donc les curieuses injonctions faites au CLO par des locuteurs de ces dialectes qui, chez eux, n'ont pas réussi à faire un semblant d'équipe pour travailler sur la norme, mais qui rendent le voisin responsable et le somment de résoudre leurs problèmes à leur place.

⁷³ Que J. Taupiac qualifie de « *codificateurs indefugibles* » («codificateurs incontournables»). La langue occitane eut certainement préféré qu'ils fussent «productifs», «coopérants», «consensuels», «positifs», «prévoyants», «motivés pour faire avancer la langue et non motivés par le pouvoir», plutôt que «incontournables».

final était inutile mais que « J. Ubaud oblida de dire qu'es necite de metre un accent sur la a finala de climà, plasmà »⁷⁴, ce que le journal s'est empressé de restituer, ce qui, convenons-en, est assez désespérant des deux côtés. Ce lecteur, inféodé à la prononciation française, et malgré nos explications préalables argumentées, continue de penser « qu'il est nécessaire » de mettre un accent, mais n'a bien sûr aucune explication à fournir. Certes, on sait que l'enseignement est la science de la répétition, mais on eut espéré un peu moins de blocages de la part des usagers adultes, lorsque l'on prend la peine d'expliquer.

Même des membres du CLO ont mené la fronde, après un vote majoritaire concernant les noms composés. En effet, bien des mois après l'obtention d'un vote consensuel en commission du CLO, on trouvait encore un article demandant « le maintien de la norme alibertine pour les composés dont le deuxième mot commencent par *r* ou *s* »⁷⁵, la solution sans tiret adoptée par le CLO à une large majorité étant qualifiée de « confusionnaire ». Or si nous n'avons pas d'opinion particulière sur le choix opéré, nous ne pouvons par contre qu'être choquée par l'esprit de la pétition qui tend à faire croire qu'il y a tromperie, mensonge, volonté de nuire à la langue et aux usagers, et qu'il n'y a qu'une « Vraie Solution » qu'« on » s'obstine à refuser. La solution adoptée par le CLO (sans tiret, sans doublement de consonnes, dans un esprit général de simplification de l'écriture des noms composés) est la même qu'en français et en italien, la même que nous avons dans notre dictionnaire de catalan, la même que l'on a pour partie dans la langue des troubadours, mais différente de celle suivie en portugais/castillan préconisée par les « insurgés » : c'est donc très banalement une solution possible parmi trois (*entresenba/entre-senba/entressenba*, *butaròda/buta-ròda/butarròda*) et non un complot contre la langue. Nous avons bien du mal à comprendre quel plaisir on peut tirer de tels comportements, si ce n'est de toute évidence celui de relancer les débats obsessionnellement pour garder un pouvoir.

De plus sécessionnisme orthographique⁷⁶ et sécessionnisme dialectal vont souvent de pair, pour une attaque en règle de la langue. Insistons donc encore une fois sur le fait que seule l'analyse statistique de l'écrit permettra d'éviter ces démangeaisons sécessionnistes, coupées de toute approche scientifique du problème : même vacillante, **une pratique générale se dégage, chez les écrivains compétents, qui impose à tous de suivre ce**

⁷⁴ « Rappelons que la forme correcte est *clima*, comme on l'écrit dans toutes les langues romanes, et non le francisme **climat*, illogique par rapport à l'étymon grec terminé par *-ma*. Il est donc nécessaire d'écrire ***clima*** comme ***plasma***, ***sintagma***, ***esquema***, ***esquisma***, ***problèma***, ***carisma***, etc., qui donnent les adjectifs ***climatic***, ***plasmatic***, ***sintagmatic***, ***esquematic***, ***esquimatic***, ***problematic***, ***carismatic*** »

« J. Ubaud oublie de dire qu'il est nécessaire de mettre un accent sur le a final de *climà*, *plasmà* »

⁷⁵ Felip Carbona, Guiu Martin, Cristian Rapin, Jacme Taupiac, texte paru dans *Occitans !* n° 107. L'esprit du texte visait à prouver que « les autres » sont toujours dans l'erreur, pour ne pas dire l'hérésie. À noter que pour ces résistants aux décisions majoritaires (où plus vraisemblablement il y a eu un meneur qui a su convaincre les autres...), seuls les Occitans seraient incapables d'analyser leur langue et auraient donc besoin d'une profusion de traits d'unions et d'accents pour éviter « le confusionnaire ». Il est vrai que J. Taupiac est hanté par « l'insupportable homophonie » et la « graphie confusionnaire » (sic) et fabrique des exemples pour appuyer ses dires, et justifier ainsi la recherche permanente d'une graphie parfaite, qui demande sans cesse d'être modifiée (pour lui « améliorée »), comme on dirige et force une plante. Au nom de ces principes de pureté et pour pallier « à l'insupportable », ce même linguiste s'est ainsi octroyé le droit de prendre des décisions personnelles de norme graphique qu'il répand depuis des décennies, avec le cachet du « Secteur de Linguistique de l'IEO », mais en usant de solutions qui vont justement à l'encontre de la norme graphique adoptée par l'IEO, ce qui est quand même un comble.

⁷⁶ Par volontarisme d'être le génial inventeur d'une graphie ou pure fainéantise d'ouvrir un dictionnaire.

consensus. Encore faudrait-il que les revues qui se complaisent à publier les articles des dits sécessionnistes (orthographiques ou dialectaux) aient elles aussi le sens des responsabilités, et accordent au moins une place équivalente aux contradicteurs qui répondent, ce qui n'est jamais le cas. Et commencent elles aussi par utiliser un occitan correctement orthographié. Le problème est le même du côté des radios qui diffusent pour certaines un occitan de fantaisie (pour ne pas dire une mauvaise soupe lexicale) qu'il est très difficile d'écouter.

Nous avons donc dû travailler avec cet héritage mental marqué au fer chaud, dans un environnement exclusivement masculin (car la norme en milieu occitan, au sens large, félibrige compris, est vécue comme le lieu ultime du pouvoir où s'exprime toutes les violences, masculines exclusivement⁷⁷). Ne parlons pas des tentatives diverses de captation/appropriation/récupération de notre manuscrit devenu subitement très intéressant puisque nous avons fait tout le (sale) travail de comparaison (travail que nous avons cependant conscience de n'avoir qu'initié...). C'est ainsi qu'il nous a été donné de lire un jour l'incroyable formule à propos de notre dictionnaire « *maintenant qu'un ouvrage collectif va paraître* », dans une motion officielle envoyée à tous les membres du CLO par R. Lafont et qui devait être votée, formulation contre laquelle nous avons été obligée de nous élever, par courriel et en séance. Étonnement sarcastique du promoteur de « ouvrage collectif » qui nous demande de surcroît : « *mais comment voulez-vous donc l'appeler ?* ». Nous avons donc précisé le fait élémentaire que **c'est à l'auteur seul de s'exprimer sur la formulation de son manuscrit**, mais pas à un étranger fut-il célèbre, et qu'enregistrer quelques préconisations collectives ne rend pas pour autant l'ouvrage « collectif », loin s'en manque, compte tenu de sa taille considérable et **du nombre d'années de travail strictement personnel de compilation et d'analyse qu'il a demandé**. Et ce d'autant moins que c'est nous qui avons soumis la plupart des problèmes traités à cette instance, puisque c'est ceux qui sont apparus au cours de la comparaison des divers dictionnaires en circulation, travail que nous menons systématiquement depuis des années et qui n'avait pas été fait jusqu'alors. Sans compter la lecture de nombreux auteurs passés ou présents dans un but de dépouillement lexical. Si on peut encore admettre le raccourci de « ouvrage collectif » employé maladroitement à l'oral en place de « ouvrage enregistrant les décisions collectives », sa présence dans un texte mûrement réfléchi, puisque destiné à être voté, la remarque supplémentaire de vive voix (encore ne pouvons-nous reproduire le ton sur laquelle elle a été dite...), tout cela n'est certes pas innocent⁷⁸. C'est en tout cas tout à fait intolérable, bien que le procédé soit monnaie courante en certains milieux : « *èstre o pas èstre de la mata* » comme on dit en occitan...

⁷⁷ Aucune femme ne nous a envoyé des lettres injurieuses au Gidiloc, aucune femme ne l'a dénoncé et accusé de voler l'argent public, aucune femme n'a promu « sa » graphie : à méditer non ?

⁷⁸ Dans ces mêmes réunions, nous pouvons témoigner aussi de discours sur notre dictionnaire, sans que nous soyons jamais nommée ni même seulement regardée. « On » parlait « du » dictionnaire orthographique, comme d'un objet flottant dans l'air, se fabricant tout seul, extérieur à tout travailleur suant dessus : totalement surréaliste ! C. Laux s'était vu aussi gratifier par le promoteur de « ouvrage collectif » d'un ironique « *o ! qu'es bravet !* » parce qu'il avait simplement dit avoir intégré les décisions du CLO à son dictionnaire. D'un côté les « grands penseurs » de la norme, mais qui, malheureusement pour la langue et les usagers, ne produisent aucun dictionnaire ou ouvrage pédagogique, de l'autre les « obscurs petits tâcherons » de la lexicographie, forcément « collectivisables » par les sus-dits une fois le travail achevé ?

Ne parlons pas non plus des accusations ou procès d'intention par avance sur son contenu (supposée censure de telle ou telle forme, accusation de « *vouloir mettre en italiques ce qu'il faudrait garder en gras* » (sic !)), alors même que personne n'avait bien évidemment lu le manuscrit en cours de réalisation et largement inachevé à l'époque. Nous pourrions aussi évoquer cette annonce en pleine réunion du CLO faite par Jacques Taupiac, « *en tout cas, moi je le critiquerai dès qu'il paraîtra* »⁷⁹, alors même que d'autres ouvrages déjà parus où abondent des fautes tant en français qu'en occitan, tant sur le plan orthographique que grammatical que sémantique, n'ont pas donné lieu à la moindre critique de la part de l'empresé critiqueur : si celle-ci ne s'avérait pas pour autant indispensable, étant donnée la part de bonne volonté des rédacteurs de lexiques, les voir cependant qualifier à rebours de « *remarquables ouvrages* » (sic) écrits par de « *grands lexicographes* » (sic) sous le seul prétexte qu'ils sont publiés avec l'estampille IEO relève quelque peu de la flagornerie (et encore une fois le fait de thuriféraires patentés, pas forcément de la part des propres auteurs⁸⁰). Mais abondance de critiques-criticailleries partisans va de pair avec absence totale... de sens critique. On relèvera de même une autre incohérence d'importance : **tous les ouvrages cités (et comparés) dans l'introduction de notre dictionnaire se contredisent tous entre eux, se réclament cependant tous de l'IEO, soit disant pourvu d'un « Secteur de Linguistique » et d'une « norme officielle de l'IEO »**. On se demande donc quel dictionnaire va servir de référence pour les concours de dictées en occitan qui précisent dans leur règlement « *qu'ils suivent la norme officielle de l'IEO* » : vont-ils suivre le dictionnaire de L. Alibert (*camoç, *cristalin*), celui de C. Laux (**camós, *cristalin*) ou le dictionnaire *Tot en Òc* (*camoç, cristallin*), pour ne donner que deux exemples ? On se demande encore plus **quel dictionnaire va servir de référence quand le texte proposé en dictée est lui-même truffé de fautes**. Est-ce être rabat-joie ou trop académique voire terroriste que d'être choquée de voir proposer à la *Dictada Occitana* de 2009 (à Gap) des formes comme « *lo carbona, carbonique, a jamai estat* » ? Est-ce respecter sa langue d'écrire un texte destiné à une dictée « officielle », - seul moment de l'année où le public se penche collectivement sur l'orthographe de sa langue -, sans le vérifier/le faire vérifier soigneusement auparavant ? Ceux qui ont tenu à écrire *carbòni, carbonic e es jamai estat* ont-ils donc été sanctionnés de trois fautes ? Et ceux qui inversement ont écrit ces erreurs sans être corrigés croient-ils donc désormais que *carbona* est la forme correcte et que le verbe *être* se conjugue avec l'auxiliaire *avoir* aux temps composés ? Que diraient ces personnes si B. Pivot avait proposé dans ses dictées célèbres « je suis pas été otrement surprit » ? Ce qui va de soi pour le français est par contre superfétatoire pour l'occitan ? Vu de l'extérieur les Occitans font « comme si » ils s'intéressaient à leur langue : en réalité, ils s'assoient dessus avec une rare négligence. Encore une fois, il ne s'agit pas de pointer du doigt plus

⁷⁹ Paru il y a 20 jours (mi avril 2011), ... nous attendons la critique avec une impatience fébrile !

⁸⁰ Dans sa thèse, Dominique Sumien ne manque pas de relever cette même faiblesse des ouvrages, dont ne se rendent pas toujours compte leurs auteurs : « *Il est assez stupéfiant de voir des amateurs se donner le titre de « lexicographes » alors qu'ils ne connaissent pas les rudiments de la lexicographie. En affirmant cela, je ne cherche pas à dénigrer des auteurs courageux qui ont confectionné des ouvrages avec beaucoup de dévouement, voire d'abnégation. Mais la bonne volonté ne suffit pas pour sortir de l'amateurisme...* » (op. cit.) Faisons remarquer cependant que si des linguistes avaient daigné s'atteler à un dictionnaire depuis cinquante ans, l'amateurisme n'aurait pas eu à combler les vides de la production. Mais cela, il ne faut surtout pas le dire.

que nécessaire la disparité entre les ouvrages, mais de s'alarmer d'une part de la « désinvolture lexicographique » des faiseurs de dictionnaires (et ici de dictées) et d'autre part de dénoncer la langue de bois qui tend à faire croire qu'il y a une unité orthographique de la langue, « une graphie officielle de l'IEO », comme le prétendait autrefois le Félibrige (où l'on constate la même disparité entre les ouvrages), et que ceux qui étudient la langue en dehors de cette structure parce qu'il est impossible depuis trente ans de l'étudier au dedans, sont en conséquence des ennemis qui préconisent une autre graphie que « l'officielle » (réaction sectaire au sens premier du terme). L'expression utilisée de « *graphie du Gidiloc* » faisait également partie de ces affabulations, forgées à dessein pour désigner l'ennemi imaginaire : **il n'y a jamais eu de graphie du Gidiloc**. Nous nous contentons de constater les disparités entre les ouvrages « officiels », de corriger les erreurs manifestes, nous proposons pour des cas d'espèces de dégager une forme centrale, voire constatons un double usage (lorsqu'ils sont tous deux conformes à la langue, cf. notre lexique final du guide de conjugaison), et enregistrons, pour les problèmes généraux portés devant le CLO, la décision issue de la majorité.

Il fallait que tout cela fût dit et clairement dit, car loin de relever de remarques périphériques, cette ambiance délétère explique pour partie, voire pour le tout, l'état de la lexicographie occitane actuelle. Il convient de **dénoncer cette irresponsabilité collective**, tant de ceux qui ont mené tambour battant les guerres de tranchées⁸¹, quel que soit le bord où elles se sont exprimées, que de ceux qui ont laissé

⁸¹ Et nous utilisons à dessein cette image guerrière... Notons à propos de ces réactions plus ou moins violentes, que ce sont ceux qui sont les plus attachés à leur pouvoir, les plus excommunicateurs, les plus violents en réunion, les moins aptes à un consensus, les plus « correcteurs prêts à dégainer leur stylo rouge », qui écrivent en parallèle des articles utilisant les mots de « souplesse », « modération », « tolérance », bref qui cherchent à donner une image de convivialité exemplaire, pour la galerie présente et les générations futures. Cette duplicité ne trompe que ceux qui veulent bien être trompés, et ne concerne hélas pas que le seul problème de la norme orthographique, ni le seul domaine occitan.

Damase Arbaud relevait exactement la même chose à propos de ses contempteurs qui commençaient par *«lui emmieller le bord du pot»* pour dire tout le bien qu'ils pensaient de son collectage de chants provençaux, ... pour pouvoir ensuite mieux l'éreinter concernant sa graphie. Le Marseillais Hippolyte Laidet a eu à subir les mêmes assauts après sa publication des Fables de La Fontaine, où il prônait l'orthographe classique (nous l'avons cité plus haut) : « [Le journal d'Aix Lou Brusç] *fait, au surplus, de mon premier volume un éloge flatteur, pour dorer la pilule et me la faire avaler sans en sentir l'amertume* ». Même duplicité d'apparence relevée par Antonin Perbosc chez Pierre Dévoluy, qui se pourvoyait lui aussi de nombreuses verges de maître d'école pour fustiger à qui mieux mieux dans sa revue *Prouvenço ! « li fauto d'ourtongrafi »* de ceux qui osaient appliquer le système Perbosc-Estieu : « *aquel òme que bota tant d'esprit e de cortezia al cap de sas acanadoiras* », « cet homme qui met tant d'esprit et de courtoisie au bout de ses verges ». Mais qui dans une lettre privée à Perbosc ne tarissait pas d'éloges sur la parution de son *Gòt Occitan*, qu'il « *s'abreuvait à son languedocien comme à sa propre langue* » (quel progrès !), tout en regrettant bien sûr que l'habillage graphique ne soit pas celui du provençal rhodanien, mais que « *discuti aqui sus sarié obro vano de pichot bourgès* », « discuter sur cela serait œuvre vaine de petit bourgeois ». Il s'y adonnera pourtant avec délectation, avec ou sans *acanadoira*, et avec beaucoup « *de marrit pounchoun e de viei eigrun* », « de mauvais piquants et de vieilles aigreurs », comme le lui reprochait le bulletin félibre vaclusien *Lou Rampèu*. Les outrances lexicales que nous avons restituées, par exemple celle qui consiste à aller traquer l'emploi de *isclo* avec le sens d'île en général ou la création lexicale *animalum*, constituent des exemples de vieilles aigreurs tout à fait contemporaines, de batailles d'arrière-garde qui contaminent aussi le camp occitan. On a même lu des réactions offusquées parce que Robert Lafont avait fait parvenir à un journal provençal un texte en occitan standard languedocien, raillé sous l'appréciation « d'occitan futuriste ». Dans un journal provençal occitaniste, désormais seul le provençal a droit de cité ? Comme il y a 120 ans dans les revues félibres ? Et un auteur provençal contemporain n'a donc pas le droit d'écrire dans un autre dialecte, à moins de « s'excuser » de l'avoir fait, ce qui a presque été le cas ? Alors que le marseillais Valèri Bernard, capoulier du Félibrige, a écrit plusieurs de ses dernières œuvres en provençal

faire, **car nous en supportons maintenant les conséquences désastreuses**, tant pour la langue et son enseignement que pour les usagers conscients de la faiblesse ou de la dégradation de leur propre pratique. Elle a largement contribué à notre découragement, et a failli à plusieurs reprises nous faire abandonner définitivement la tâche que nous nous étions fixée : car comment travailler sereinement dans cette ambiance perpétuelle d'agressivité, ou de mépris ? Comment avoir envie, dans ces conditions, de continuer malgré tout un travail dont on ne voit pas la fin ? Elle a surtout et hélas contribué à des relâchements dans la conduite de notre travail : par lassitude, nous avons forcément moins bien analysé/enrichi certaines lettres, pas débusqué toutes les anomalies et incohérences, pas renvoyé des variantes à leur forme de base, oublié des entrées, oublis inhérents à tout travail de compilation⁸². **L'histoire de la lexicographie occitane et de sa stagnation, ou plutôt de son recul, c'est aussi hélas et particulièrement depuis plus de quarante ans, cette somme de facteurs idéologiques externes sur fond de violence permanente**⁸³ que nous avons eu maintes fois l'occasion de déplorer. Nous en avons fait que trop souvent les frais, et en avons été très affectée. Nous pouvons même parler de contamination, puisque cela mène ceux qui ne cherchent pas le pouvoir à adopter des comportements d'attaque simplement pour ne pas se faire laminer, ce qui est épuisant.

rhodanien et en languedocien, et accueillait dans son journal marseillais *L'Estello* des textes de toutes les maintenances.

⁸² Nous tenons simplement ici à aviser clairement nos successeurs lexicographes, puisqu'il est dit que nous n'avons pu former personne, puisqu'il va de soi que, seule lexicographe professionnelle en domaine occitan, nous devons exercer notre métier gratuitement. Il conviendrait de reprendre toutes les cartes des Atlas Linguistiques, et d'analyser systématiquement tous les dictionnaires/brochures/flores de parlers locaux, qui livreraient certainement d'autres trésors linguistiques. Nous nous sommes en effet aperçue qu'un auteur de dictionnaire peut avoir lui aussi oublié de relever des entrées dans les dictionnaires dont il se réclame pourtant. L'exemple de *una pīracanta*, nom du buisson-ardent, présent dans *L'Interprète provençal* de J. J. Castor de 1843, est absent du dictionnaire de F. Mistral, qui mentionne pourtant ce dictionnaire à l'entrée *diccionari* : l'a-t-il dépouillé pour autant ? On en doute, car nous y avons aussi relevé quelques prénoms anciens (*Mederic, Lubin, Isolina, Nerina*). Et la remarque vaut pour tous les autres dictionnaires mentionnés par Mistral, dont celui de Vayssier. Il conviendra bien sûr de se livrer à une analyse du corpus écrit bien plus largement que ce que nous avons pu le faire : peut-être y aura-t-il enfin une base de données textuelles digne de ce nom et accessible à tous sur Internet ? Car comment procéder à une normalisation de la langue à la seule vue des dictionnaires, alors qu'ils sont incomplets, « trafiqués », voire truffés d'erreurs, comme nous l'avons abondamment illustré dans la préface de notre dictionnaire orthographique.

Quant aux fautes et coquilles que nous avons pu laisser passer nous-mêmes, à l'instar de celles que l'on trouve dans d'autres ouvrages, nous ne saurions admettre qu'elles soient considérées comme des « preuves » ou des « attestations » de quoi que ce soit : une faute est une faute, une erreur est une erreur, une coquille est une coquille, il est bon de rappeler ce pléonisme puisqu'il ne va pas de soi pour tout le monde, notamment auprès de ceux qui ont la religion de l'écrit. Et nous remercions par avance toute personne qui nous les signalera, afin de corriger les éditions suivantes, et d'en donner la liste sur Internet.

⁸³ Référons-nous encore à Max Rouquette qui a subi lui aussi la violence du milieu : « *Au temps d'un certain IEO et encore aujourd'hui, le mot « exclusion » n'était pas un vain mot. Toute honte bue.* » (in *Ils sont les bergers des étoiles*). Il nous en a de plus souvent parlé. Ce qui n'a nullement empêché certains de ces farouches exclueurs de jadis de se répandre en éloges sur Max Rouquette mort. Toute honte bue. Bien évidemment, ce n'est pas la base, les bénévoles dévoués corps et âmes, qui entretiennent cette violence, mais l'appareil, les chefs de chapelle, les mandarins, les assoiffés de galons prêts à tout pour grimper/régner et tenir les militants sous leur coupe idéologique. Le plus triste est qu'il y ait des candidats à courber l'échine (cf. *Cronicas dau país d'Amaluc*, de Max Rouquette) ou à porter les valises : nos problèmes vertébraux nous empêchent d'en faire partie.

On ne peut aussi que déplorer **l'absence d'investissements personnels dans la production d'ouvrages pédagogiques de la part de ceux (personnes ou institutions) dont on était en droit d'attendre de telles productions ou initiatives.** Nous ne sommes pas la seule à le constater et nous laissons la parole à André Bianchi qui écrivait ainsi dans un numéro de *La Setmana* que « *nòstra lenga occitana manca crudèlament de libres escolars, estant que los que lor posicion o lor mestier seriá de ne fargar o d'ajudar a ne fargar aïman melhor se consacrar unicament a lor passion de l'escritura o a la publicacion d'estudis saberuts... [legits] per una minoritat que publica tanben d'ensages legits per una minoritat... Miralh, mon bèl miralh!* »⁸⁴. En tant qu'usagère de l'occitan, quasiment dépourvue d'ouvrages pédagogiques de qualité pour apprendre l'occitan (puisque nous l'avons réappris, comme bon nombre de personnes) et en tant que lexicographe obligée de nager dans le courant des dictionnaires imparfaits voire médiocres, nous aussi **nous posons clairement la question de la responsabilité des intellectuels occitans dans ce mépris/cette imprévoyance pour la production d'outils pédagogiques, depuis des décennies.** Frédéric Mistral a montré un tout autre sens des responsabilités en s'acharnant à la rédaction de son dictionnaire (sans être subventionné pour autant), tout en ayant produit une œuvre littéraire, n'en déplaise aux anti-mistraliens⁸⁵.

On aura une idée édifiante du « miroir » de quelques écrivains et de leur mépris parallèle pour toute production non littéraire en lisant les explications (pitoyables) de Robert Lafont sur la preuve patente de la baisse de génie de F. Mistral : il a écrit ses grands chefs-d'œuvre puis n'ayant plus d'inspiration, « *la granda auça dau gèni es retombada*, la grande élévation du génie est retombée », ce sera « 15 années de silence » puisqu'il s'est mis à écrire le Trésor du Félibrige car « *es lo biaï de comolar lei lònquei jornadas de solesa*, c'est la façon de remplir les longues journées de solitude », « *en còntropés a l'agotament de l'inspiracion majora*, en contrepois au tarissement de l'inspiration majeure », « *se satira en obrier umil per la Causa, a falta de l'enaucar sus un pontin de victòria*, il se crève en humble ouvrier de la Cause, faute de pouvoir l'élever sur un tremplin de victoire », et en plus « *i aurà passat mai d'oras que sus sei caps d'òbras*, il y aura passé plus d'heures que sur ses chefs-d'œuvre », « *s'acaba de l'editar ren qu'en 86*, il achève de l'éditer seulement en 86 », alors

⁸⁴ « *Notre langue occitane manque cruellement de livres scolaires, étant donné que ceux dont la position ou le métier serait d'en faire ou d'aider à en faire aiment mieux se consacrer uniquement à leur passion de l'écriture ou à la publication d'études savantes... [lues] par une minorité qui publie également des essais lus par une minorité... Miroir, mon beau miroir!* ». Rappelons qu'André Bianchi ne peut être suspecté d'anti-intellectualisme quelconque puisqu'il est universitaire.

⁸⁵ Nous avons fait remarquer à D. Sumien que sa présentation très distanciée dans son analyse des divers états des langues subordonnées (langues ambitieuses ayant une lexicographie normative et de qualité (catalan par exemple) versus langues peu ambitieuses ayant une lexicographie peu rigoureuse et trop soumise au poids du dialectalisme, dont l'occitan), pouvait laisser supposer que certaines étaient nées dynamiques et d'autres peu ambitieuses, comme certains sols sont calcaires et d'autres siliceux, comme certaines régions jouissent d'un climat méditerranéen et d'autres d'un climat continental. Or rappelons tout de même ce truisme : **c'est uniquement de la faute des Occitans s'ils ne se sont pas dotés d'ouvrages pédagogiques et de dictionnaires de qualité pour la transmission d'une langue cohérente, préférant s'épuiser en querelles intestines pour les uns et parfaire leur profil dans le miroir pour les autres, tout en attaquant jusqu'à la mauvaise fois le seul qui ait doté notre langue d'un dictionnaire de qualité, copié en catimini par Alibert.** Mais la vulgate interdit de dire ces évidences : on fait diversion en gémissant perpétuellement sur le manque de moyens et le dogme impose en parallèle de manger du Mistral « qui n'était pas linguiste », de rabaisser Estieu et Perbosc « qui n'étaient pas linguistes », et de hausser en gloire exclusivement Alibert « qui seul possédait la langue à fonds » (sic !) parce que R. Lafont a travaillé avec lui. *Ite missa est...* et le bûcher pour les autres.

même « qu'il n'est pas Littré ». Ainsi donc ce dictionnaire, indispensable et toujours inégalé (mais forcément totalement dépassé quant au lexique moderne scientifique, technologique, etc.), unanimement reconnu comme une des grandes œuvres lexicographiques du 19^{ème} siècle même en dehors des cercles provençalistes, n'est pas une preuve de génie mais de décadence, d'occupation mineure pour meubler la solitude et la lassitude ?! Et il s'étonne en plus de voir consacrer (gaspiller ?) tant de temps à une telle entreprise ? Perfidie savamment distillée, jalousie mal dissimulée ou grossière erreur d'appréciation de l'importance majeure et de la réalité d'une entreprise lexicographique de cette qualité ? Quelle que soit l'option (nous penchons pour les trois en même temps), le propos est affligeant mais point étonnant, d'autant moins pour ceux qui savent lire entre ses lignes, chaque fois qu'il est question de Mistral, de son prix Nobel (un demi, prend-il bien soin de rappeler et pas pour son œuvre littéraire, ce qui justifierait de le passer sous silence !) et de « *sa gloire mondiale bâtie sur sa défaite française et provençale* » (sic) qui perturbaient visiblement beaucoup R. Lafont. Tous les moyens sont bons pour rabaisser Mistral, tout comme Estieu et Perbosc « *maîtres d'école se croyant linguistes* » (voir citation plus loin), ce qui n'a strictement rien à voir avec le droit de les critiquer. À ce niveau-là, c'est de l'acharnement oedipien des moins glorieux (l'oedipe est sain ... s'il dure un temps bref !) patiné de jalousie, tout aussi exécrationnable que l'adoration béate sans distanciation critique. Remarquons de plus que Mistral a mûri son dictionnaire tellement avant 1886, qu'il y consacrait forcément du temps parallèlement à l'écriture de ses poèmes (dont *Calendau*).⁸⁶ Et que ce produit écrit « par un non-linguiste » a été recopié entièrement (en silence, et massacré au passage) par Alibert ! **On critique donc bassement la production d'une oeuvre majeure « d'un non linguiste », mais que dire « des vrais linguistes » qui n'ont produit aucun dictionnaire ni aucune grammaire ?!** Bien sûr personne n'a relevé ces ignominieuses attaques contre F. Mistral, culte de la personnalité oblige. Et combien de Languedociens n'ont jamais seulement ouvert le dictionnaire de F. Mistral, ne sachant même pas que celui d'Alibert n'en est que la copie dénaturée, ce que savaient et disaient tous les Provençaux dans les années 70 lors de sa parution. Encore n'est-ce rien eu égard à ceux qui se permettent de faire la fine bouche par rapport au dictionnaire de Mistral, qui le critiquent en toute méconnaissance de causes du métier de lexicographe, mais n'émettent pas la moindre réserve sur le dictionnaire d'Alibert. Au lieu d'admettre qu'il fallait remettre à plat ce dictionnaire et consacrer du temps à l'améliorer, on a au contraire dépensé beaucoup d'énergie à nier ses faiblesses, à taire qu'il n'est qu'une copie à l'identique de celui de

⁸⁶ Fort heureusement et à l'opposé, Felip Gardy note que « *es ben aquela totalitat qu'eu vouguèt embarrar dins una de seis òbras majoras, Lo Tresor dóu Felibrige. Lengua coma literatura, sufís d'obrir lo diccionari mistralenc per mesurar l'importància d'aquela dimension e son costat imperatiu*, c'est bien cette totalité qu'il voulait enfermer dans une de ses œuvres majeures, Le Trésor du Félibrige. Langue comme littérature, il suffit d'ouvrir le dictionnaire mistralien pour mesurer l'importance de cette dimension et son côté impératif ». Il analyse le dictionnaire « *coma necessitat renaissantista, saique, mai primier coma raconte metodic e per lo menut d'aquela exploracion poetica primiera*, comme nécessité renaissantiste, peut-être, mais d'abord comme compte-rendu méthodique et par le menu de cette exploration poétique première ». Quel que soit la ou les motivations, ce dictionnaire est bien aussi une œuvre de génie, et l'on mesure la différence d'honnêteté d'appréciation du travail mistralien (on lira la totalité des attaques lafontiennes dans *Actes de l'Université d'Été 2004*, MARPOC, Nîmes, 2007, où nous avons écrit par ailleurs une contribution *Mistral e la lexicografia occitana* où nous le critiquons pour ses travestissements de citations d'auteurs non rhodaniens mais insistons sur la qualité de ce travail colossal irremplaçé).

Mistral⁸⁷ mais très en recul sur le plan lexicographique, ou à ressasser à l'infini que « *Alibert n'est pas responsable de ces fautes, puisqu'il est mort avant d'avoir publié son dictionnaire* », ce qui est un truisme qui ne fait guère avancer les choses, et n'apporte aucun service aux usagers. Encore que les mauvais traitements qu'ont subi toutes les traductions recopiées intégralement dans Mistral, comme nous l'avons eu l'occasion de le démontrer en détails dans un article sur la lexicographie, ne sont certes pas à mettre au crédit de la personne qui a transcrit le manuscrit après la mort de l'auteur⁸⁸. Et que **sa correspondance avec J. Carbonnell montre au contraire qu'il considérait son travail achevé, sa rédaction définitive, qu'il envisageait déjà une souscription** pour la publication « *de cette grande œuvre* ». N'en déplaise donc à ses adorateurs, Alibert est bel et bien responsable d'une grande partie des fautes qui émaillent son dictionnaire et qui n'ont pas été corrigées lors des publications successives.

Nous avons relevé déjà la grande responsabilité des thuriféraires en tout genre « *que laissan creire qu'un obratge sortís nus e crus de la tèsta de l'autor. Totei [leis autors de diccionaris] dison sei referèncias (levat Alibèrt),... Consultacion, inspiracion, còpia mai o mens integrala, la lexicografia s'es totjorn noirida dei trabalhs anteriors sus la lenga* ». ⁸⁹ Si nous ne faisons que poursuivre la

⁸⁷ Hormis la graphie bien sûr, et l'introduction fort intéressante, tout comme sa grammaire, qui nous paraît largement plus « vénérable ». Mais encore une fois, nous ne parlons ici que de l'aspect lexicographique.

⁸⁸ Inversion des champs sémantiques, traductions rares mises en premier mais surtout oubliés concomitants de traductions élémentaires, traductions écourtées conduisant à de graves contre sens, mélanges entre des traductions concernant des champs sémantiques différents, grammaire des verbes fausse, substantifs dépourvus de féminins (alors qu'ils en ont un) et au contraire adjectifs affectés abusivement d'une forme féminine, traductions concernant la forme réfléchi d'un verbe attribuées à sa forme transitive, etc. (cf. *Lenga e País* n° 30, CRDP Montpellier, 1996). Or le nouvel échappatoire des thuriféraires d'Alibert, forcés d'admettre que son dictionnaire contient de nombreuses fautes, est de tout mettre sur le dos de « la belle-sœur ». L'honneur du « maître » et de ceux qui l'ont édité est sauf, ... c'est la faute « à la belle-sœur ».

⁸⁹ ...thuriféraires « *qui laissent croire qu'un ouvrage sort nu et cru de la tête de l'auteur. Tous [les auteurs de dictionnaires] disent leurs références (sauf Alibert...),... Consultation, inspiration, copie plus ou moins intégrale, la lexicographie s'est toujours nourrie des travaux antérieurs sur la langue.* », ce qui nous semble une banale évidence, mais pas pour tout le monde, semble-t-il. En effet, on notera la même affabulation du côté mistralien, où quelques-uns se plaisent à croire à un travail parfaitement autonome de Mistral pour son *Tresor dou Felibrige*, alors qu'il a reconnu lui-même sa dette envers Honnorat. Et qu'il a entièrement repris le dictionnaire de A. Vayssier (aux oubliés près que nous donnons dans notre dictionnaire). Mais encore une fois, ce sont les gardiens du temple qui nuisent à l'idole qu'ils prétendent honorer. Le discours symétrique qui a cours du côté occitaniste, accusant Mistral de n'avoir fait « que recopier Honnorat » est tout aussi ridicule (il suffit d'en comparer quelques entrées). De plus le dictionnaire d'Honorat est tourné vers un savoir encyclopédique en français, avec pour objectif de bien maîtriser le français, puisqu'à l'entrée *reloge*, on trouve les diverses parties d'une horloge, mais nommées en français. Redisons donc ici que la dette d'Alibert envers Mistral est mille fois supérieure à celle de Mistral envers Honnorat. Et si, à notre connaissance, Alibert n'a pas écrit une ligne en hommage à Mistral qu'il était pourtant en train de recopier intégralement, il eut été pour le moins bien venu que ceux qui ont assuré la publication de son dictionnaire après sa mort eussent pris soin de l'indiquer, par simple honnêteté intellectuelle... Mais peut-être eux non plus n'avaient nullement envie que cela se sache... Ou ne se sont-ils pas aperçu que c'était une pâle copie du *Tresor du Félibrige* (contenant, de plus, 800 fautes au moins) ? Ce serait alors du plus haut comique de la part de linguistes qui clament haut et fort leur statut de linguistes, méprisant tout aussi fort en parallèle les « *Estien e Perbosc, aqueles dos mèstres d'escòla que se cresián linguistas, s'embroquèron dins lei particularismes e leis arcaïsmes* » (toujours R. Lafont, in *Entre dos millenaris*, ouvrage collectif, IEO, 2009). On notera le rabaissement de leurs personnes par le rappel de leur métier de « maître d'école » : seulement, petitement, dont on ne peut donc rien attendre de bien grand, cela va de soi. La critique est tout aussi dure envers Mistral au sujet duquel Lafont répète à l'envie « *qu'il n'était pas linguiste* » : la linguistique monte à la tête visiblement. Et il félicitait chaleureusement le co-auteur universitaire du *Verbe Occitan*, sans prendre la peine de nous contacter nous aussi au Gidiloc, ce qui eut été la moindre des politesses, alors même que nous sommes auteure des 3 / 4 de l'ouvrage. Encore une fois, mais qu'attendent donc

consultation-copie comme tout le monde, ce qui constitue par contre à nos yeux une falsification pour ne pas dire une imposture, c'est de vouloir cacher les sources et le traitement parfois désastreux qu'ont leur a fait subir, attitude qui fait reculer la lexicographie occitane au lieu de la faire progresser. Nous l'avons constatée chez de nombreux Languedociens, comme s'ils étaient soucieux de ne rien devoir aux Provençaux en général et à Mistral en particulier : on louange donc à l'excès la photocopie dont on ne retient que l'aspect normatif (certes important, mais ce travail était déjà fait dans sa *Gramatica*, 30 ans avant), on cite sans cesse les Catalans, et on tait soigneusement le nom de l'original qui constitue pourtant la presque totalité du dictionnaire d'Alibert.

Le même culte d'Alibert mène certains à s'émerveiller d'entendre encore employer dans leur dialecte « *des mots qu'Alibert avait relevés* », alors même qu'ils ont été copiés dans Mistral où ils sont tous présents, avec leurs traductions et leurs localisations éventuelles, et à lui en attribuer d'autres, certes absents du dictionnaire de F. Mistral mais tout aussi absents... de son dictionnaire !⁹⁰ Nous maintenons qu'une telle attitude irrationnelle fait plus de tort à l'auteur qu'elle ne le sert car ce sont des formulations fausses scientifiquement parlant : il suffit d'analyser au hasard quelques entrées du dictionnaire pour s'apercevoir qu'elles sont toutes la copie exacte des entrées de Mistral, évidence telle que nous ne prenons même pas la peine d'en donner des exemples⁹¹. On ne sait donc s'il s'agit d'une grande naïveté, ou plutôt d'une volonté d'être désinformé et de contribuer à la désinformation au nom de la vulgate établie une fois pour toute. Plus étonnante est cette affirmation écrite (sans la moindre agressivité toutefois) par un Provençal : « *Mistral semble ignorer l'entrée talvera, et c'est Alibert qui nous donne la traduction...* ». Il suffit pourtant d'aller chercher à *tauvero*, où toutes les traductions attribuées à Alibert... ont tout simplement été copiées dans Mistral. Cette remarque montre que même de l'autre côté du Rhône, certains ne savent toujours pas que ce qu'il y a dans le dictionnaire d'Alibert est *forcément* déjà dans celui de Mistral (à de très rares exceptions près), et en tout cas qu'avant d'affirmer quoi que ce soit en matière de lexicque, il faut d'abord savoir dépouiller correctement le *Trésor du Félibrige*, en l'occurrence ici, être un minimum au fait des différences dialectales (*talvera* ne peut constituer une entrée chez Mistral puisque c'est du languedocien).

nos linguistes patentés/certifiés pour produire eux-mêmes des dictionnaires sublimes, des grammaires géniales, des lexiques thématiques pertinents, que tout le public réclame ?

⁹⁰ On ne peut qu'être étonnée de la formulation de Cantalansa qui écrit « *totes los mots relevats per Alibèrt an existit e existisson encara* », « tous les mots relevés par Alibert ont existé ou existent encore ». Il poursuit, pour justifier les manques du dictionnaire d'Alibert par : « *ont es l'òme de lenga d'òc que seriá capable de far l'inventari d'una lenga tant granada ...* », « où est l'homme de langue d'oc qui serait capable de faire l'inventaire d'une langue si riche... ». L'amitié excuse bien des choses mais pas l'admiration servile, et encore moins la falsification. Les prétendus « mots relevés » ont été simplement recopiés dans Mistral. Cantalansa est donc émerveillé de trouver chez Alibert, *cabal, arma, ucles, guèine, emperit, ratat*, etc, alors qu'ils sont déjà tous présents chez Mistral, et lui attribue même *vaborenc, solumat*, ... pourtant parfaitement absents d'Alibert ! Mais il n'évoque pas davantage qu'Alibert l'original provençal, puisqu'il prétend à un inventaire fait par l'auteur de manière autonome.

⁹¹ À quelques rares exceptions près de lexicque, qu'effectivement Alibert a pu « relever », et que personne n'est en mesure de lister à première vue, puisqu'il conviendrait d'abord de compiler entièrement tous les dictionnaires et glossaires antérieurs, autres sources possibles de son dictionnaire.

Mais Alibert lui-même n'a jamais songé à rendre hommage, par le moindre témoignage écrit, à l'auteur qui lui a fourni les 99% de son dictionnaire. Nous avons déjà relevé ce curieux « oubli » plus que fâcheux à l'encontre du monumental travail de lexicographie que constitue *Lou Tresor dóu Felibrige*, quand on sait par ailleurs les abondantes références d'Alibert en direction des Catalans, pour l'aspect normatif il est vrai, mais un dictionnaire bilingue ne saurait se réduire à une affaire de norme. Ainsi dans sa correspondance avec Joseph Carbonell, Alibert évoque plus que discrètement qu'il s'est mis depuis quelques jours à la rédaction d'un dictionnaire (août 1936), sans doute pour cause de guerre ne lui reparle du projet qu'en décembre 1955 en disant seulement « *avui la tasca és acabada, em resta a enllestir un manuscrit definitiu per a l'impressió. és encara un gros treball per a mi que escric molt malament. Després en Girard organitzarà una subscripció que ens permetrà la realització d'aquesta gran obra* », et quelques jours plus tard du même mois lui précise « *treballo cada dia a la redacció definitiva de l'obra [que] tinc ja unes 1200 pàgines llestes i espero acabar dintre alguns mesos. Vull completar-lo amb l'etimologia i la correspondència catalana... ⁹²* », mais il n'y a toujours pas la moindre évocation de l'œuvre copiée.

Cette censure de la contribution provençale se poursuit dans les esprits d'aujourd'hui, qui ignorent ou feignent d'ignorer la source de l'Alibert : on la consent bien sûr parfois du bout des lèvres, mais on la contredit en permanence par des phrases du type « Alibert atteste de ... », « Alibert donne pour traduction... ». Un chroniqueur anonyme de *La Setmana* écrit même à propos de la sortie du dictionnaire oc-oc de Cantalansa qu'il contient « tous les mots fiables du *Trésor du Félibrige* et du dictionnaire inachevé d'Alibert ». On ne sait s'il faut attribuer cette phrase au chroniqueur ou plus vraisemblablement à Cantalansa lui-même. Mais on remarquera quoiqu'il en soit l'inutilité de la deuxième partie de la phrase, qui n'est certes pas là innocemment, pas plus que l'adjectif « inachevé » dont nous avons mis quelque temps à nous apercevoir qu'il faisait partie du catalogue lexical des hagiographes d'Alibert, que l'on instille savamment pour détourner les critiques. Dans ses souvenirs *Sus las Dralhas de la Vida*, Cantalansa va même jusqu'à souligner son écrit « *diccionari inacabat* » pour mieux enfoncer le clou. Bien au contraire, les propres lettres d'Alibert à Carbonell montrent donc que ce travail était loin d'être inachevé aux yeux de l'auteur. On fera remarquer de plus que si un dictionnaire est inachevé, il manque la ou les dernières lettres, éventuellement la préface : ce n'est nullement le cas ici, où toutes les lettres sont restituées. Si inachèvement il y a, il se situe au niveau du travail sur la norme (orthographique, dialectale, morphologique), sur l'étymologie et effectivement la référence au catalan qui s'arrête à la lettre C, ce que personne ne songe le moins du monde à reprocher à Alibert. Si carence il y a, c'est aussi au niveau de la relecture du manuscrit établi en seconde main, qui n'a pas été faite correctement par ceux chargés de l'édition, et qui ont donc laissé passer toutes les fautes et coquilles possibles, et entériné les destructions du travail lexicographique de Mistral commises par Alibert. Cantalansa va encore plus loin, en

⁹² « *Aujourd'hui, la tâche est achevée, il reste à préparer un manuscrit définitif pour l'impression. C'est encore un gros travail pour moi, qui écris péniblement. Ensuite Girard organisera une souscription qui nous permettra la réalisation de cette grande œuvre.* », « *je travaille chaque jour à la rédaction définitive de l'œuvre qui comporte déjà quelques 1200 pages prêtes, et j'espère achever dans quelques mois. Je veux la compléter avec l'étymologie et la correspondance catalane.* »

tombant toujours dans l'hagiographie⁹³, lorsqu'il écrit sur son site Internet : « *Les deux grands leaders de la linguistique occitane de la 2^{ème} partie du XX^{ème} siècle, Robert Lafont et Pierre Bec, ont colligé les brouillons et terminé cet ouvrage qui s'arrêtait à la lettre E. Ce dictionnaire lui aussi merveilleux est en fait sous ce triple patronage.* » Mais toujours point de « patronage » de F. Mistral ! Qui peut croire qu'Alibert aurait lancé une souscription pour un dictionnaire dont il n'aurait rédigé que les cinq premières lettres, lesquelles occuperaient cependant 1200 pages (même s'il écrivait gros) ? Qui a intérêt à entretenir ce flou permanent autour du manuscrit d'Alibert (introuvable par ailleurs, qui le détient ?), à coup d'affabulations pour ne pas dire de mensonges conscients ? Nous avons entendu/lu tout et son contraire, y compris de la bouche même de R. Lafont. Mais critiquer Alibert c'est aussi, aux yeux de certains idolâtres, critiquer en quelque sorte R. Lafont et P. Bec qui se sont chargés de l'édition : cela aussi, nous avons mis un certain temps à nous en apercevoir, tellement tout fonctionne sur le non-dit et « la loi du milieu », l'impitoyable loi du milieu. Si Lafont et Bec ont effectivement « complété le dictionnaire depuis la lettre E », alors ils ont exactement poursuivi les mêmes défauts qu'Alibert : destruction du travail mistralien, accumulations de coquilles grossières et mutisme sur la source⁹⁴. Curieux, non ? Les Occitanistes se fabriquent consciencieusement des idoles, auxquels tout le monde est prié de rendre un culte (entretenu parfois par les propres idolâtres), sous peine d'être taxés de déviants malfaisants, voire de déicides. Si tout est bon pour entretenir le culte, on ne se prive pas de critiquer cependant l'idolâtrie manifestée de l'autre bord envers F. Mistral : nous y voyons pourtant la même irrationalité de comportement (*miracle de Mirèio, dictionnaire merveilleux*), le même manque tragique de sens critique... et surtout la même absence totale d'approche scientifique, en ce qui concerne notre sujet précis, et donc les mêmes entraves à un fonctionnement sain. Car s'il y a bien un domaine où la fanfaronnade n'est pas de mise, c'est celui de la lexicographie occitane contemporaine.

⁹³ Il qualifie également le dictionnaire de C. Rapin de « *travail fabuleux* » : cette absence totale de sens critique en devient ridicule, tellement elle est à l'opposé de toute approche scientifique. Mais en parallèle, pas un mot de sa part sur le guide de conjugaison *Lo Verb Occitan*, signalé anecdotiquement et pourtant considéré par tous comme la référence.

Le dictionnaire de C. Rapin est une belle collection de citations, certes, un gros travail, certes, mais un travail peu recommandable sur le plan lexicographique stricto sensu, tant la séparation en champs (grammaticaux, sémantiques) d'une entrée de base y est absente, ce qui est pourtant le fondement même de tout dictionnaire (sans compter toutes les fautes reprises à Alibert). Confondre barbeau = bleuet et barbeau = poisson de rivière en mélangeant leurs traductions, ou donner en illustration d'un adverbe une citation où c'est un emploi en adjectif, n'a vraiment rien de « fabuleux », et nous nous limiterons à ces seuls exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini... Mais redisons surtout que **ce n'est pas tant le dictionnaire qui mérite la critique** (si les linguistes avaient fait leur travail, les amateurs n'auraient pas eu à combler les vides...) **que le discours emphatique de ceux qui en parlent**. Nous n'en aurions pas parlé outre mesure, n'était justement le qualificatif de « fabuleux ». Aucun travail lexicographique en occitan ne mérite le qualificatif de « fabuleux », le nôtre compris (puisqu'il est inachevé, que nous avons laissé échapper quelques fautes et que dans une langue normale, il n'aurait pas lieu d'être), ... **sauf le dictionnaire de Mistral**. Plus nous avançons dans notre expérience de lexicographe, plus nous sommes ébahie par son « fabuleux travail ». Plutôt que d'être consternés par la misère de notre lexicographie et d'y avoir remédié par des travaux continus, les Occitans surlouangent la moindre de leurs productions... qui se ferait pourtant descendre en flamme dans une autre langue établie. Un peu de modestie et de sens critique ne nuiraient point...

⁹⁴ Cf. la liste des fautes et coquilles du dictionnaire d'Alibert que nous donnons dans notre dictionnaire orthographique. Elles sont également réparties entre toutes les lettres.

Faisons remarquer aussi que les Languedociens ignorent tout autant l'attention portée à la graphie classique tout au long du 19^{ème} siècle en Provence (Honorat, Diouloufet, Raynouard, D. Arbaud, J. B. Gaut, Hippolyte Laidet, et Mistral lui-même), très largement avant le Languedoc. Marcel Carrières l'écrivait clairement dans un article en hommage à Damase Arbaud qui préconisait la graphie étymologique : « *Coma se pòd veire, D. Arbaud pauzava de principes qu'anàvan aplicar lo canonge J. Roux, e, mai tard, los regents P. Estieu e A. Perbòsc. (...) L'unificacion de la grafia es donc pas « unencamen tablado sus de councessioun di Prouvençau », d'abòrd que, coma en literatura, son elis, los Provensals, qu'an sonat lo rampèl. E es un omenatge plan meritat que rendèm à D. Arbaud, precurseire un pauc debrembat e un dels melhors obrejaires de la Respelida* ». ⁹⁵

Si L. Alibert, en préface de sa grammaire (p XXXIII) ne manque pas d'évoquer Estieu, Perbosc et Roux, à côté du catalan P. Fabra, il ne mentionne pas davantage les tentatives de restauration de la graphie menée par S. J. Honorat, pour n'en citer qu'un seul, ce qui laisse pantois⁹⁶. On assiste donc en Languedoc à un étrange tropisme catalano-gascon, et un curieux oubli du côté provençal (oubli par inculture ou censure volontaire ?), tout en utilisant au quotidien le dictionnaire d'Alibert encensé jusqu'au ridicule, et qui doit tout son contenu ... à une œuvre provençale.

Au XIX^{ème} siècle, la pratique de ne pas citer ses sources était plus courante, quoique tout autant illégitime. Mistral a été ainsi abondamment critiqué⁹⁷ pour n'avoir pas suffisamment mentionné par écrit toute la dette qu'il avait envers Honorat qui est une source manifeste du Trésor. Il l'a signalé cependant dans la plaque commémorative apposée à Digne en l'honneur du grand lexicographe, où il reconnaît qu'il lui a permis de gagner 20 ans dans ses travaux. Toutefois, il eut été grandement souhaitable que Mistral signalât plus clairement ces emprunts à Honorat, mais aussi à Couzinié, lors de la rédaction de son dictionnaire, car il reprend parfois mot pour mot leur glose, mais ne cite que très rarement sa source. Mais en contrepoint, les apports de Mistral par rapport au dictionnaire d'Honorat sont considérables⁹⁸. Or pour Alibert, il ne s'agit même plus

⁹⁵ (graphie d'origine que nous avons laissée) « *Comme on peut le voir, D. Arbaud posait des principes qu'allait appliquer le chanoine J. Roux, et plus tard, les instituteurs P. Estieu et A. Perbosc. (...) L'unification de la graphie n'est pas « uniquement tablée sur des concessions des Provençaux », vu que, comme en littérature, ce sont eux les Provençaux, qui ont battu le rappel. Et c'est un hommage bien mérité que nous rendons à D. Arbaud, précurseur un peu oublié et un des meilleurs ouvriers de la Renaissance.* » *Lo Gai Saber* n° 190 (septembre-octobre 1940).

⁹⁶ Voici pour mémoire quelques entrées de son *Dictionnaire provençal-français* ou *dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne*, paru en 1846 : *benesir, conpiar, dissertar, dissonnar, dissoulut, banarut, degalbat, counsell, degalbier, filba, banh, canba, costa, escadra, ancel, lengier, drech, liech*, etc. Le système vocalique n'y est pas totalement en place (*a* final, diphtongues *au* et *eu*, mais encore *ou*), au contraire du système consonantique déjà bien mûri (*r* des infinitifs, *t* des participes passés, groupes *nh* et *lh*, *ch* finaux), et bien sûr les *s* du pluriel, sans oublier la présence de vocabulaire abstrait.

⁹⁷ Par exemple Paul Meyer, en préface à un *Dictionnaire du parler de Barcelonnette*, publié en 1920. Critique acerbe et excessive toutefois, qui laisse croire à un non-initié que le Trésor n'est « que » la copie d'Honorat. P. Meyer ironise même sur le fait que Mistral se cite (!, l'argument sera repris de façon contemporaine !!), juge ridicule certaines citations très courtes (cinq mots) car trop banales à ses yeux, oubliant qu'un dictionnaire cite pour montrer l'usage, non pour faire étalage de grande littérature, oubliant qu'Honorat donne lui-même quelques citations contenant aussi peu de vocables, et que de toute façon, les citations sont pratiquement absentes de son dictionnaire.

⁹⁸ L'accusation de « simple copie d'Honorat » peut pourtant être très vite démontée par une simple comparaison, tant en ce qui concerne l'esprit que la forme. La première évidence est la quasi absence d'exemples, de tournures syntaxiques particulières, de proverbes et de citations chez Honorat, ainsi que sa volonté d'un savoir encyclopédique en français. Mistral recentre le savoir exclusivement sur la langue d'oc, en l'illustrant

ici de source mais de copie pure et simple (à la graphie près bien entendu) du Trésor. La remarque de quatrième de couverture du dictionnaire d'Alibert qui le qualifie de « *grand diccionari de l'occitan lengadocian* » laissant croire à une production autonome de l'auteur, ne concernant que le languedocien, tout comme l'hommage propre d'Alibert qui se limite à « *l'illustre restaurateur de la langue catalane, Pompeu Fabra, [qui] a été notre inspirateur et notre modèle* », ne manquent donc pas de sel (cf. les exemples plus haut). Mais il fallait « un livre fondateur sacré » pour les Languedociens, pour faire pendant au *Trésor du Félibrige* ? Il fallait donc par tous les moyens laisser croire à une autonomie absolue de production, pour aider à l'édification du temple, que visiblement Alibert lui-même souhaitait voir édifier, au vu de son étrange mutisme sur sa méthode de travail, et de sa propre qualification de « *grand òbra* » à propos de son travail. Toute critique est donc par principe sacrilège aux yeux des prêtres du temple alibertin.⁹⁹ Et les collaborateurs à cette édition (R. Lafont, R. Chatbert, P. Bec), signalés dans *l'Avant-Propos*, sont-ils aussi responsables de ce curieux mutisme du côté mistralien de l'œuvre ? Toujours dans le même but, et par anti-mistralisme éventuel de certains ? Ou bien ne s'en sont-ils pas aperçus, ce qui est tout autant incompréhensible « pour des linguistes vrais », tellement le plagiat saute aux yeux ? On peut en douter car nous trouvons cette analyse pour le moins étonnante du contenu du dictionnaire d'Alibert sous la plume de R. Lafont : « *Dins lo domeni de la lexicografia, [l'IEO] avèm editat son que lo diccionari de Loís Alibert, que val pas que pel lengadocian, e que representa d'alhors un trabalh arrestat en camin per la mòrt del sèu autor. Devèm ara de contunh lo completar per los diccionaris anteriors, per dialectes, e per la soma, encara pas trespasada, de Mistral* »¹⁰⁰. « Le compléter en allant voir Mistral », alors qu'il en est dès le départ une copie partielle et défigurée ? !!!

Mais en vertu d'une idéologie portée sur le manichéisme, il est fort difficile de faire admettre qu'en analysant un dictionnaire et en rendant à César ce qui lui appartient, on fait tout simplement son travail de lexicographe. L'on n'est pas pour autant « anti-Alibert, contre Alibert », expressions ridicules et surtout hors sujet qui ont pu fleurir ici ou là. On déplace ainsi la démarche scientifique du côté d'une simple tocade (« *ah ! oui, c'est à la mode de critiquer Alibert* » nous a même dit un jour Cantalansa) ou pire encore dans

justement par des milliers d'exemples et citations. La seconde évidence est la richesse des entrées. Il suffit d'ouvrir au hasard les deux dictionnaires : chez Honnorat, 11 entrées entre *bond* et *bondir*, 0 citation, 2 exemples ; 20 entrées chez Mistral, 8 exemples, 18 citations. Pour l'entrée *bonda*, 3 acceptions chez Honnorat, 6 acceptions chez Mistral. Entre *conversar* et *convidar*, 9 entrées véritables chez Honnorat (car il sépare abusivement *convertir* de *se convertir* et de *convertit*, ce qui ne constitue bien sûr qu'une entrée chez Mistral), 0 exemple, 0 citation ; 17 entrées chez Mistral, 7 exemples, 12 citations. La dernière remarque d'évidence porte sur la structuration des articles, où Honnorat sépare abusivement les acceptions sémantiques différentes d'une même entrée en autant d'entrées autonomes ; de même les formes pronominales des verbes et leurs participes passés sont isolés du verbe de base. Ces analyses ne remettent nullement en cause l'extraordinaire travail réalisé par Honnorat. Elles sont destinées aux idolâtres de tous les camps, aveuglés par leurs croyances : ceux qui nient la dette envers Honnorat comme ceux qui s'obstinent à ne voir dans le Trésor « que » la copie d'Honorat.

⁹⁹ Notons au contraire que le *Dictionnaire français-occitanien* du languedocien L. Piat était déjà « le Trésor à l'envers », bien moins riche toutefois. Mais celui-ci le dit clairement dans sa préface (travail d'inversion d'ailleurs fait avec l'accord de Mistral lui-même). On mesure la différence d'honnêteté intellectuelle.

¹⁰⁰ « *Dans le domaine de la lexicographie, nous n'avons édité que le dictionnaire de Louis Alibert, qui ne vaut que pour le languedocien, et qui représente d'ailleurs un travail arrêté en chemin par la mort de son auteur. Nous devons maintenant le compléter de façon continue par les dictionnaires antérieurs, par dialectes, et par la somme, non encore dépassée, de Mistral* ». *Annales de l'IEO, Orientation pour une recherche occitane*, Tome II, n° 6, 1972.

le champ de la morale : il est mal, immoral, indécent de le critiquer, et la remarque valait déjà bien sûr aussi pour Mistral, et plus généralement pour tout auteur ayant des gardiens du temple pétris d'intégrisme. Il n'y a donc pas besoin de démontrer quoi que ce soit : il suffit d'énoncer le précepte moral pour renvoyer l'autre à l'infamie, et clore le débat¹⁰¹. Si quelques-uns cependant savent pertinemment les faiblesses de ce dictionnaire, l'option contraire de se contenter de critiquer Alibert à longueur de réunions, sans avoir contribué pour autant à la moindre amélioration de la production lexicographique et de l'édition de son dictionnaire, nous paraît tout aussi stérile¹⁰². Quant à nous, nous n'avons pas, même un tant soit peu, à nous justifier de notre travail critique, c'est-à-dire d'analyse comparative, qui se fait dans toutes les langues : **nous critiquons sévèrement le dictionnaire, et sur le seul plan lexicographique, mais nous avons offert en vain à l'éditeur (IEO) et à plusieurs reprises le texte corrigé, en vue d'en améliorer les éditions successives. Proposer d'améliorer les éditions du dictionnaire d'Alibert ne nous paraît pas relever particulièrement d'un acte irrévérencieux**¹⁰³.

Nous avons mis plusieurs années à faire admettre la quantité alarmante de fautes dans le dictionnaire d'Alibert, qui ne se réduisent certes pas à une affaire de norme orthographique¹⁰⁴, mais qu'il aurait été de bon ton de tenir cachées sous le prétexte que

¹⁰¹ Prosper Estieu faisait remarquer que « *mon admiracion per Mistral es prigonda. Va pas dusc' à la bassa flatariá* » (mon admiration pour Mistral est profonde. Elle ne va pas jusqu'à la basse flatterie). Et L. Xavier de Ricard lui emboîtait le pas : « *Les grands poètes ont droit à toute la vérité, et doivent comme les rois se méfier des flatteurs. Mistral a eu les siens... qui, en voulant trop le servir, l'ont desservi. Il s'est formé en effet, à l'insu du poète qui ne s'en apercevait pas lui-même, un mistralisme intransigeant qui, nécessairement, a suscité des réactions contre Mistral.* » (revue *Occitania* n° 6, 1905). Même sentiment chez P. Azéma, qui respectait le *mèstre* P. Dévoluy mais précisait toutefois : « *Mèstre mès non pas idola ; amic, mès maugrat tout mens car que ço que nous sembla d'èstre la veritat* » (Maître mais non pas idole ; ami, mais malgré tout moins cher que ce qui nous semble être la vérité) (in *Calendau* n° 37, janvier 1936)

Des exemples de plus de citations anciennes où il n'y aurait pas un seul mot à changer pour décrire la situation cent ans après, si ce n'est le nom de Mistral, interchangeable avec quelques noms de contemporains, vivants ou décédés, dont Alibert, c'est pourquoi nous y faisons référence. On nous fera cependant le crédit de croire que nous savons ce que la *Gramatica Occitana* d'Alibert a apporté à l'occitan, mais nous parlons ici de son dictionnaire, auquel nous préférons toujours l'original.

¹⁰² Sans parler de l'insultante qualification de « petit pharmacien de Bram » qu'affectionne J. Taupiac (lequel critique effectivement Alibert, tout en l'appelant *lo mèstre* et dit que son dictionnaire n'est qu'une copie de Mistral). Qu'est-ce qu'un « petit pharmacien » ? Parce que Bram est un village ? De toute façon, quel est le rapport avec le travail de lexicographie ? Alès, Maillanne, Digne, Brignoles étaient aussi des villages au 18^{ème} et 19^{ème} siècles (ou peu s'en manque) et ils ont donné naissance à l'abbé de Sauvages, Mistral, Honnorat, Raynouard, excusez du peu, dont aucun pourtant « n'était linguiste »... Quels travaux lexicographiques ont produit les « grands linguistes, grands professeurs, etc... » occitanistes ? De cela, il ne faudrait point en parler non plus... Il est grand temps d'en parler justement.

¹⁰³ Après trois propositions précédentes, y compris par écrit, notre dernière proposition orale date du 18 novembre 2000, en réunion publique du CLO à Toulouse, où étaient présents J. Taupiac, « responsable du Secteur de Linguistique » et F. Carbona, président de l'IEO, et à laquelle assistait aussi le conseiller académique d'occitan de l'Académie de Toulouse, Gilbert Mercadier, intéressé au premier chef par une édition corrigée d'un dictionnaire tant utilisé. Il a été consterné d'apprendre quelques mois plus tard que rien n'avait été fait depuis. Que les alibertolâtres immobilistes se rassurent : fin 2008 (et pas davantage en 2011), rien n'a été fait du côté de l'IEO central, qui s'est même offert le luxe de détruire le CLO entre temps. Pourtant quelle belle profession de foi que cette note inscrite dans le dictionnaire : « [suivant le vœu d'Alibert que les lecteurs lui signalent les manques] *La Section de Linguistique et de Philologie de l'Institut d'Études Occitanes recevra les remarques sur le dictionnaire* ». Il semble qu'entre recevoir et intégrer, il y ait donc un fossé infranchissable.

¹⁰⁴ Nous ne relevons d'ailleurs pas comme fautes ces divergences concernant l'orthographe de tel ou tel mot. Quoi de plus normal qu'il y ait des hésitations quant à la norme et qu'Alibert lui-même se contredise éventuellement entre sa grammaire et son dictionnaire, écrits à des années de distance. La seule chose plus

ce dictionnaire a aidé à la socialisation de la norme classique. Nous n'avons pas hésité à qualifier cette démarche de « vénération religieuse », parfaitement déplacée puisque fort éloignée d'une approche scientifique de la question, et qui se retourne finalement contre la langue elle-même, voire contre l'auteur : les louanges excessives et injustifiées ont empêché toute avancée, ont aidé à propager des erreurs grossières, et ne peuvent qu'appeler la critique. En effet, ce dictionnaire eut-il moins aidé à socialiser la norme s'il avait été corrigé donc analysé ? Nous avons même entendu argumenter pour essayer d'estomper des coquilles criantes (du type confusions de lettres *u/n*, *e/c*, qui émaillent le dictionnaire), coquilles qu'il aurait été de bon ton de conserver cependant, en les renvoyant « diplomatiquement » à la forme correcte¹⁰⁵. Nous avons entendu des contorsions héroïques pour défendre contre vents et marées quelques formes archaïques présentes dans le dictionnaire d'Alibert qu'il aurait fallu maintenir comme normatives, alors qu'elles sont pratiquement ou totalement absentes de l'usage contemporain.

Par contre, nous ne pouvons qu'être étonnée de lire des critiques sur le bien fondé de telle ou telle traduction française d'une entrée occitane : outre qu'elles ont été recopiées dans Mistral, qui est en mesure d'infirmer la validité d'une traduction dans un dictionnaire ancien, quel que soit d'ailleurs le dictionnaire ? Certes pas nous. Car personne ne s'est livré à l'analyse de tout le corpus écrit occitan, ni en diachronie ni en synchronie, ni à celle des témoignages contemporains de langue orale sur tout le territoire (et a fortiori des siècles passés, sans enregistrements sonores). Les Occitans ont donc passé leur temps à gloser sur les dictionnaires (encensements excessifs ou dénigrements malhonnêtes, flous artistiques entretenus idéologiquement sur les sources, pas d'analyses critiques pertinentes et scientifiques,...) mais jamais à en produire de sérieux pour les générations futures !

Deux enseignants, membres du CLO, nous formulaient oralement la même chose en déplorant l'absence de travaux lexicographiques contemporains : « *mas perquè tot lo sector de la produccion de diccionaris, gramaticas e libres pedagogics es estat tant abandonat ?* » et en constatant la dérive « *de s'entreditar per s'entrelegir* »¹⁰⁶, et que Gilbert Mercadier notait la même absence d'implication : « *nous devons la majorité des travaux les plus utilisés à une pléiade de passionnés d'origines diverses, et, en dehors du Gidiloc, les travaux accessibles réalisés par des équipes*

étonnante est que sa grammaire parue en 1935 est effectivement beaucoup plus fiable que son dictionnaire (achevé dans les années 1955).

¹⁰⁵ Imagine-t-on un dictionnaire de français rempli de toutes les fautes d'orthographe constatées dans l'écrit, que l'on « renverrait à la forme correcte », sous le prétexte que certaines d'entre elles ont pu être relevées erratiquement dans les manuscrits originels d'auteurs prestigieux ? A. Perbosc, tout en admirant Mistral bien évidemment, était de ceux qui « *volon pas se palaficar dins l'admiracion idolatrica de Mistral e lo trobar diuzenc dusca dins sas errors* », « ne veulent pas se pétrifier dans l'admiration idolâtrique de Mistral et le trouver divin jusque dans ses erreurs ». Fonctionnement identique des mentalités contemporaines : il suffit de remplacer le nom de Mistral ... Les fautes les plus grossières d'Alibert sont ainsi élevées au rang de variantes !

¹⁰⁶ « *Mais pourquoi tout le secteur de la production de dictionnaires, grammaires et livres pédagogiques a été tant abandonné ?* », « *s'entre-éditer pour s'entre-lire* ».

On notera cependant depuis quelques années la production d'ouvrages scolaires (notamment édités par le CRDP de Montpellier) **mais qui ne résolvent nullement le problème de la qualité de la langue normée donnée à lire**. Nous sommes bien placée pour le savoir, puisque nous avons été amenée à en corriger quelques-uns, contenant de nombreuses fautes (que bien évidemment nous n'avons pas toutes éliminées, la surabondance nuisant à la correction), ce qui montre l'insécurité orthographique dans laquelle baignent les usagers.

animées par des linguistes professionnels sont rares ». Bonnes remarques, et nous ne pourrions qu'en rajouter d'identiques à la lumière de ce que nous avons vécu au Gidiloc. Une des explications tient peut-être au fait que la « gloire » espérée est très très faible en retour de la quantité colossale de travail à fournir, donc que l'image dans le miroir est pour le moins ridée... ? On peut penser que c'est en tout cas une option/un credo/une profession de foi qui vient de loin, puisqu'on peut ainsi lire en préambule du premier numéro de la revue *Viure* (1963) : « *la nòva generacion a quicòm mai a pensar que d'espepissar l'ortografia* »¹⁰⁷. Le public des usagers du troisième millénaire, les enseignants qui cherchent en vain à travers plusieurs ouvrages des réponses cohérentes et se demandent quelles formes privilégier, et la langue d'oc qui se voit privée d'une orthographe stable parce non fixée par des mesures consensuelles, alors même que le nombre d'élèves et d'étudiants est en progression constante, doivent-ils donc chaleureusement remercier « la nouvelle génération des années 60 » d'avoir eu une vision si perspicace quant à la non opportunité d'examiner l'orthographe de la langue d'oc et donc de la pourvoir d'ouvrages grand public de référence ?

Un peu plus tard, ce sera R. Lafont qui constatera cette carence et annonce un changement radical : « *A respiech de las urgèncias, lo rapòrt de l'IEO de 1968 marcava qualques intencions. Se pòt pas dire que sián estadas seguidas d'efièch. Cal avoar la carència de l'IEO en çò que concernís las esplechas practicas que l'occitanisme es en drech de li demandar. L'IEO se vòl ongan engatjar dins las òbras practicas, mas fondamentalas, que necessitam. Dins lo domeni de la lexicografia, avèm editat son que lo diccionari d'Alibèrt que val pas que pel lengadocian (...) Devèm ara de contunh lo completar (...) Entamenarem doncas l'establiment d'un diccionari total de la lenga moderna, òbra que pòt èsser que collectiva. Avèm per contra un abonde de diccionaris franceses-occitans, òbras individualas nascudas de la carència de l'organisme central. Devèm lèu metre sul taulièr un diccionari mai abondós qu'aqueles, contrarotlat dins sa redaccion per una equipa de lexicològs* »¹⁰⁸. Entamer, compléter, mettre en chantier, dictionnaire total : que de paroles dynamiques, qui ne peuvent qu'entraîner l'adhésion ! Mais paroles incantatoires, qui pourraient faire sourire si elles n'étaient aussi tragiques, puisqu'elles sont toutes demeurées, comme les précédentes, sans aucun effet. Tout se passe donc comme si éternellement, « dire » était « faire » dans le domaine de la production d'ouvrages : et une fois dite, la chose n'intéresse plus, puisqu'elle est considérée comme faite. Effectivement presque rien n'a été réalisé depuis 1968/1972, tant en lexicographie qu'en norme orthographique (nous parlons d'ouvrages de qualité fiable), **hormis quelques études savantes susdites et**

¹⁰⁷ « *La nouvelle génération a autre chose à penser que d'étudier en détail l'orthographe.* », comme s'il était secondaire, accessoire, inutile voire honteux d'écrire ou chercher à écrire correctement sa langue. L'auteur de cette maxime péremptoire et inoubliable n'était toutefois pas mentionné. On peut cependant supposer son identité...

¹⁰⁸ « *Par rapport aux urgences, le rapport de l'IEO de 1968 marquait quelques intentions. On ne peut pas dire qu'elles ont été suivies de faits. Il faut avouer la carence de l'IEO en ce qui concerne les outils pratiques que l'occitanisme est en droit de lui demander.*

L'IEO veut cette année s'engager dans les œuvres pratiques, mais fondamentales, dont nous avons besoin. Dans le domaine de la lexicographie, nous n'avons édité que le dictionnaire d'Alibert qui ne vaut que pour le languedocien (...) Nous devons maintenant le compléter sans cesse (...) Nous entamerons donc la réalisation d'un dictionnaire total de la langue moderne, œuvre qui ne peut être que collective. Nous avons par contre une profusion de dictionnaires français-occitans, travaux individuels nés de la carence de l'organisme central. Nous devons vite mettre en chantier un dictionnaire plus conséquent que ceux-ci, contrôlé dans sa rédaction par une équipe de lexicologues» (in *Annales de l'IEO, Orientation pour une recherche occitane*, Tome II, n° 6, 1972). Le texte ne dit pas quelle était la supposée équipe qui aurait non pas « réalisé » mais seulement « contrôlé ». Et en tout cas, il ne rend que plus insupportable la minorisation de Mistral lexicographe sous la plume du même R. Lafont quelques quarante ans plus tard.

fort réduites (c'est tellement confortable d'éplucher un point de norme en chambre !), **sans aucun débouché pratique pour les usagers.**

C'est donc dans cette ambiance pour le moins spéciale de poids historique des conflits, à travers le temps et l'espace, entre Félibres et Occitanistes, au sein même des Occitanistes (et si l'on juge par ce que nous lisons, au sein même des Félibres bien évidemment¹⁰⁹) que nous avons dû travailler, et sans moyens : labeur très très éprouvant ! Cela explique la vision peu dynamique que nous avons de ce milieu (et encore une fois pas de la base)¹¹⁰, et la dureté de nos critiques, si dureté il y a, puisqu'on nous en prête parfois ... Car on conviendra que ce sont les citations restituées et les actions de destructions systématiques que nous avons décrites qui sont dures, car elles ont tué tout aussi sûrement la langue occitane qu'une absence de subvention. Qu'est-ce qui est agressif ? D'être fortement indignée de trouver à longueur de revue des railleries sur le CLO, de voir traiter de *nècis ensistemats* les Occitans ayant travaillé sur la norme orthographique, comme dans toutes les langues, d'assister à des guerres de tranchées stériles, et de trouver des dizaines de fautes commises par des professeurs ? Ou d'écrire ces railleries, invectives, lettres anonymes, demandes de *mort violente* pour un mot de lexique pourtant correct et d'avoir colonnes ouvertes pour les exprimer, et de contribuer à la propagation d'une langue sans règle parce qu'on a la flemme d'ouvrir un dictionnaire ? Nous pensons qu'il est de notre devoir de dénoncer, et vigoureusement, les responsables de destructions en tout genre, qui ne manqueront pas de se faire passer pour des victimes, le procédé est connu. Nous critiquons uniquement par souci de voir améliorer la qualité¹¹¹ des ouvrages de lexicographie, dans l'intérêt de l'occitan. Nous critiquons mais

¹⁰⁹ Donnons l'analyse de l'un d'entre eux, Léon de Berluç-Perussis, assez consterné par l'ambiance au sein du félibrige au 19^{ème} siècle et qui écrivait à Frédéric Mistral dans une lettre du 5 mai 1879 : «... d'une part, les défauts communs aux poètes de toute race, l'orgueil, l'envie, la susceptibilité, la haine même, arrivent, chez le Félibre, à un paroxysme inconnu ailleurs ; d'autre part, par un vice natif de constitution, le Félibrige est un composé de rouages multiples, qui semblent avoir été créés tout exprès pour mettre en jeu toutes ces passions mauvaises, pour surexciter les petites ambitions, froisser les petites vanités et mettre aux prises les petites jalousies ». Il conseillait donc à Mistral, qui cherchait une solution paisible à la grande crise de 1879 de « supprimer les distinctions qui font la vanité chez ceux qui les obtiennent et les envieuses colères chez ceux qui les briguent. (...) [car la zizanie] tient à la soif de grades, titres et distinctions qui dévore tous les félibres, et qui les rendra perpétuellement jaloux les uns des autres ». Mistral lui écrivait de son côté, dans une lettre du 28 juillet 1879 : « que sa de gârri aquéu félibrige !, quel nid à rats ce félibrige ! ». (in *Correspondance de F. Mistral et L. de Berluç-Péruçsis*, Annales de la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence, Ophrys, Gap, 1956). J. Roumanille n'était guère plus tendre et écrivait ainsi à J. B. Gaut en décembre 1886 : « Ah ! les félibres ! Une longue expérience m'a démontré, hélas, qu'il ne faut point compter sur leurs achats. Heureux sommes-nous, quand nous publions quelque-chose, de ne pas être égratignés, mordus, houspillés et vilipendés par nos chers frères et amis. » ». (in *Correspondance J. Roumanille/J. B. Gaut*, mise en forme par Marie-Thérèse Jouvaud, *op. cit.*).

Ces analyses sans concession ne sont certes pas applicables au seul Félibrige, ni autrefois ni maintenant, mais tempèrent quelque peu la légende dorée qui voudrait qu'ils fussent « tous amis, tous frères ». Elles peuvent s'appliquer tout aussi bien à l'occitanisme et à bien d'autres milieux intellectuels, tout aussi carnassiers.

¹¹⁰ Comme de tout milieu ayant une « loi du milieu » qui étouffe, asphyxie, voire tue. Les injures que s'envoient à la tête les écrivains français entre eux (répertoriées sur Internet), les plagiat/vols notoires, et l'expression des narcissismes exacerbés et jalousies féroces sont un autre exemple aussi peu réjouissant.

¹¹¹ La « qualité » est un mot tabou pour certains, car élitiste, donc à bannir du vocabulaire. Nous l'avons revendiquée lors de la Consulta Regionala, comme un des maillons essentiels d'une politique de la langue. Nous avons reçu un courrier de la part d'une personne assistant aux réunions, nous expliquant qu'il ne fallait pas l'utiliser, car il paraît que cela « bloque les locuteurs », et qu'il ne faut parler que de « pédagogie ». Nous ne savions pas que c'était deux mots antinomiques ! Il est vrai que la lecture de certains sites d'enseignants mène à se poser la question. En tant qu'ancienne professeure en matières scientifiques et formatrice en ethnobotanique,

nous produisons au lieu de nous contenter de détruire, et sommes parfaitement étrangère au jeu des pouvoirs qui gangrène le milieu¹¹². À ce titre, une mention spéciale à tous ceux qui savent si bien « comment faire un dictionnaire », qui savent si bien établir des listes « de ce qu'il faudrait faire », qui interviennent même en colloque pour expliquer doctement « ce qu'il manque à la lexicographie occitane », qui savent si bien dire aux autres « tu aurais dû/tu aurais pu indiquer, il aurait fallu que tu... », bref si bien faire « l'inspecteur des travaux finis », mais ne produisent rien eux-mêmes : écrire des pages virtuelles est d'un grand confort intellectuel qui demande peu d'investissements !

Redisons inlassablement que **les Occitans n'ont pas voulu se donner les moyens pour travailler comme il conviendrait à la production de dictionnaires. Et que l'absence d'analyse donc d'amélioration des ouvrages anciens est la cause essentielle du désordre orthographique actuel, car elle a laissé s'installer l'anarchie.** Continuer de véhiculer par des éditions à l'identique les fautes d'occitan et de traductions françaises commises par la copiste du manuscrit d'Alibert ou Alibert lui-même, qui sont donc « la norme » aux yeux des non-avertis, et poser comme principe que critiquer/analyser Alibert est un crime de lèse-majesté, constituent évidemment des empêchements majeurs à l'avancée de la lexicographie occitane¹¹³. Bien au contraire, nous avons pu constater que ce travail critique s'exerçait sagement dans le milieu de la lexicographie bilingue, quelle que soit la langue, et y compris à l'endroit de dictionnaires pourtant prestigieux d'anglais, par exemple, car c'est de toute évidence le seul moyen de progresser. À ce titre, c'est pour tenter de faire prendre conscience des problèmes que nous avons tenu à détailler largement dans la préface de notre dictionnaire orthographique les états lexicographiques d'une part, notre démarche et notre méthode de travail d'autre part, en donnant de nombreux exemples dans tous les points abordés et en répondant aussi aux divers clichés et discours ambiants sur la norme et sur les dictionnaires. Si ces renseignements sont parfaitement absents de nombreux ouvrages, ils ne sont certes pas davantage en possession des personnes qui manifestent violemment leur opposition systématique à tout travail sur la langue, persuadées que ces problèmes débattus sont des inventions ou des manies d'intellectuels, voire des « *masturbacions collectivias* », toutes expressions véhiculées dans la presse¹¹⁴.

nous revendiquons hautement le critère de « qualité » et pour la dignité de la langue et pour le respect des apprenants, novices ou confirmés. Ce qui ne nous épargne pas de faire des fautes, comme tout le monde...

¹¹² Nous avons mis beaucoup de temps à nous apercevoir que **se montrer étrangère à ces jeux de pouvoir vous fait la proie idéale pour les assoiffés de pouvoir** qui en profitent pour tenter de s'emparer de votre travail (« *ouvrage collectif* »). On est donc conduit par force à adopter une posture contre son propre tempérament, pour simplement ne pas « se faire manger », ce qui nous déplaît profondément. Ceci n'est certes pas propre au milieu occitan, mais ne le rend pas pour autant plus acceptable.

¹¹³ Ces pratiques existent aussi ailleurs : les refus d'analyses critiques de telle ou telle théorie, ou les refus de l'émergence d'une nouvelle théorie en physique, médecine ou tout autre science dure, sont légions dans l'histoire des sciences. Des émissions fort instructives sur le sujet ont été diffusées sur Arte (mise au ban de celui qui découvre, s'il n'appartient pas « au milieu », vol de brevets, pillages intellectuels, basses manœuvres de toutes sortes). Mais la particulière atomisation du milieu occitan en chapelles accentue sans doute ces phénomènes dits « humains ».

¹¹⁴ « (...) *Los membres d'aquel organisme [lo CLO] son universitaris de bona volontat que s'avisan pas del desòrdre que fan ambe lors masturbacions collectivias (...)* » (Miquèl Audioièr, *La Setmana* n° 241, janvier-février 2000).

« Les membres de cet organisme [le CLO] sont des universitaires de bonne volonté qui ne s'avisent pas du désordre qu'ils font avec leurs masturbations collectives ». Comme précédemment, que pense l'auteur de ces

Les violences de langage et d'actions qui minent le milieu depuis le 19^{ème} siècle sont donc bien des violences contre la langue elle-même, perpétuées par ses propres défenseurs (soi-disant défenseurs), qui ont empêché notoirement une avancée de la langue (donc des productions pédagogiques) et des consciences. Elles viennent s'ajouter aux violences étatiques externes que subissent toutes les langues régionales depuis trois siècles, même si l'on constate des avancées institutionnelles mais encore très insuffisantes. Les diatribes haineuses, méprisantes et perpétuelles contre les langues régionales et leurs locuteurs exprimées dans les magazines (*Nouvel Obs, Express, Charlie hebdo, Canard enchaîné*) ou par les académiciens français montrent l'arriération des mentalités. Et le dernier cas du procès intenté à la mairie de Villeneuve-lès-Maguelone (34) pour affichage bilingue français-occitan du nom de la commune est un des plus violents et stupides du genre : un tribunal français cautionne une action individuelle de racisme linguistique ! Pour certains, notre langue est une souillure qu'il convient d'éradiquer de la voie publique, car elle serait de plus accidentogène ! ¹¹⁵ Au nom de l'unité nationale qu'elles menaceraient, il faut les violenter et dénoncer ceux qui les parlent et les défendent, car « *de tels mouvements, lorsqu'ils réussissent, aboutissent fatalement au séparatisme. La déchéance des dialectes est la rançon de l'unité nationale.* » écrivait encore et toujours Albert Dauzat en 1927 dans son ouvrage *Les patois*. On retrouve le spectre du séparatisme, et les dégâts collatéraux qu'a su inculquer la vision univoque française, même chez ceux qui respectaient a priori les « patois ». Nous les restituons à dessein car ces arguments ont encore cours. Fort heureusement, l'histoire a mis à bas bien d'autres jugements négatifs ou pessimistes exprimés par l'auteur dans cet ouvrage, notamment l'impossibilité qu'il existe une littérature d'oc car « *le français offre aux écrivains une langue infiniment plus souple et plus riche, un instrument de pensée et d'expression incomparablement supérieur...* », jugement (décrié par tous les linguistes) qui est encore et toujours l'expression d'une violence, même s'il est écrit sans mot grossier. La littérature occitane existe, l'occitan est enseigné, et il n'y a point eu de séparatisme. Mais l'Académie Française vient d'encore agiter l'épouvantail de la menace pour l'unité nationale que constituerait la reconnaissance des langues régionales dans la constitution. La secte des apeurants, commerçants en épouvantails de tout style, n'a pas eu gain de cause : elles sont désormais reconnues. Mais les partisans de la violence symbolique et institutionnelle et mortifère sont toujours aux aguets, prêts à de nouvelles lacérations, tant en externe comme en interne¹¹⁶.

lignes 11 ans après ? Outre que les membres du CLO étaient loin d'être tous universitaires, on retrouve encore l'incroyable argument que c'est le CLO qui aurait mis le désordre, **pas les divers ouvrages présentant tous des solutions différentes, et parfois au sein d'un même dictionnaire**. Comme nous disait un ami journaliste d'*Aquò d'Aquí* qui reçoit des courriers de cette eau à longueur de semaine, « *il y a de quoi se faire ermite* ». Ô combien ! Il nous contait en effet que le premier travail de quelques abonnés à la réception d'un nouveau numéro est de chercher les soi-disant fautes de langue, non de s'intéresser aussi au fond, et d'envoyer aussitôt des courriers rageurs. Or si nous en jugeons par les quelques courriers publiés, l'incompétence notoire de ces donneurs de leçons les disqualifie totalement pour critiquer quoi que ce soit.

¹¹⁵ Voir notre article « *le racisme linguistique a encore frappé* ».

¹¹⁶ Nous avons déjà dénoncé le désespérant nihilisme gauchisant qui s'exprime un peu partout dans le milieu occitaniste, même s'il n'est pas majoritaire, trop enclin à détruire tout projet et très porté sur la jouissance pour la défaite et les batailles claniques, par esthétisation de la violence (scories soixante-huitardes ?). C'est une pathologie manifeste qui nous a donné souvent l'envie de fuir à toutes jambes. Puissent les jeunes générations se libérer de cette gangrène-là (d'ailleurs nous en avons nettement l'impression).

Josiane UBAUD
Lexicographe et ethnobotaniste en domaine occitan